

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

SAS [062] – Vengeance romaine

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SAS 62



VENGEANCE ROMAINE

par GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

S. A. S.-62

VENGEANCE ROMAINE

CHAPITRE PREMIER

Son Altesse Sérénissime le Prince Malko Linge, Chevalier de droit de l'Aigle noir, Margrave de Basse-Lusace, Chevalier de l'Ordre des Séraphins, pour ne citer que quelques-uns de ses titres, également barbouze « hors cadre » à la Central Intelligence Agency – son plus récent quartier de noblesse – écarta un des rideaux de velours bleu de la salle de bal, afin d'admirer la pellicule étincelante de blancheur qui recouvrait depuis le matin la cour du château de Liezen. Jusqu'à un passé récent, ce dernier ne comportait guère plus de terre qu'un pavillon de banlieue. Situé à la limite de la Hongrie, il avait été victime, en 1945, d'une fâcheuse rectification de frontières. Il avait fallu le décès d'un voisin et une poignée de dollars pour récupérer quelques hectares de bois et de prairies, faisant enfin de Malko un châtelain à part entière... Il avait déjà beaucoup neigé durant la nuit, puis la température s'était brutalement refroidie, transformant la cour en un miroir brillant. Bien que la route Presbourg-Vienne soit une vraie patinoire, pas un des invités de Malko ne manquait à l'appel. Une douzaine de couples venus des manoirs environnants et même de Vienne. Lise, la vieille cuisinière de Malko, avait mitonné un chevreuil à sa façon, précédé de solides charcutailles, le tout arrosé de Steinheger et de bordeaux. Le repas terminé, on était passé dans une des pièces du premier étage à peu près chauffées, qu'un grand carré, de plancher de Versailles impeccablement ciré permettait de baptiser « salle de bal ». Ceux qui ne dansaient pas pouvaient flirter dans de profonds canapés usés par d'innombrables étreintes ou attaquer le bar, débordant de Stolichnaya, de J & B, de Dom Perignon et de Gaston de Lagrange. Sans compter le schnaps pour ceux qui avaient des goûts roboratifs. Toutes les femmes étaient en robe longue, compensant la modestie de leurs bijoux par leur allure. Deux extras venus du village de Liezen aidaient Krisantem à servir. D'énormes bûches brûlaient dans les cheminées de la salle de bal, du petit salon et de la bibliothèque. *Sehr gemütlich*⁽¹⁾ !

— Comme c'est beau !

La voix chantante et un peu zozotante caressa la nuque de Malko, qui se retourna. Une onde de désir le parcourut instantanément, comme s'il avait mis les doigts dans une prise électrique. Vanja Alagoas était sûrement une des femelles les plus appétissantes de la

soirée. Une Brésilienne, amenée par une vieille amie de Malko, la Gräfin⁽²⁾ Thala von Wisberg. Celle-ci n'avait jamais dissimulé son goût pour Malko, qui avait apprécié sa fougue à plusieurs reprises. Il se demandait d'ailleurs si Vanja Alagoas n'était pas un clin d'œil à leur longue complicité. Cent soixante-quinze centimètres de courbes somptueuses, des dents éblouissantes, une bouche gourmande, de longs cheveux noirs épais comme une crinière de fauve et de grands yeux sombres, légèrement bovins, à l'expression enfantine.

Une robe en paillettes d'or moulante comme un gant se terminait par un balconnet audacieux offrant deux superbes seins bronzés. En plein hiver, c'était encore plus provocant. Vanja Alagoas semblait naïvement fière de sa beauté animale et ne perdait pas une occasion d'onduler comme une chatte heureuse ou de croiser ses longues jambes d'une façon à faire arracher son alliance à l'époux le plus fidèle. Elle était mariée, mais ne paraissait pas avoir fait siens tous les commandements du mariage. Malko l'avait mentalement classée dans la catégorie « grande salope tropicale ». Il demanda en souriant, essayant de ne pas regarder que son balconnet :

— Vous aimez la neige ?

— Dans mon pays, il n'y en a jamais, roucoula-t-elle, avec son adorable accent chantant.

Elle abandonna pourtant le spectacle de la neige pour se mirer effrontément dans les yeux dorés de son hôte. Son regard était si candide qu'il en devenait vide... Malko eut soudain l'intuition qu'elle n'envisageait peut-être pas de retourner coucher à Vienne. Depuis son arrivée, elle semblait éblouie par tout ce qu'elle avait découvert. L'immense salle des trophées, les écuries, les galeries de portraits, les enfilades de salons, les innombrables chambres. Elle avait trébuché dans les escaliers en colimaçon desservant les tours d'angle, s'était longuement extasiée devant le blason des Linge gravé sur la plaque de la cheminée de la bibliothèque.

Bien entendu, comme la plupart de ceux qui étaient là, Vanja ignorait les véritables activités de Malko. À ses yeux, il n'était qu'un séduisant noble européen vivant de ses terres. Ne soupçonnant pas une seconde que le ciment unissant les vieilles pierres était à base de sang. Que si le château de Liezen était chauffé dans sa plus grande partie, si le toit était neuf, si les meubles avaient été restaurés et si la plomberie permettait de prendre des douches presque chaudes, c'était parce que son propriétaire, Malko, avait risqué sa vie cent fois pour jeter quelques poignées de dollars dans la gueule vorace des entrepreneurs. Dollars gagnés au service de la CIA.

Avec une patience de fourmi, il s'attachait, depuis quinze ans, à la restauration de son patrimoine familial qui n'avait guère plus de confort qu'un refuge de l'Armée du Salut, lorsqu'il s'y était réinstallé.

Bien sûr, il restait toujours des zones de froid sibérien où le chauffage central n'avait pas encore pénétré, nombre de moquettes étaient usées jusqu'à la corde, la cuisine remontait à l'âge des cavernes et l'idée d'un toit qui ne soit pas rapiécé comme une vieille chaussette semblait aussi farfelue que la découverte d'un puits de pétrole dans la cour de Liezen, mais le prince pouvait vivre et recevoir dans son château. Même si parfois un hôte imprudent s'aventurant dans les pièces non encore restaurées s'enfonçait jusqu'au genou dans le plancher vermoulu. Elko Krisantem, le maître d'hôtel turc de Malko, cumulait ses fonctions avec celles de plombier, électricien, menuisier, couvreur, peintre. Sans parler de son rôle essentiel : protéger son maître.

Ce soir, Malko se détendait, vivant enfin comme il l'aimait. Essayant d'oublier l'absence d'Alexandra. Une fois de plus, sa capricieuse fiancée avait disparu. Du côté des Caraïbes, avec un garçon jeune et bronzé, aux dents si éclatantes qu'elles semblaient fausses.

Comme d'habitude, elle le jetterait après quelques jours ou quelques semaines, et reviendrait au volant de sa Volkswagen à Liezen. Comme si de rien n'était. Dans ces cas-là, elle dînait en tête à tête avec Malko, buvait beaucoup et l'entraînait ensuite dans ce qu'ils avaient appelé la « Galerie des Glaces ». Une chambre au premier étage, tapissée de miroirs vieilliss. Ils y faisaient l'amour et s'y retrouvaient.

Enveloppant des yeux la silhouette dorée de la jeune Brésilienne, Malko se mit soudain à moins regretter l'absence de l'inconstante Alexandra. Autour d'eux, on dansait et on bavardait sur un fond sonore de valse, mais elle semblait plus désireuse de tenir compagnie à Malko que de se mêler aux autres invités. Leurs regards se croisèrent et demeurèrent soudés l'un à l'autre, comme reliés par un fil invisible.

La musique s'arrêta soudain, abandonnant sur le parquet ciré les couples en train de valser.

Malko eut une brusque inspiration.

— Il faut que je change de cassette, dit-il. Vous m'accompagnez ?

La chaîne stéréo Akai desservant tout l'étage se trouvait dans la bibliothèque, dissimulée derrière une vieille boiserie.

Sans hésiter une seconde, la Brésilienne précéda Malko vers le couloir menant à la bibliothèque, avec un déhanchement sensuel qui libéra un torrent de mauvaises pensées chez quelques membres, pourtant rassis, du Gotha. Au passage, Malko accrocha le regard complice et amusé de la Gräfin von Wisberg et se dit que son initiative n'était peut-être pas totalement idiote.

Elko Krisantem jeta un coup d'œil connaisseur à la chute de reins moulée de paillettes dorées avant de refermer la porte sur son maître. À ses yeux, le droit de cuissage était une coutume délectable qu'il

convenait de transmettre aux générations futures.

La bibliothèque était plongée dans une douce pénombre, éclairée seulement par le grand feu de bois de la cheminée. Malko ôta la cassette et en choisit une nouvelle qu'il enfonça dans le lecteur. Le rythme lent et sensuel d'une salsa emplît aussitôt la pièce. Malko sourit à Vanja Alagoas.

— Mes invités vont être surpris. Cela ne se danse pas exactement comme la valse...

La Brésilienne ondulait déjà sur place, ravie.

— Venez, dit-elle, je vais vous apprendre.

— Avec plaisir, fit Malko.

Il enlaça la jeune femme. Sa hanche, sous les paillettes, était élastique et ferme à la fois, sa peau imprégnée d'un parfum musqué entêtant. Elle se colla à Malko des genoux aux cheveux, les bras noués autour de son cou.

— Laissez-vous faire, zozota-t-elle avec une douceur alanguie. Suivez les mouvements de mon corps.

Elle ondulait sur place, pratiquement sans bouger les pieds, effleurant parfois Malko de son mont de Vénus, ou frottant sa poitrine contre lui, ou plus simplement, à la façon d'un reptile parfumé, cherchant à s'enrouler autour de son smoking. Avec ses talons, elle était aussi grande que lui et leurs bouches se frôlaient parfois, sans qu'elle semble le remarquer. Elle ferma les yeux, le visage levé, la bouche entrouverte, comme pour boire la musique. Peu à peu, son buste s'éloignait de Malko, ne laissant en contact que la partie comprise entre son nombril et ses genoux...

Au premier tiers de la cassette, Malko n'en pouvait plus. Il n'entendait même plus la musique, assourdi par le battement du sang dans ses tempes. Si Vanja ne réalisait pas l'état dans lequel il se trouvait, c'est qu'elle était anesthésiée. Il avala difficilement sa salive, attirant d'un geste automatique la Brésilienne contre lui. Celle-ci ouvrit les yeux et demanda de sa voix candide :

— Vous n'arrivez pas à suivre le rythme ? C'est facile pourtant...

Ses prunelles noires exprimaient toute l'innocence de sainte Thérèse de Lisieux. Malko refoula la réponse délibérément obscène qui était au bout de sa langue, avança le visage et posa sa bouche sur celle de sa cavalière. Celle-ci stoppa enfin les ondulations qui allaient mener à des dommages irréparables, mais ne dénoua pas les bras coulant sur la nuque de Malko. Ses lèvres demeurèrent closes quelques instants, puis s'ouvrirent doucement, et Malko sentit une langue pointue et ferme venir à la rencontre de la sienne. En un éclair, il se

dit que ses invités couraient le risque de ne pas le revoir avant l'aube.

La langue de Vanja s'enroula soudain autour de la sienne en un mouvement audacieux, tandis que le mont de Vénus de la Brésilienne semblait brusquement une vis tentant de s'enfoncer dans Malko. Puis tout s'arrêta d'un coup, Vanja Alagoas s'écarta un peu et dit de sa voix de petite fille :

— Oh, ce n'est pas bien ! Je ne vous connais pas.

Une belle petite salope bien hypocrite, car son ventre s'appuyait toujours contre l'érection de son cavalier. Celui-ci, comme si elle ne remarquait rien, resserra sa prise, posant ses deux mains sur les hanches de la Brésilienne.

— Nous sommes en train de faire connaissance, dit-il.

La cassette était à mi-course. Il reprit son baiser là où il l'avait laissé. Cette fois, il sentit le corps appuyé contre le sien s'amollir. Ses mains abandonnèrent les hanches pour venir encercler les deux seins orgueilleux. Vanja, de nouveau effarouchée, recula.

— Vous êtes terrible, dit-elle avec son accent chantant. Au Brésil, les hommes ne se conduisent pas comme ça...

Malko soupira intérieurement. Les Brésiliens qui se conduisaient comme des animaux avaient peu de leçons à donner à un aristocrate de la vieille Europe. Il se demandait comment se disait « allumeuse » en portugais. Sans un mot, il reprit Vanja dans ses bras, d'une façon telle qu'elle ne pouvait ignorer son état. Une lueur nouvelle troubla fugitivement la candeur des grandes prunelles noires. Puis elle enfonça de nouveau sa langue dans la bouche de Malko. Ce dernier était bien décidé à ne pas rester sur sa faim. Tranquillement, sans interrompre son baiser, il saisit à pleines mains la robe pailletée à la hauteur des cuisses et la tira vers le haut, faisant crisser le nylon des bas. Vanja poussa un grognement étouffé et ses bras quittèrent la nuque de Malko, essayant de l'arrêter.

Trop tard. Les paillettes découvraient maintenant un charmant porte-jarretelles en satin gris encadrant une fourrure d'un noir de jais. Cette fois, Vanja émit un cri étranglé.

— Vous êtes fou ! Quelqu'un va venir.

— Cela m'étonnerait grandement, dit Malko, se libérant d'un geste bref. Lorsque je suis dans cette pièce avec une dame, mon maître d'hôtel en interdit la porte.

Vanja, appuyée à la boiserie dissimulant la chaîne Akai, semblait partagée entre des sentiments contradictoires. Elle chercha mollement à lui échapper, mais il la prit par ses hanches nues cette fois, et leurs chairs se rencontrèrent. Apparemment, le contact ne la laissa pas indifférente car elle poussa un curieux soupir et ne chercha plus à écarter les doigts qui la fouillaient. Malko ne s'attarda pas à ces préliminaires. La cassette allait se terminer, risquant de rompre le

charme. Il força gentiment du genou les cuisses serrées et n'eut guère de mal à pénétrer la jeune Brésilienne. Enfin soulagé, il se reposa quelques secondes, savourant la sensation délicate du fourreau onctueux et doux autour de lui.

— Ce n'est pas bien, chuchota Vanja, il faut arrêter. Laisse-moi.

Pourtant ses pieds s'étaient écartés imperceptiblement, permettant à Malko de mieux la pénétrer. Comme il commençait à bouger en elle doucement, elle ferma les yeux et cambra soudain les reins, venant à sa rencontre. Si quelqu'un avait ouvert la porte, il n'aurait vu qu'un couple chastement enlacé, ne s'embrassant même pas... Les yeux de Vanja Alagoas avaient perdu leur expression candide. Elle murmura :

— *Ta bom ! Ta bom*⁽³⁾ !

Le choc de son dos contre la boiserie, à chaque coup de reins de Malko, faisait grincer le bois. Il aurait aimé la prendre ainsi très longtemps, mais se sentait déjà au bord de l'explosion... Il aurait le temps d'y goûter à nouveau, car il y avait maintenant peu de chances qu'elle retourne coucher à Vienne ce soir. Son chaperon, la Gräfin, fermerait les yeux. Quitte à recevoir un pourboire en nature. En dépit des rides minuscules qui cernaient ses yeux, elle était encore capable de faire le bonheur d'un homme de bien.

Malko allait basculer dans le plaisir lorsque plusieurs claquements secs dominèrent le bruit de la salsa. Venant, semblait-il, de la salle de bal. Il s'immobilisa, tout son désir coupé. La musique continuait, sans autres bruits incongrus.

Vanja demanda timidement :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu ne...

Malko s'était déjà retiré d'elle.

— Excusez-moi, dit-il, je reviens.

Médusée, encore haletante, Vanja Alagoas fit glisser ses paillettes d'or sur ses hanches. Frustrée.

La musique continuait.

Malko sortit de la bibliothèque d'un pas rapide, l'estomac noué par l'angoisse. Qui avait pu tirer une série de coups de feu dans la salle de bal ?

Il s'arrêta net à l'entrée de la salle de bal. Des éclats de plâtre étaient tombés du plafond, là où les projectiles s'étaient enfoncés, souillant le beau parquet ciré. Son regard glissa sur les invités figés pour se poser sur quatre inconnus, alignés le long d'une des portes-fenêtres, dont une des vitres était brisée. C'est par là qu'ils étaient entrés. Trois hommes et une femme. Tous vêtus d'une tenue de combat verdâtre, avec des bottes, des bérets noirs et des étuis de toile

contenant des chargeurs et des grenades accrochés à la ceinture. L'un d'eux s'était campé un peu en avant des autres, braquant un court pistolet-mitrailleur sur les invités terrifiés. Mentalement, Malko nota qu'il s'agissait d'un Skorpion tchèque. Une arme terrible lâchant vingt projectiles en une seconde.

Il détailla l'inconnu au Skorpion. Le béret enfoncé jusqu'aux yeux n'arrivait pas à l'enlaidir. Il avait des traits virils et réguliers, des yeux bleus dont le regard froid était la seule note discordante dans ce physique de jeune premier... Trois grenades à main pendaient à sa taille.

Celui qui se tenait un peu en retrait derrière lui ressemblait à un petit fonctionnaire avec ses lunettes d'écaillé, sa petite taille et son visage rond, compensant cette apparence par un air farouche. Il serrait nerveusement un pistolet-mitrailleur Beretta, balayant la pièce de droite à gauche comme si des fantômes allaient sortir des murs. Il avait bien vingt centimètres de moins que la fille à côté de lui, superbe Walkyrie blonde, bien campée sur ses longues jambes. Bottée de cuir, une musette à l'épaule et un pistolet automatique dans la main droite. Plus les grenades à la ceinture. Elle avait un nez retroussé, une grande bouche et d'étonnants yeux bleus d'une dureté minérale. La tenue de combat ne parvenait pas à effacer ses formes plus que féminines.

À sa droite, un long garçon aux grandes oreilles et au front haut et fuyant aurait été comique avec ses pieds tournés vers l'extérieur à la Charlie Chaplin, s'il n'avait pas serré un pistolet dans sa grosse main.

Rien ne se passa pendant quelques secondes. Malko réprima un frisson en recevant le courant d'air glacial venant de la vitre brisée.

Puis le blond au Skorpion donna un coup de pied dans le haut-parleur le plus proche, l'arrachant de son alimentation. Il s'avança et fit subir le même sort au second. Un silence de mort s'établit aussitôt dans la pièce. Une femme étouffa un sanglot. La plupart des invités se tournèrent vers Malko. Ce dernier essayait d'analyser la situation avec un maximum de lucidité. Qui étaient ces inconnus ? Que voulaient-ils ? Il se maudit de n'avoir pas d'arme à portée de la main. Son pistolet extra-plat était dans sa chambre, au second étage.

Il fit un pas en arrière. Aussitôt le Skorpion se braqua sur son ventre.

— *Halt ! Sofort*^{4} !

Le blond avait parlé sèchement sans élever la voix. Malko essaya de chasser une idée qui venait de surgir de son subconscient. Pourvu que ce ne soit pas ça...

Il y eut un piétinement de hauts talons dans le couloir, et Vanja Alagoas surgit à son tour. Elle s'arrêta net devant les armes braquées et poussa un hurlement. Aussitôt, le chef du commando leva son Skorpion vers le plafond et tira une courte rafale : les détonations

parurent assourdissantes dans cet espace clos. D'autres morceaux de plâtre tombèrent du plafond. Les invités semblèrent se tasser un peu plus sur eux-mêmes. Terrifiés. Elko Krisantem commença à reculer très lentement vers la porte menant à l'office. Hélas, même si le Turc parvenait à alerter la police de Liezen, ce n'étaient pas deux Schupos bedonnants qui allaient tenir tête à ce commando hyper armé. La fille avait remarqué le manège du Turc. Elle agita le pistolet dans sa direction et hurla :

— *Du ! Halt !*

Elko Krisantem s'immobilisa. Le blond se tourna alors vers le « fonctionnaire ».

— Angie, va à la cuisine et ramène le reste des larbins, ordonna-t-il.

Angie se précipita et réapparut quelques instants plus tard, poussant devant lui Lise et son mari, éberlués mais conservant une dignité pleine de morgue.

Malko s'avança vers le chef du commando et demanda en allemand :

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

Le blond l'examina des pieds à la tête avant d'annoncer d'une voix forte :

— *My fight name is « Johnny ».*^{5} Mous sommes le commando « *Tha' roun oua iqâb* ». ^{6} Nous venons venger des martyrs de la cause palestinienne. Vous êtes l'agent sioniste Malko Linge ?

— Je suis le prince Malko Linge, corrigea Malko.

Glacé intérieurement mais calme. Depuis le début, il savait à quoi s'en tenir. Les lèvres épaisses de Johnny s'écartèrent en un sourire heureux, puis, sans avertissement, il lâcha le reste de son chargeur sur les bouteilles du bar, en face de lui. Dès que les morceaux de verre eurent fini de tomber, il remit un chargeur neuf dans son Skorpion et annonça en détachant bien les mots :

— Vous avez été condamné à mort par le Tribunal Permanent de la Résistance palestinienne. Nous venons exécuter la sentence.

CHAPITRE II

Vanja Alagoas, livide, s'accrocha au bras de Malko. Ses prunelles sombres étaient liquéfiées par la peur. Il sentait son bras trembler contre lui.

— Qu'est-ce qu'ils veulent ? demanda-t-elle en anglais. Pourquoi tirent-ils partout ? Il faut appeler la police.

Malko lui adressa un sourire un peu forcé. Se demandant comment il pouvait s'en sortir. Ses adversaires avaient bien choisi leur moment. Il ne pouvait pas se payer des gardes du corps vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ce genre d'incident devait arriver un jour. Apparemment les Libyens n'avaient pas apprécié son intervention égyptienne.⁽⁷⁾ Il essayait de ne pas perdre son sang-froid devant ses invités muets de terreur. Cette attaque, c'était typique des méthodes palestiniennes. Les membres du commando auraient pu l'abattre facilement dans les rues de Liezen. Seulement, ils voulaient donner le maximum de publicité à leur acte. Il craignait qu'un de ses invités ait un geste malencontreux et se fasse abattre. Il fixa Johnny le chef du commando et dit :

— Ces gens sont mes invités. Ils ne font pas de politique et ne sont pour rien dans notre différend. Laissez-les partir.

Johnny ne répondit pas directement. Élevant la voix, il annonça, ignorant la demande de Malko :

— Que tout le monde s'allonge par terre ! Quiconque résiste sera immédiatement exécuté. Quiconque n'obéit pas aux ordres sera immédiatement exécuté. Quiconque cherchera à s'enfuir sera abattu. *Schnell !* Angie, occupe-toi d'eux.

Angie, le « fonctionnaire », se précipita et, à grands coups de gueule, força tous les invités à s'allonger sur le parquet de la salle de bal, les mains sur la tête, bourrant de coups de crosse les retardataires. Seuls, Malko et Vanja restaient debout.

Le tout dans un silence de mort et un froid glacial. Il se retourna vers le chef du commando :

— *Alles gut*, Johnny !

Ils avaient tous des pseudonymes. Johnny annonça :

— Avant d'exécuter le coupable, nous allons détruire tous les symboles réactionnaires qui se trouvent ici. Ensuite nous ferons sauter le château. Angie, mets en place les charges explosives. Nada, occupe-

toi du reste.

Tout le temps qu'il parlait, son pistolet-mitrailleur demeurait braqué sur Malko.

La blonde Nada remit son pistolet dans sa ceinture et tira de sa musette un PM Beretta. Le prenant par la crosse elle commença à briser les vases, les bibelots, les lampes, balayant tout sur son passage. Crevant les toiles accrochées aux murs, arrachant les rideaux par pans entiers. Elle passa ensuite dans le couloir. Horrifié, Malko la vit lever son arme et tirer une longue rafale qui balaya tous ses tableaux de famille. Ensuite ce fut le tour des vitrines et de la bibliothèque. On entendait les objets dégringoler et se briser. La glace qui surplombait la cheminée de la bibliothèque se désintégra. Jamais Malko n'avait vu une telle fureur de détruire. Nada réapparut enfin, un mauvais sourire aux lèvres, et annonça :

— J'ai cassé tout ce que j'ai pu, Johnny.

Sa voix douce contrastait avec sa rage de destruction. Le château semblait avoir été pris dans une tornade. Angie était en train de disposer une charge explosive dans un coin de la pièce.

Devant la dévastation de tout ce à quoi il tenait tant, Malko en oubliait presque le danger qu'il courait. Pourtant il savait ne plus avoir que quelques minutes à vivre.

Nada s'approcha soudain de Vanja et jeta en allemand :

— Couche-toi, putain ! *Schnell !*

Ne comprenant pas l'allemand, la Brésilienne n'obéit pas, s'accrochant de plus belle à Malko. Nada allongea la main gauche, saisit le haut de la robe en paillettes, et tira brutalement vers le bas. Le tissu de la robe se déchira jusqu'au ventre dans un nuage de paillettes d'or, découvrant des seins magnifiques.

Malko s'attendait à ce que la Brésilienne s'effondre en larmes. Elle toisa son adversaire qui était de la même taille qu'elle, une lueur dangereuse passa dans ses yeux noirs et, d'un brusque élan, elle lui sauta à la gorge.

Nada fut tellement surprise qu'elle recula sous le choc. Collée à elle, la Brésilienne lui envoya un violent coup de pied dans le tibia. La terroriste poussa un hurlement :

— Johnny ! *Hilfe !*

Malko fit un pas en avant. Aussitôt, il sentit le canon du Skorpion heurter sa poitrine. Les yeux froids de Johnny ne le quittaient pas. Son doigt était posé sur la détente. Il suffisait d'une pression de quelques centaines de grammes pour que Malko n'existe plus. Aucun être humain ne peut résister à vingt balles tirées à bout portant.

— Ne bouge pas, ordonna le terroriste de sa voix douce. Ce n'est pas encore ton tour. Carlos, aide-la !

Malko refréna une furieuse envie de se jeter sur lui. Dans ce genre

de situation, il fallait gagner du temps. En espérant le miracle. Sinon... Le terroriste au front fuyant se précipita, mais les deux femmes étaient tellement collées l'une à l'autre qu'il ne pouvait tirer sans risquer de blesser Nada. Il frappa la Brésilienne à la tête, la rata et ne toucha que l'épaule. Déchaînée, Vanja lui décocha sans se retourner un coup de pied qui l'atteignit à l'aine. À son tour, il se plia en deux avec un cri de douleur. Nada se débarrassa de sa musette d'armes pour être plus libre. Aussitôt, Johnny l'expédia d'un coup de pied loin de Malko. Carlos s'était redressé et observait la scène, indécis. Les deux femmes oscillaient comme des ivrognes, cherchant mutuellement à s'arracher les yeux. Malko vit au regard de Johnny qu'à la première occasion, il abattrait la Brésilienne. Il cria en anglais :

— Vanja, attention, ils sont dangereux. *Let it go*^{8} !

La Brésilienne ne semblait rien entendre. Tout à coup, sa main droite plongea entre leurs deux corps, et Nada poussa un hurlement. Sans perdre de temps, Vanja lui planta tous ses ongles dans le visage, ratant l'œil d'un cheveu. Elle avait une force insoupçonnée. Puis, repoussant son adversaire qui tomba aux pieds de Johnny, elle plongea vers le couloir. Le chef du commando ne put tirer, car Carlos se trouvait entre lui et la fugitive.

Vanja jaillit hors de la pièce au moment où une rafale tailladait la porte qu'elle avait rabattue derrière elle. Johnny, perdant un peu de son calme, cria :

— Carlos, rattrape-la ! Tue-la !

Le terroriste au front fuyant franchit la porte en courant. Avec horreur, Malko vit alors que Vanja, au lieu de fuir à travers le couloir qui se terminait par une porte donnant sur l'extérieur, avait voulu s'enfermer dans la bibliothèque, la seule pièce qu'elle connaissait !

Carlos prit son élan et, d'un coup d'épaule, repoussa le battant qu'elle essayait de refermer. On entendit des cris, des grognements, puis le choc sourd d'un corps qui tombe. Et le silence. Johnny avait repris son calme. À quatre pattes, Nada soufflait comme un phoque. Elle se redressa, le visage marqué par les griffes de Vanja et cria :

— Carlos, amuse-toi un peu avec cette salope !

Par l'intermédiaire des débris d'une glace se trouvant dans le couloir, en face de la bibliothèque, Malko apercevait ce qui se passait dans la pièce. Vanja était étendue sur le côté. Carlos se pencha, la saisit par les cheveux et tira jusqu'à ce qu'elle se soit mise à genoux. Alors, il posa le canon de son pistolet-mitrailleur contre l'oreille de la Brésilienne. Celle-ci entoura ses jambes de ses bras, avec une expression suppliante. Par gestes, il lui fit comprendre ce qu'il voulait, commençant lui-même à déboutonner sa tenue de combat. Il lui donna sur l'oreille une tape avec le canon de son arme. Brisée, Vanja commença à défaire son battle-dress. Malko se retourna vers Johnny.

— Ce que fait votre complice est ignoble, dit-il d'une voix glaciale.

— Il faut traiter les putains comme des putains, fit le terroriste sans se démonter. Elle a de la chance que Carlos ne l'ait pas abattue. Il sera puni pour avoir désobéi aux ordres.

Nada regardait, elle aussi, dans la glace, les yeux noirs de haine, passant machinalement les doigts sur sa joue à vif. Dans la bibliothèque, Vanja essayait d'en finir le plus vite possible. Un couinement remplit enfin le silence. Carlos venait de se vider dans la bouche de la jeune femme. À peine assouvi, il se rajusta, la força à se relever et la poussa brutalement dans la salle de bal. Les pieds plus que jamais écartés, un sourire niais éclairant ses traits mous. Nada s'avança vers elle. Un éclair passa dans les yeux sombres de Vanja et, dans un geste que rien ne laissait prévoir, l'indomptable Brésilienne cracha en plein visage de Nada ce qu'elle venait de recevoir de Carlos !

La terroriste fit un bond en arrière, et son visage devint livide. Pendant une fraction de seconde, elle demeura immobile. Puis elle s'essuya d'un revers de main et marcha sur Vanja Alagoas.

Arrivée à quelques centimètres d'elle, elle se pencha brusquement. Malko, glacé d'horreur, la vit prendre dans sa botte un poignard de commando à la longue lame effilée et droite. Elle se releva, tenant la lame à l'horizontale. Son bras droit se détendit, et le poignard plongea dans le ventre de Vanja Alagoas, à droite, au-dessous du nombril, jusqu'à la garde.

Vanja ouvrit la bouche sur un cri silencieux, tous les traits de son visage semblèrent se défaire comme une cire qui fond, puis elle poussa un gémissement rauque et porta les deux mains à son ventre. Nada, avec un regard de folle, retira le poignard, le saisit cette fois à deux mains, et frappa de nouveau, presque au même endroit, embrochant littéralement la Brésilienne. Celle-ci s'accrocha quelques secondes aux deux poignets de sa meurtrière, puis la douleur eut raison d'elle, et elle tomba à genoux d'abord, puis sur le côté. Un flot de sang commença à couler le long de ses cuisses, suintant à travers les paillettes. Nada se redressa, bien campée sur ses jambes écartées, le poignard pendant au bout de son bras droit. Le regard vide.

— Nada !

La voix de Johnny était furieuse et sèche, mais il était déjà trop tard. Recroquevillée sur le parquet, Vanja Alagoas agonisait dans une mare de sang, sous les regards horrifiés des invités, toujours allongés les mains sur la tête.

— *Ja, Johnny ?* fit Nada d'une voix douce et absente.

— Tu ne devais pas faire ça !

Elle haussa les épaules, remettant dans sa botte le poignard à la lame tachée de sang.

— J'ai obéi à tes ordres, Johnny. Elle a voulu s'échapper.

Le beau garçon blond serra les lèvres, sans répondre. Vanja Alagoas eut un rôle bref et cessa de bouger. Carlos regardait le cadavre avec un air vaguement gêné. Il régnait maintenant dans la pièce un froid glacial. Johnny sembla se reprendre.

— Angie, cria-t-il, finis les explosifs ! Carlos, occupe-toi des rideaux.

Son regard revint à Malko.

— À genoux, ordonna-t-il.

Angie se dirigea vers les grandes portes-fenêtres. Malko vida son cerveau. C'était la minute de vérité. De toute façon il ne mourrait pas à genoux. Son regard croisa celui de Johnny, et il y lut une détermination totale. L'autre allait le tuer.

— À genoux, répéta le chef du commando. Nous allons exécuter la sentence du Tribunal populaire. Venger tous nos camarades qui croupissent dans les prisons de l'État fasciste allemand.

Il y eut un remue-ménage à l'autre bout de la pièce. Carlos venait de tirer de sa poche un cocktail Molotov et de l'allumer. Il le jeta au pied d'un des grands rideaux de velours. Une flamme rouge jaillit aussitôt. Des invités commencèrent à se relever, cédant à la panique. Parmi eux, Malko aperçut Elko Krisantem qui marcha sur le terroriste. Angie sembla embarrassé par l'attitude du maître d'hôtel. Au lieu de tirer, il cria :

— Toi, le larbin, fous le camp !

Sa voix était loin d'être ferme. Johnny s'en aperçut et tourna la tête. Une fraction de seconde. Ce fut assez pour Malko. Depuis l'arrivée du commando, il guettait cette occasion. Maintenant, il n'avait plus rien à perdre... Son bras droit se détendit et saisit le canon du Skorpion. Il eut le temps de le détourner avant que l'index de Johnny n'appuie sur la détente.

Tout le chargeur se vida en une gerbe de détonations assourdissantes, criblant les boiseries et le plafond de projectiles, puis la culasse claqua à vide. La cadence de tir était telle que Johnny n'avait pas eu le temps de retirer son doigt.

Lâchant l'arme vide, Malko se jeta sur le terroriste, se collant à lui, de façon à ce qu'il soit difficile de le toucher sans risquer d'atteindre son adversaire.

Sa main droite plongea vers la ceinture de Johnny, essayant de saisir le P 38 qui y était glissé. Du coin de l'œil, Malko aperçut Nada qui tournait autour d'eux, brandissant son pistolet sans pouvoir tirer. S'il ne maîtrisait pas la situation en quelques secondes, c'était fichu.

Angie s'était redressé, Carlos hésitait, son arme toujours braquée sur les invités qui se relevaient les uns après les autres tandis que les flammes dévorant les rideaux attaquaient les boiseries et le plafond.

Angie se précipita vers les deux hommes en train de se battre, passant devant Elko Krisantem. Celui-ci se dressa brusquement devant lui. Surpris, le terroriste laissa tomber un pain d'explosif qu'il tenait dans la main gauche. Il se baissa pour le ramasser. Alors qu'il était accroupi, le genou d'Elko Krisantem le frappa avec une force inouïe sous la mâchoire, lui sectionnant pratiquement la langue.

La douleur fut telle qu'il tituba et perdit connaissance immédiatement, tandis que son pistolet tombait à terre avec un bruit sourd, à quelques centimètres de la main d'un des invités. Paralysé par la peur, ce dernier ne bougea pas. Elko Krisantem plongea sur l'arme comme un usurier sur un lingot d'or et se redressa en la tenant. Mais Carlos l'avait vu. Pour une raison inexplicquée, au lieu de se servir de son pistolet-mitrailleur passé en bandoulière, il se jeta sur le Turc, l'empêchant de se servir du pistolet serré entre leurs deux corps. La pagaille était à son comble, le feu s'étendait, les invités commençaient à s'enfuir, Nada tournait toujours autour de Malko et de Johnny enlacés dans un combat à mort. Angie reprit connaissance et se releva en titubant, blanc comme un linge. Il se dirigea vers Carlos luttant avec Krisantem. Carlos hurla :

— Angie, fous-lui une balle dans la tête ! *Schnell ! Schnell !*

Le Turc était beaucoup plus fort que lui, et il sentait ses forces diminuer inexorablement. Millimètre par millimètre, Elko Krisantem inclinait le canon du pistolet vers le haut.

Il y eut un grand « vlouf », et un des rideaux tomba dans une gerbe de flammes. Johnny fit un faux pas. Malko et lui roulèrent à terre, écrasant à moitié un des invités. Malko vit le canon d'un pistolet tout près de sa tête, une détonation l'assourdit, et il réalisa que Nada venait de le rater de peu... Maintenant, un espoir minuscule l'habitait et cela décuplait ses forces. Il tenta de se rapprocher de la porte du couloir en roulant sur lui-même, entraînant son adversaire.

Elko Krisantem sentit enfin les doigts de Carlos glisser le long de son poignet moite. Le terroriste dégageait une odeur de sueur et de crasse abominable. Il jurait à mi-voix, soufflait comme un phoque, mais ne lâchait pas le Turc. Celui-ci se débrouillait pour rester le dos au mur, tandis que Angie tournait autour d'eux, cherchant à lui tirer une balle dans la tête.

Elko arriva enfin à remonter son bras, son poignet tordu tenant le P 38 le canon vertical. Il repoussa brusquement son adversaire, mettant quelques centimètres entre leurs deux têtes et appuya aussitôt sur la détente.

La balle de 9 mm pénétra sous le menton de Carlos, arracha sa

cloison nasale et ressortit en s'étonnant sur le front dans une gerbe d'éclats d'os, de dents et de sang. Il lâcha aussitôt son adversaire et tomba en arrière avec un râle horrible. Elko Krisantem, en homme prudent, lui expédia à bout portant une seconde balle qui lui enleva un morceau de cou et d'artère carotide. Il était mort avant d'avoir touché le sol. Son pistolet-mitrailleur tomba de son épaule. Angie se précipita pour le récupérer, tirant au jugé sur Elko Krisantem, qu'il manqua. Plusieurs choses se passèrent alors presque simultanément.

Malko qui avait réussi à se rapprocher de la porte, s'arracha à l'étreinte de Johnny et fonça vers le couloir. Nada leva son arme. Krisantem, le pistolet à la main, faisait face à Carlos gisant dans une mare de sang.

Angie hésita quelques fractions de seconde entre ses deux cibles : Malko et Krisantem. Ce dernier décida que Nada représentait le plus grand danger pour son maître. Il tira sur elle, la rata, mais elle n'eut pas le temps de faire feu sur Malko.

Des flammes énormes jaillissaient des rideaux, léchant les vieilles boiseries qui s'enflammaient à leur tour avec des craquements sinistres. Plusieurs détonations claquèrent en même temps. Nada, déséquilibrée, vidait son pistolet sur Malko, Angie tirait enfin sur le Turc. Elko Krisantem sentit un choc au ventre, comme un coup de poing. Un rideau qui s'effondrait en une boule de feu devant lui força Angie à reculer précipitamment. Des invités continuaient à fuir dans toutes les directions. Malko fit un crochet et, d'un seul élan, disparut par la porte-fenêtre ouverte dans la cour.

Nada poussa un cri de rage. Johnny se releva, récupéra son Skorpion, changea le chargeur et se rua vers la porte-fenêtre. Trop tard, Malko avait disparu dans l'obscurité. Le chef du commando courut vers Carlos. Krisantem, prudent, s'engouffra par la porte de l'office, fermant derrière lui. Il commençait à ressentir une sourde douleur dans son ventre. Il traversa la cuisine en courant, descendit quelques marches et se retrouva dans sa chambre dont il repoussa la porte et ferma le verrou. Son vieil Astra se trouvait sous son matelas. Quand il se pencha pour le prendre, un élancement fulgurant lui arracha un gémissement. Avec précaution, il défit son pantalon et inspecta son abdomen. Il y avait un petit trou rond juste sous le nombril, sans même du sang. Mais, à chaque battement d'artère, il avait maintenant l'impression qu'on lui donnait un coup de pied dans le ventre. Une brusque sueur froide colla sa chemise à sa peau. Il voulut se relever mais dut y renoncer, en proie à un incroyable vertige. Le P 38 volé à Angie lui glissa des mains. À demi-inconscient, il se dit que son malaise passé, il repartirait à l'attaque.

Malko eut l'impression de plonger sur un iceberg, tant il faisait froid. Le souffle coupé, il tourna tout de suite à gauche le long de la façade du château, et se mit à courir vers la tour nord. Quand il l'atteignit, de grandes flammes rouges jaillissaient des fenêtres de la salle de bal. Ivre de rage, claquant des dents, il se rua dans le petit escalier en colimaçon qui montait au sommet du donjon, sans reprendre son souffle, grimpa comme un fou jusqu'au second étage. La fureur l'étouffait au moins autant que sa course éperdue. Son château ! Ils étaient venus chez lui, le traquer comme un animal, tuer ses invités. Et détruire ce qu'il avait eu tant de peine à réparer depuis quinze ans.

Ses mains en tremblaient.

Il parvint enfin à la salle d'armes et s'y rua. Il décrocha du râtelier une carabine Wheaterby à huit coups, prit une boîte de cartouches et commença à la charger. Chaque projectile pouvait foudroyer un éléphant. C'était parfait pour ce qu'il voulait faire.

Il fit monter une balle dans le canon, se débarrassa de sa veste de smoking pour être plus à l'aise et repartit par où il était venu, après avoir fourré une poignée de cartouches dans sa poche. Il faillit s'étaler sur les marches de pierre tant il dévalait vite les deux étages. Son idée était de prendre à revers les terroristes. Dieu merci, il connaissait les lieux. En débouchant dans la cour, il poussa une exclamation de rage. D'énormes flammes sortaient maintenant des fenêtres de la bibliothèque et du petit salon. Le château de Liezen brûlait. Son château.

Johnny n'eut pas besoin de s'approcher très près de Carlos pour voir qu'il était mort. Il se pencha sur le cadavre, fouilla rapidement ses poches, ne trouva rien et se redressa. Angie, du sang plein la bouche, mitrailleuse à la hanche, fixait d'un air hagard les derniers invités paniqués. La chaleur devenait insupportable et, en dépit du courant d'air glacial, il était en sueur.

— Je les flingue ? demanda-t-il d'une voix mal assurée.

— Non, fit Johnny. Ce ne sont pas les ordres.

Nada arriva, en train de changer le chargeur de son pistolet.

— Carlos est mort, dit Angie, des larmes dans la voix.

Comme si ça n'était pas évident, Nada regarda le cadavre puis les flammes et demanda :

— On l'emporte ?

— Pas question, dit Johnny. Il faut nous replier très vite. Il doit avoir des armes et il peut donner l'alarme par téléphone...

Angie secoua la tête.

— Merde ! Je n'aurais jamais cru que le larbin allait se mêler de ce truc ! Ce qu'ils sont cons, ces mecs ! Enfin, je l'ai bien assaisonné. Il doit être en train de crever dans un coin.

— Ce n'est pas lui qu'on était venu exécuter, fit remarquer sèchement Johnny. Carlos est mort pour rien. *Los ! Schnell !*

Il contourna plusieurs meubles en train de se consumer pour gagner la porte-fenêtre. Avant de partir il leva sa mitraillette et balaya les boiseries, faisant sauter des éclats de chêne. Les flammes avaient gagné le couloir et attaquaient la bibliothèque. Nada prit une grenade à sa ceinture et la jeta après l'avoir dégoupillée. Il y eut un « flocc » sourd et une lueur blanche et aveuglante jaillit du couloir, avala aussitôt les tableaux les plus proches : le phosphore brûlait tout, avec une vitesse vertigineuse...

Le froid les saisit à la gorge dans la cour.

— On ne l'attend pas ? proposa Nada.

— Il sait où nous sommes, et nous ne savons pas où il est, fit sobrement Johnny. Attention en traversant la cour.

Ils se lancèrent sur le sol verglacé à la file indienne, se retournant à plusieurs reprises vers le château illuminé de flammes.

Leur véhicule, une Taunus volée, équipée de pneus à neige, était garée dans la montée menant au château. Ils avaient étudié un itinéraire de retraite qui leur faisait éviter les agglomérations importantes. Une fois à Vienne, ils se fonderaient dans la grande ville. Au moment où ils démarraient, la neige se remit à tomber. Ce temps épouvantable allait les protéger. Johnny pensa à Carlos. Quel idiot de s'être fait avoir par un vieux maître d'hôtel ! Décidément, il y avait toujours des gens pour jouer les héros. Les plus inattendus...

Voilà comment échouait une opération préparée depuis des semaines. Leurs commanditaires allaient être furieux. Sans parler des réactions possibles de l'homme qu'il était venu abattre. Il se rappelait sans plaisir les yeux dorés et glacés. Le prince Malko Linge ne devait pas tendre l'autre joue quand on le frappait.

Malko surgit dans la salle de bal, la Weatherby au poing et se heurta à un de ses invités, hagard, pressant un mouchoir devant sa bouche. Les flammes avaient envahi la pièce, le couloir, la bibliothèque et commençaient à lécher la cage d'escalier.

— Où sont-ils ? cria Malko.

Devant l'arme, son invité leva les mains et balbutia :

— *Bitte Schon !* Ne me tuez pas. Je ne suis qu'en visite ici... Je connais à peine le prince Malko.

— Imbécile ! explosa Malko, c'est moi ! Considérez maintenant que vous ne me connaissez plus du tout.

Le baron von Hohenzee faillit en avaler son mouchoir. Reprenant un peu son sang-froid, il s'excusa :

— Oh pardon ! je suis affolé, c'est terriblement éprouvant. Je crois qu'ils sont partis. Je les ai vus traverser la cour.

Malko se précipita dans la fumée, ressortit et aperçut tout de suite les traces de pas sur la neige. Il les suivit jusqu'à la grille du château et vit les traces de roues qui se perdaient dans le noir. Ils étaient bien partis. Maintenant il fallait essayer de sauver ce qui pouvait l'être. Il retourna en courant vers le château. Au même moment, la sirène des pompiers de Liezen troua la nuit. Quelques secondes plus tard l'unique voiture de pompiers du village déboucha dans la cour avec des pompiers à demi vêtus, qui commencèrent tout de suite à dérouler leurs tuyaux. Leur chef courut vers Malko.

— Que s'est-il passé, *Eure Hoheit*⁽⁹⁾ ?

— Un attentat, dit Malko. Des terroristes. Ils ont tué une de mes invitées. Nous en avons abattu un.

Faites vite. Il faut empêcher que le feu gagne le second étage.

— Nous allons téléphoner à Presbourg, dit le pompier. Ils ne vont pas tarder à arriver. Peut-être même faudrait-il appeler Langsam ! Et la police.

— J'y vais, dit Malko.

Ses invités erraient dans le froid et dans la partie du château qui n'était pas encore atteinte par les flammes. Il entra avec les premiers pompiers dans la salle de bal, qui n'était plus qu'un brasier. Ils braquèrent leurs lances, s'attaquant aux murs qui flambaient comme des bûches dans une cheminée. Des boiseries vieilles de deux siècles ! À travers les flammes, Malko aperçut des taches plus sombres recroquevillées sur le parquet : les cadavres de Vanja Alagoas et du terroriste abattu par Krisantem.

— Aidez-moi ! dit-il aux pompiers. Il faut préserver ces deux cadavres.

Grâce à un extincteur, un des pompiers se mit à déverser des flots de neige carbonique sur les morts. Une autre sirène se fit entendre dans le lointain. Un renfort de pompiers. Les flammes devaient se voir de loin, Liezen étant bâti sur une éminence. Malko, le cœur serré, ivre de rage, regardait brûler son rêve. Jurant de se venger. Les invités s'étaient regroupés dans la salle des trophées, éloignée du brasier. Il passa dans l'entrée et décrocha le téléphone. Par miracle, il marchait encore. Après avoir obtenu le standard de la police viennoise, il expliqua ce qui venait de se passer. Il raccrocha, sans illusion et réalisa brutalement que Krisantem avait disparu.

Elko Krisantem leva un regard brûlant de fièvre sur Malko. Plié en deux, sur son lit, le P 38 à terre, les deux mains nouées sur son ventre, le visage gris, les traits tirés.

— J'ai soif ! dit-il en voyant Malko accompagné d'un pompier.

— Où êtes-vous blessé, Elko ?

— Dans le ventre.

Malko remarqua alors une traînée brune et humide sur le pantalon du Turc. Avec précaution, il écarta ses mains et aperçut ce qui ressemblait à une excroissance de chair avec une entaille. Un peu de sang en suintait.

— *Himmel !* s'exclama Malko. Il faut le transporter tout de suite à Vienne.

— Nous allons demander une ambulance, dit le pompier.

Il sortit en courant tandis que Malko aidait son maître d'hôtel à s'allonger. Dehors, les pompiers de Presbourg avaient mis leurs lances en batterie et attaquaient les parties en feu.

Le château brûlait encore, mais les pompiers semblaient avoir limité l'incendie aux pièces déjà atteintes. Malko resta près de Krisantem jusqu'à ce que les infirmiers arrivent, accompagnés d'un médecin. Ce dernier lui ausculta le ventre avec précaution et puis annonça :

— Il faut l'opérer très vite, c'est grave.

Peu à peu, Krisantem semblait s'éteindre comme une bougie. Son teint était cireux. Ce qui accroissait encore la rage de Malko. Il accompagna la civière jusqu'à l'ambulance et promit au Turc :

— Dès que j'ai fini, je vous rejoins à Vienne, Elko.

De toute façon, il n'avait pas envie de coucher dans son château dévasté. Il retourna vers le perron où on apercevait encore quelques flammes. Les pompiers continuaient à arroser l'intérieur du premier étage, dépistant les derniers foyers. La grenade au phosphore avait fait de terribles dégâts. L'odeur de brûlé et de neige carbonique prenait à la gorge. Les invités regagnaient leur voiture après avoir dit rapidement bonsoir à Malko qui leur serrait la main d'un air absent. En chemise de smoking, il ne sentait même pas le froid. Le chef des pompiers s'approcha de lui.

— C'est fini, *Eure Hoheit*. Il n'y a plus de flammes, nous allons rester encore un moment pour s'assurer que rien ne couve, mais vous pouvez entrer.

Malko les remercia et pénétra dans la salle de bal dévastée, au sol couvert de débris, pataugeant dans l'eau. Une vraie piscine. Il avait envie de pleurer. Les boiseries noircies, brûlées, gisaient au sol par pans entiers. Il s'arrêta au seuil de la galerie qui avait abrité tous les

portraits de ses ancêtres. La plupart avaient brûlé. Les autres étaient recouverts de suie, troués par les balles des terroristes. Les vitrines n'étaient plus que des magmas noirâtres.

Il entendit soudain une voix derrière lui.

— Malko !

Il se retourna. C'était Thala von Wisberg. Très pâle, mais sans trace de panique sur ses traits fins.

— Je t'attends dans ma voiture, dit-elle. Je pense que tu ne vas pas coucher ici. Je t'emmène à Vienne. À tout à l'heure.

Elle disparut. Malko, touché, revint dans ce qui restait de la salle de bal. Dans un coin, les corps de Vanja et du terroriste reposaient sous des bâches en plastique, à demi carbonisés. La bibliothèque où il avait passé tant de bons moments n'était plus qu'un trou noir et nauséabond. Il trouva dans les débris du bar une bouteille de cognac Gaston de Lagrange et but une rasade pour se réchauffer. Puis, il gagna le second. Le téléphone marchait encore dans sa chambre, et seule l'odeur de fumée tenace rappelait l'incendie. Il s'assit sur le lit et décrocha. Il avait beaucoup de gens à prévenir. Et plus tard, encore plus à accomplir. Un mot tournait dans sa tête de plus en plus vite. Qu'il avait souvent entendu lorsqu'il était enfant après avoir fui la Prusse orientale, occupée par les Russes.

Rache.^{10}

Ceux qui l'avaient attaqué dans son château allaient le payer cher. Mais il fallait les retrouver. Il y passerait le temps qu'il faudrait. Le visage viril du chef du commando était gravé dans sa mémoire, comme celui de ses complices. Quand il se retrouverait en face d'eux, il ne leur laisserait aucune chance. Seulement le temps de savoir pourquoi ils mouraient.

CHAPITRE III

Richard Wagner, chef de la station de la Central Intelligence Agency à Vienne, s'avança vers Malko avec un sourire chaleureux et lui secoua la main à la décrocher de son poignet.

— *Come in ! Come in !*

Il le fit entrer dans un spacieux bureau clair, éclairé par de larges baies à travers lesquelles on apercevait les manèges couverts de neige du Prater, le grand parc d'attraction fermé pendant la mauvaise saison. Malko ôta sa pelisse et la jeta sur le dos d'une chaise. Deux autres personnes se trouvaient dans la pièce. Elles se levèrent pour accueillir Malko. Richard Wagner les présenta.

— Herr Adolf Zimmer, du Bundeskriminalamt.^{11} Il arrive de Wiesbaden.

L'homme du BKA avait plutôt l'air d'un Italien avec ses cheveux très noirs, ses lunettes d'écaillé et son apparence replète.

Richard Wagner continua les présentations.

— Roll Haupt, de la Verfassungsschutz.^{12}

Roll Haupt, lui, était chauve comme un caillou, avec des yeux bleus proéminents, pétillants d'intelligence. Tout le monde s'assit, et l'Américain demanda :

— Comment va le blessé ? Votre maître d'hôtel.

— Mieux.

— Et les dégâts matériels ?

— Cela, c'est une autre histoire, dit tristement Malko. Il y a des objets détruits irremplaçables. Pour des milliers de dollars de boiseries, entre autres, des bibelots, des souvenirs. Quant aux tableaux...

— Vous étiez assuré ? demanda vivement l'Américain.

— Oui, fit Malko avec une pointe d'ironie, mais mon assurance me dit qu'il s'agit d'un acte de guerre civile et qu'il y a une clause dans mon contrat qui exclut ce genre d'accidents...

Un ange passa, tenant contre son cœur un contrat « tous-risques ».

Le chef de station de la CIA prit l'air embarrassé.

— Je vois, dit-il piteusement. Je suis absolument désolé. Langley m'a prié de vous transmettre la sympathie de...

— Nous ne sommes pas ici pour pleurnicher, coupa Malko avec une certaine sécheresse. (Il se tourna vers les deux Allemands :) Avez-

vous identifié le terroriste tué ?

— Positivement, affirma l'homme du BKA aussitôt. Grâce à ses empreintes. Il avait déjà été arrêté en Allemagne. Il s'agit de Klaus Lied. Un ancien ouvrier de chez VDO. Sympathisant gauchiste, il a rejoint la RAF⁽¹³⁾ depuis trois ans environ. Nous avons perdu sa trace.

— Où habitait-il ?

— À Francfort, au départ. Mais nous n'avons plus aucune adresse pour lui, depuis longtemps. Voilà sa fiche. Est-ce que cela vous dit quelque chose ?

Il sortit de sa grosse serviette en cuir noir un document sur la couverture duquel s'étalait en lettres noires le mot VERTRAULICH.⁽¹⁴⁾ Malko l'ouvrit et vit une photo qu'il identifia immédiatement comme celle du terroriste au front fuyant.

Sous la rubrique BESCHREIBUNG,⁽¹⁵⁾ il lut :

LIED, Klaus Joachim. 4.11.1947. Frankfurt/Main 1 m 70, tête ovale, cheveux châains, front haut fuyant grandes oreilles ovales, lobes ronds et pendants grande bouche lèvres épaisses, dentition complète menton fuyant.

Signe particulier : tourne les pieds vers l'extérieur fume des Gauloises. Comportement : se ronge les ongles.

Malko rendit le dossier. Klaus Lied ne se rongerait plus jamais les ongles. Il reposait dans une chambre froide de l'Institut médico-légal de Vienne en attendant son identification, sous le numéro IKPO 61/81.

— Et les autres ? interrogea Malko. Les deux hommes et la femme ? Avez-vous une idée de leur identité ?

L'agent du BKA fit surgir d'autres photos de sa serviette et les étala sur le bureau de Richard Wagner.

— J'ai effectué une sélection pour vous, dit-il d'après les signalements que vous avez donnés et les amitiés passées de Klaus Lied.

Malko se leva et alla se pencher sur les documents. Il y avait douze photos, six hommes, et six femmes. Il n'hésita que quelques secondes.

— Celui-ci, celui-ci et celle-ci. Sans aucun doute.

Adolf Zimmer retourna les photos avec un hochement de tête.

— Cela ne m'étonne pas. Le chef du commando était Horst Fulda. Un révolutionnaire professionnel. Ancien étudiant en pharmacie. Entraîné dans un camp au Liban par l'OLP. A participé en 1975 à l'opération de Vienne contre l'OPEP et y a abattu un agent de police viennois d'une balle dans le dos. Connaissait très bien la ville. Un des plus dangereux terroristes actuellement en liberté. D'après l'enquête de la police autrichienne, il semble qu'ils soient venus en voiture de Munich, dans deux véhicules différents... Nous avons retrouvé sa trace

en Italie, il y a deux ans. Il était soupçonné par le SISDE⁽¹⁶⁾ italien d'être l'assassin d'Aldo Moro. Il a, en tout cas, participé au kidnapping en abattant les gardes du corps. Nous avons offert une prime de cent mille marks pour sa capture. Il dispose d'un réseau de planques un peu partout en Allemagne. Dans cette affaire, il a probablement agi pour le compte des Palestiniens ou des Libyens.

— Qu'est-ce qui vous fait penser cela ? demanda Malko, mi-figue, mi-raisin.

L'Allemand ne sentit pas l'ironie. Il semblait avoir autant d'humour qu'un bulldozer.

— D'abord, le nom du commando, selon votre témoignage. Ensuite, nous avons retrouvé dans une des voitures abandonnées un reçu de la British American Bank de Zurich. Nous savons que cette banque a des liens étroits avec la Libye. Dans le passé, des paiements destinés à des agents libyens ont transité par là.

— Pourquoi auraient-ils accepté ce « travail » ?

— Pour des raisons logistiques...

— Que voulez-vous dire ?

L'agent du BKA eut un sourire triste.

— Nous leur menons la vie dure, Herr Linge. Ils ont de plus en plus de mal à se procurer des armes et de l'argent. Alors, les Arabes leur en donnent contre quelques petits services. Je ne pense pas que vous ayez eu un contentieux avec eux, personnellement, *nicht wahr* ?

— Je ne sais pas, avoua Malko. Ils peuvent me considérer responsable – ce qui n'est pas exact – de la mort de deux jeunes terroristes allemands en Égypte, il y a quelques mois.

— Je connais l'histoire dont vous me parlez, fit l'Allemand. Ceux-là appartenaient au Mouvement du 2-Juin. Ils ne poussent pas la solidarité si loin. Non. Horst Fulda remplissait simplement un « contrat ».

— Je le pense aussi, approuva Malko. Et les deux autres, vous les connaissez également ?

— La fille blonde s'appelle Inge Klein, annonça Adolf Zimmer. C'est la maîtresse de Fulda. Ancien membre des Juso⁽¹⁷⁾ Elle vendait des fromages sur les marchés lorsqu'elle l'a rencontré. Très fanatique, au bord de l'hystérie. Mystique. A failli devenir religieuse à quinze ans. Clandestine depuis plus de trois ans. Je ne vous donnerai pas la liste de ses forfaits, ce serait fastidieux. Nous la recherchons pour meurtre, complicité de kidnapping, extorsion de fonds et attaque à main armée.

— Et le troisième ?

— Heinrich Stroll est plus falot. C'est un ancien comptable. Vieux militant contre la guerre du Vietnam et la reconstruction du Westend à Francfort. Lui aussi a longtemps flirté avec l'illégalité avant de

plonger pour de bon. Participation dans le meurtre du procureur Buback et quelques braquages de banque.

Belle équipe. Le silence retomba dans le bureau. L'homme du Verfassungsschutz avait écourté la litanie sans broncher.

Malko demanda :

— Je suppose que vous ignorez où se trouvent les survivants de ce commando ?

— *Ganz korrekt*⁽¹⁸⁾ ! reconnut l'agent du BKA. Les premiers avis de recherche n'ont rien donné. La Taurus a été retrouvée dans une rue de Vienne et ensuite, plus rien. Ils avaient sûrement de faux passeports et ils se sont séparés. De plus, la police viennoise ne tient pas à arrêter des terroristes. Cela crée trop de problèmes.

Malko écouta ce numéro de Ponce Pilate dans un silence glacial. Il chercha le regard de Richard Wagner.

— Quelle est la position de la Company dans cette affaire ?

— *We are terribly sorry*,⁽¹⁹⁾ fit chaleureusement l'Américain. J'ai reçu un télex du Directeur général dans ce sens. Malheureusement, continua-t-il après une petite pause, je ne vois pas très bien en quoi nous pouvons vous aider. Ces terroristes ne sont pas recherchés par le gouvernement américain et nous ne pouvons pas nous lancer dans une vendetta privée, même pour un agent de votre qualité. En ce qui concerne les dégâts matériels, j'aimerais pouvoir vous indemniser d'une façon ou d'une autre, mais...

Malko sentait la moutarde lui monter au nez. Ces terroristes étaient venus le défier, et il fallait attendre qu'ils reviennent, ou simplement qu'ils se tapent sur les cuisses jusqu'à ce que mort s'ensuive en pensant à la bonne blague qu'ils lui avaient jouée.

— Et vous ? demanda-t-il à l'agent du BKA.

L'Allemand ôta ses lunettes.

— Notre position est un peu différente, dit-il. Nous donnerions n'importe quoi pour mettre la main sur ces criminels. Malheureusement, nous ne savons pas où les trouver. Si vous vous lancez à leur recherche, vous pouvez être certain que le BKA vous aidera. Tout d'abord en fermant les yeux sur les activités illégales que vous pourriez avoir sur le territoire de la Bundesrepublik...

— C'est gentil, dit Malko, vous ne me mettez pas de contraventions.

Adolf Zimmer eut un sourire constipé.

— Ne plaisantez pas ! Vous aurez accès à nos fichiers, vous pourrez requérir l'aide de nos différents bureaux. Mais, encore une fois, cela ne résout pas le problème principal. Nous ne savons pas où ils se trouvent.

— Vous n'avez aucun moyen de le savoir ? Je croyais que la police allemande était particulièrement efficace.

— Ce n'est pas si simple, soupira Adolf Zimmer. Ces gens disposent de planques préparées longtemps à l'avance et d'un réseau de complicités dans la gauche légale. De plus, quand cela chauffe vraiment, il y a toujours une ambassade sud-yéménite ou libyenne pour leur donner un faux passeport qui leur permet de gagner du temps. Ou alors, ils se réfugient à l'étranger où ils sont heureux comme « Dieu en France⁽²⁰⁾ ». Ils nous reviennent ensuite, bien gras et bien nourris. Nous les aurons, mais cela peut prendre du temps. Beaucoup de temps.

— Comme pour le docteur Mengelé, remarqua Malko. Ils auront le temps de mourir de vieillesse.

Un ange passa avec une grande barbe blanche et des croix gammées sur les ailes.

Des flocons de neige volaient sur le Danube, et une bise glaciale faisait trembler les vitres. Malko s'était installé au *Sacher*, ne voulant plus abuser de l'hospitalité de la Gräfin von Wisberg. Il pouvait aller plus facilement à l'hôpital voir Krisantem que de Liezen. En plus, la vue de son château dévasté le démoralisait. Le Tout-Vienne avait assisté au service funèbre de Vanja Alagoas.

Grâce à la compréhension des autorités viennoises, son corps était reparti rapidement dans un cercueil plombé vers le Brésil. Malko avait envoyé une lettre manuscrite expliquant les circonstances du drame à ses malheureux parents. Mais que pesaient les mots contre le cadavre d'une jeune femme de vingt-cinq ans ?

Il en était malade. Quel hasard malheureux avait voulu que la jeune Brésilienne ait envie de voir à quoi ressemblait un château viennois ? Elle était tombée dans une lutte qui n'était pas la sienne et dont elle se moquait éperdument. À cette pensée, la rage et la haine de Malko se ranimaient. Ce n'était pas possible que ses agresseurs s'en tirent de cette façon !

Il se tourna vers le représentant du Verfassungsschutz.

— Et vous, Herr Haupt, vous ne pouvez rien non plus, *nicht wahr* ?

— Je suis ici en observateur, expliqua Roll Haupt. Nous nous tenons au courant de toutes les affaires de terrorisme. Nous n'avons pas, hélas, les moyens de vous aider. Nous sommes surtout un organisme de renseignements.

— De mieux en mieux, soupira Malko. J'étais venu faire le point, je suis servi.

Il se tourna vers Richard Wagner.

— Mon cher, je pense que c'est vous, finalement, qui allez être mis le plus à contribution.

— Que voulez-vous dire ? demanda le chef de station, avec un sourire contraint.

— C'est simple, expliqua Malko, je commence cette semaine les

travaux de réfection de mon château. Je n'ai pas encore reçu tous les devis, mais, à mon avis, cela va tourner autour de trois cent mille dollars. Je ne chiffre même pas les pertes irréparables que j'ai subies... Vous savez très bien pourquoi ce commando est venu.

— Je...

— Ils n'ont pas aimé la façon dont j'ai accompli ma dernière mission en Égypte, compléta Malko. Mission que j'effectuais pour la Company, nicht wahr ? Alors, ne vous étonnez pas si vous recevez à votre nom des notes de menuiserie, de peintures, de meubles, de moquettes. Je signerai les devis afin qu'il n'y ait aucun litige possible et je les discuterai comme si c'était mon propre argent... Seulement, vous les paierez...

— Mais je n'ai pas de budget ! protesta le chef de station.

Malko eut un sourire froid.

— Vous avez intérêt à gratter dans vos fonds secrets. Pour la note d'hôpital d'Elko Krisantem aussi. Je vous préviens qu'il n'est pas à la Sécurité sociale. Étranger, vous comprenez. Ce n'est même pas un accident du travail, ça.

— Mais où voulez-vous que je prenne cet argent ! s'exclama Richard Wagner.

— Faites la quête, conseilla Malko. Si vous aviez la mauvaise idée de refuser, j'ai un moyen de régler les factures qui risquent de déplaire à ces messieurs de Langley. La maison d'édition Springer m'a demandé depuis longtemps mes Mémoires, moyennant beaucoup, beaucoup d'argent. Si je m'y mets, cela peut être terminé en trois mois. Avec les noms et les lieux. Vous connaissez l'excellence de ma mémoire...

— Mais vous êtes lié par le secret professionnel ! protesta l'Américain.

— Pas avec des gens qui me laisseraient tomber de cette façon, dit Malko. Il y a des limites à l'imbécillité. (Il se leva.) Messieurs, je vous salue.

— Où allez-vous ? demanda l'Américain.

— À Francfort, dit Malko. Puisque tous les membres de ce commando y ont vécu. Ils y sont peut-être encore. Comme la Company se désintéresse de mon sort, je vais mener moi-même ma petite croisade. Jusqu'à l'extermination complète de ceux qui ont osé venir assassiner mes hôtes, et détruire mon château.

— Vous n'avez aucune piste, vous ne...

Malko enfila sa pelisse avec un sourire tristement ironique.

— Ce n'est pas la première fois que je pars à l'aventure. C'était toujours pour vous, pour gagner quelques dollars afin de retaper mon vieux château. Mon Graal. Maintenant, je suis encore plus motivé... Alors, je pense que j'obtiendrai des résultats...

Il sortit en claquant la porte. Il attendait l'ascenseur dans le

couloir trop chauffé lorsque Roll Haupt, l'agent du Verfassungsschutz, le rejoignit, l'air soucieux.

— Je peux descendre avec vous ? demanda-t-il, comme la cabine arrivait.

— Je vous en prie, dit Malko.

Pendant que la cabine filait vers le rez-de-chaussée, Roll Haupt demanda soudain :

— Vous étiez sérieux en parlant de partir pour Francfort ?

— Totalement, dit Malko. Pourquoi ?

— Nous pourrions peut-être vous aider, avança l'Allemand d'un ton prudent.

— Comment ?

— Un agent de la Verfassungsschutz essaie de s'infiltrer parmi les gens de la RAF depuis quelques mois. Il drague dans les milieux de la gauche légale à Francfort. Il a peut-être recueilli une information sur les gens qui vous ont attaqué. Lui ne pourra pas l'utiliser directement parce qu'il fait un travail de longue haleine : mettre en fiches tous les sympathisants. Pour l'avenir. Mais cela pourrait vous aider.

L'ascenseur était arrivé au hall de marbre. Malko toisa son interlocuteur. Plutôt surpris. Roll Haupt regarda autour de lui.

— Bien entendu, ceci doit rester absolument confidentiel. C'est une information super « fermée ».

— Pourquoi m'aideriez-vous ? demanda Malko.

Roll Haupt ne broncha pas.

— Nous apprécions beaucoup le travail de nos collègues du BKA, dit-il. Malheureusement, ils sont tenus par de nombreuses contraintes légales. Nous aussi, hélas. Il n'en est pas de même pour vous.

— Je vois, dit Malko.

— La peine de mort n'existe plus dans notre pays, continua Roll Haupt. Bien sûr, en arrêtant des terroristes, nous les mettons hors d'état de nuire pour un long moment. Mais le gouvernement est sans cesse accusé d'avoir des prisonniers politiques, de faire de la répression à outrance.

Malko réfléchit quelques secondes, puis dit :

— *Sehr gut, Herr Haupt.* J'accepte votre offre.

Une lueur ravie passa dans les yeux ternes du haut fonctionnaire.

— Je pense que c'est une sage décision, Herr Linge. Bien entendu, si vous avez des frais importants, nous avons un budget pour ce genre de choses... Je crois que vous êtes à l'hôtel *Sacher*, n'est-ce pas ? Je vous appellerai dans les quarante-huit heures. Évidemment, vous gardez le secret absolu sur cette proposition. Même vis-à-vis du BKA.

— Absolument, promet Malko. Que puis-je faire pour vous remercier ? ajouta-t-il avec une ironie imperceptible.

Le haut fonctionnaire lui tendit la main et la serra énergiquement.

— Vous le savez très bien. À propos, mon pseudonyme est Kurt. Pour le téléphone. Bonne chance.

Malko s'apprêtait à partir pour l'hôpital voir Elko Krisantem lorsque le téléphone sonna dans sa chambre du *Sacher*.

— Malko Linge à l'appareil, annonça-t-il.

— Ici, Kurt, fit une voix connue. J'ai le renseignement que vous désiriez. Soyez dans trois jours à la station de métro Weisser Stein dans la ville dont nous avons parlé. À trois heures. Quelqu'un viendra vous demander la charité et prononcera : « Sonnenblume ^{21} ». Vous devez lui répondre « Sonnenblume SB ». Soyez extrêmement prudent. Ces types de la RAF sont des desperados. Ils nous haïssent sincèrement et savent que, s'ils se font prendre, ils n'ont aucun espoir. Alors, ils frappent au premier soupçon...

Si ce n'était pas vous, jamais je n'aurais pris le risque de vous mettre en contact avec cet agent. Il prend des précautions inouïes. Les gauchistes ont tout un réseau logistique qui espionne pour eux... Ils sont rompus à l'illégalité. Voici un numéro où vous pourrez me joindre : 230561 à Wiesbaden. Appelez quand vous connaîtrez votre vol d'arrivée. Quelqu'un vous assistera pour le passage de la douane.

Malko raccrocha. Ainsi, il était investi d'une mission rare. Appliquer officieusement la peine de mort officiellement supprimée en Bundesrepublik. De chassé, il devenait chasseur.

CHAPITRE IV

Malko aperçut sur sa droite le grand « U » bleu signalant la station Weisser Stein du métro aérien. Un peu en retrait de la Eschensheimer Landstrasse, la grande avenue triste montant vers le nord où il se trouvait, coupée en deux par la voie du S-Bahn. C'était déjà presque la banlieue de Francfort, avec des alignements de buildings gris, coupés d'un peu de verdure, quelques pavillons et des cheminées d'usines dans le fond. Il se gara en face d'un petit café, le *Lido Eisbar*, et descendit de sa Senator de location. Quelques flocons de neige tombaient et une bise glaciale lui fouetta le visage. On se serait cru dans un petit village et pourtant, on n'était qu'à vingt minutes du centre et de ses gratte-ciel. Il passa devant la station de taxis et s'engouffra dans le passage souterrain réunissant les deux quais de la station, déboucha dans un hall plutôt angoissant, venté, aux murs peints de grands carrés de couleurs violentes, rouge, mauve, jaune, vert. Pas un chat. Au milieu, un banc de bois couvert de graffiti.

Il s'y assit. Frigorifié. Il était arrivé à Francfort le matin même et s'était installé au vieux *Frankfurter Hof*, Theaterplatz, où il avait ses habitudes. Dès son arrivée, à l'aéroport, le poids du Verfassungsschutz s'était fait sentir. Quelqu'un l'attendait à la passerelle de l'avion, avec un petit écriteau et son nom. Il ne s'était pas présenté et avait seulement annoncé :

« Je viens de la part de Kurt. Au cas où il y aurait un problème à la douane. »

Malko l'avait suivi. L'autre avait exhibé rapidement une carte barrée de jaune et de noir à l'immigration, puis à la douane, et avait ensuite abandonné Malko devant le bureau de location de voitures. En ayant la pudeur de ne pas lui demander ce que contenait son attaché-case qui semblait bien lourd. En arrivant à l'hôtel, Malko en avait vérifié le contenu. Un pistolet mitrailleur Ingram avec son silencieux, son pistolet extra-plat, plus quelques grenades défensives et aveuglantes. Le *vade mecum* du petit Croisé. Avant de quitter Vienne, la police lui avait communiqué deux informations. On avait découvert grâce à des témoignages, comment Inge Klein était arrivée à Vienne. Sur le vol des Austrian Airlines Francfort-Vienne, sous le nom de Rosa Steinbach. Klaus Lied et Heinrich Stroll étaient venus, eux, en voiture.

Pas trace du passage de Horst Fulda...

Une rame du S-Bahn fit trembler le plafond en béton de la salle souterraine.

Presque aussitôt, un homme descendit l'escalier pour s'approcher du banc où Malko était assis. Jeune, les cheveux noirs crasseux tombant sur les épaules. Une vieille canadienne, une barbe en broussaille, presque un clochard. Il s'assit sur le banc, se tourna vers Malko et dit doucement :

— Sonnenblume.

— Sonnenblume SB, fit aussitôt Malko.

Des passagers défilaient autour d'eux, emmitouflés comme des Esquimaux. Francfort était vraiment une ville triste, sale et glaciale. L'inconnu se leva et serra la main de Malko.

— Bienvenue à Francfort. Venez prendre quelque chose de chaud.

Malko le suivit. Ils traversèrent la petite place pour entrer dans le bar dont l'enseigne annonçait *Lido Eisbar*. Pratiquement désert à cette heure. Ils s'assirent au fond de la salle tout en longueur et commandèrent deux « moka ».

— Vous pouvez m'appeler Max, dit l'agent du Verfassungsschutz. Kurt m'a parlé de vous.

Malko regarda les ongles noirs, la chemise sale. Ce n'était pas drôle de jouer ce rôle. Une vie de chien, surtout en risquant en plus un couteau dans le dos. Max entoura sa tasse de ses doigts pour se réchauffer les mains.

— Vous ne faites pas un boulot facile, remarqua Malko.

Max secoua la tête.

— Non, ce n'est pas facile, ces petits salauds se méfient... Enfin. *Das ist Leben...* Que puis-je faire pour vous ?

— Vous savez qui je cherche, dit Malko. Pensez-vous qu'ils se trouvent dans le coin ? Nous savons qu'une partie au moins du commando est venue de Francfort. Inge Klein voyageant sous le nom de Rosa Steinbach.

L'agent du Verfassungsschutz fronça les sourcils.

— Steinbach ! Tiens, c'est un nom qui me dit quelque chose...

Les journaux avaient parlé du commando, expliquant que le terroriste tué n'avait pu être identifié, le corps étant complètement carbonisé. Seulement, les complices de Carlos risquaient de ne pas être tombés dans le piège.

— Je ne sais pas s'ils sont encore à Francfort, annonça honnêtement Max. Ce sont des clandestins, alors il faut se fier aux rumeurs du Club Voltaire ou de chez « Louis les Putes ». Il y a certainement des gens de la gauche légale qui savent où ils se trouvent, mais ils ne parleront pas. Pour ma part, je crois qu'ils sont revenus ici. Parce que c'est la ville qu'ils connaissent le mieux. Ou

alors, ils se sont enfuis très loin.

— On a parlé de l'attentat ici ?

— Oh oui ! Dans les milieux de la gauche légale. Il y a même eu un « Teach-in ^{22} » au Club Voltaire sur la Révolution violente. Bien entendu, comme il n'y a plus tellement d'actions de ce genre, ils sont comme des fous... Je traîne avec eux depuis six mois maintenant. On m'a fabriqué une couverture d'employé de Neckerman licencié pour « mauvais esprit », et j'ai pu m'intégrer à pas mal de trucs. Des « copains » m'ont même fabriqué une fausse carte d'étudiant pour que je puisse manger au foyer de la Beethovenplatz... Seulement, on m'observe encore, et je n'ai pas pu avoir de contacts avec des gens comme ceux que vous recherchez. Je dois faire très attention. Ils se méfient toujours de moi. Je vis pourtant de mes allocations chômage et je traîne dans tous les milieux de gauche en disant ma haine de l'État capitaliste...

— Eh bien ! soupira Malko, découragé.

Devant ce travail de fourmi, il sentait le découragement le gagner. C'est pourtant cela qui payait.

— J'ai une idée, proposa-t-il. Le vieux piège de la chèvre et du tigre. Ces terroristes ont eu un « contrat » pour me liquider. Ils ont échoué. Leurs bailleurs de fonds doivent être furieux. S'ils apprenaient que je me trouve à Francfort, ils tenteraient peut-être quelque chose ?

Max eut un sourire résigné.

— Vous les sous-estimez. Ils savent très bien que vous êtes un professionnel et que, si vous êtes ici, c'est pour essayer de les coincer. Ils ne marcheront pas. À condition qu'ils soient encore à Francfort. Ils ont tellement de planques... Des endroits insoupçonnés.

— Alors, il n'y a rien à faire ?

Max ouvrit et referma la bouche, puis son visage s'éclaira tout à coup.

— Attendez ! Vous avez dit Rosa Steinbach, tout à l'heure ? Je connais une Rita Steinbach, une personne « légale » de la gauche. Elle a travaillé pour le Secours Rouge, puis milité dans différentes organisations de gauche. Elle ne cache pas ses sympathies pour les terroristes. Le BKA l'a surveillée quelques mois sans rien trouver. Je l'ai vue au « Teach-in » de l'autre jour.

— Elle doit être complice, suggéra Malko. Puisque Inge Klein a utilisé son nom pour voyager...

— Pas forcément, corrigea Max. Les terroristes font souvent ça, sans demander leur avis à leurs sympathisants. Pour brouiller les pistes. Mais elle peut aussi avoir prêté son nom volontairement.

— J'aimerais bien m'y intéresser, dit Malko.

— Je ne sais pas où elle demeure, dit Max, mais elle est tous les soirs, ou presque, au *Doctor Flotte*, un bistrot de la Bockenheimer

Warte. Une rousse aux cheveux très courts, avec de grosses lunettes. Si vous pouviez y faire un saut ce soir, je vous la montrerais. Seulement, ne vous habillez pas comme maintenant. Pas de cravate, une casquette, et fumez des Gauloises. Surtout, n'essayez pas d'engager la conversation, on vous prendrait pour un agent du BKA.

— Comment faire alors ?

— Observez-moi. Je viendrai vers six heures et j'irai échanger quelques mots avec cette Rita Steinbach. Mais, surtout, ignorons-nous. On ne sait jamais qui il y a dans ce *Stube*... Alors, bonne chance. Méfiez-vous de la nourriture là-bas, c'est immonde. Et, si une fille vient s'asseoir à côté de vous, méfiez-vous aussi. Dans le quartier, on appelle le bistrot « Louis les Putes ». Je vous téléphonerai demain matin à votre hôtel. À huit heures.

Ils sortirent du *Lido* pour être accueillis par un vent glacial. Max se dirigea vers le S-bahn dont une rame rouge et blanche venait de s'ébranler vers Homburg et Fulda, tandis que Malko récupérait sa Sénator. Il avait deux heures devant lui. Il les utilisa en grande partie dans sa chambre du *Frankfurter Hof* à démonter et graisser ses armes. Puis, il glissa sous sa ceinture, dans le dos, son pistolet extra-plat, plus deux chargeurs dans la poche de sa pelisse.

Une curieuse tour rouge, qui semblait sortir d'un décor de Walt Disney, marquait l'arrêt du tram à Bockenheimer Warte. Toute la Bockenheimer Landstrasse était défoncée par des travaux, et Malko avait dû faire un détour immense pour parvenir à la petite place ronde qui marquait la limite du « Westend » en pleine démolition. Après avoir trouvé une place dans Leipziger Strasse, évitant de peu une pelle mécanique qui évoluait sur la place le long du chantier de démolition occupant la moitié du paysage, il s'arrêta pour se repérer. C'était un quartier bizarre, à la fois étudiant et pauvre, hérissé d'immeubles abandonnés, de parcs et de vieilles demeures cossues. En face d'un *Mac Donald* flambant neuf, il aperçut une enseigne noire sur un immeuble gris et blanc de trois étages, *Doctor Flotte*. Cela rappelait un peu le Boul-Mich à Paris avec une faune disparate, jeune, débraillée. Une rame de tramway traversa la place et, ferraillant, fila vers l'ouest, hors de la ville.

Il tira la porte du *Doctor Flotte* et se trouva devant un double battant. Ce qui expliquait l'atmosphère d'étuve qui régnait à l'intérieur, sans parler de la fumée à couper au couteau.

Les murs et le plafond marron étaient noirs de crasse, des lampes 1900 dispensaient une clarté parcimonieuse sur la salle en longueur, petite, avec un bar à gauche, derrière lequel on apercevait un billard

électrique. Toutes les tables près de l'entrée étaient occupées par des groupes de jeunes hirsutes et braillards, s'empiffrant de côtelettes aux choux. Malko aperçut un tabouret libre au bar et s'y installa, après avoir ôté sa pelisse. La casquette à la Helmut Schmidt, achetée une heure plus tôt, ne lui allait pas mal, et sa vieille veste de chasse portée avec une chemise de laine ne le faisait pas trop remarquer.

Le barman s'approcha. Les cheveux sur les épaules, les mains sales, l'air d'un tonneau de bière, et d'étonnants yeux bleus et globuleux à l'expression incisive. Malko commanda une bière. Ses deux voisins s'étaient arrêtés de parler. Dans la salle on bâfrait toujours autant. Le barman se détourna ostensiblement. On n'aimait pas les étrangers chez « Louis les Putes ». Le billard électrique commença à cliqueter, et Malko s'absorba dans la contemplation des innombrables photos et gravures qui couvraient les murs. Se disant que tout ce qui comptait dans le terrorisme allemand avait été client du *Doctor Flotte*. Le décor rappelait l'Allemagne des Années trente, à la fois sordide et inquiétant. À la table derrière lui, des habitués jouaient au skat⁽²³⁾ avec des exclamations bruyantes. Enfin, la porte s'ouvrit sur Max. Tout seul.

L'agent du Verfassungsschutz passa sans se presser dans l'étroit espace ménagé entre les tables et s'arrêta près d'un groupe qui avait fini de manger. Il mit la main sur l'épaule d'une fille rousse aux cheveux très courts, avec d'énormes lunettes qui lui mangeaient tout le visage, échangea quelques mots avec elle, puis alla s'intéresser au chevelu qui se colletait avec le billard électrique. Malko commanda un Steinheger. La vodka devait être inconnue chez « Louis les Putes ». Puis, pour ne pas boire à jeûn, deux *Frankfurter* avec de la *Kartoffelsalat*.

Vingt minutes s'écoulèrent, et il vint à bout des deux saucisses. Maintenant qu'il s'était intégré dans le paysage, personne ne semblait plus s'intéresser à lui, sauf le barman qui lui jetait parfois un regard aigu. Enfin, tout le monde se leva à la table où se trouvait Rita Steinbach. Celle-ci était vêtue d'une jupe droite noire moulant des reins cambrés, et d'un gros pull. Elle passa un manteau de laine verte, enroula une grosse écharpe autour de son cou et sortit avec ses copains. Malko attendit quand même une minute. Lorsqu'il émergea, il vit avec soulagement que le groupe bavardait toujours sur la place. Ils se séparèrent presque aussitôt, les garçons courant vers le tram qui arrivait, et Rita Steinbach s'engouffrant dans la Leipziger Strasse où était garée la voiture de Malko.

Étant donné l'animation, c'était facile de la suivre. Il y avait un commerçant presque à chaque maison. Sauf là où les démolitions avaient creusé des trous noirs. Au bout de deux cents mètres, Rita Steinbach disparut dans un couloir, à côté d'une épicerie grecque.

Malko continua un peu et s'embusqua dans une porte cochère menant à un cours de danse. Il s'imposa d'y rester une demi-heure. Comme Rita Steinbach ne ressortait pas, il traversa et entra à son tour dans le couloir. Sur une des boîtes aux lettres, il y avait une étiquette écrite à la main : « Rita Steinbach. Troisième étage. Porte C ».

Il ressortit et remonta la rue à sens unique. Perplexe et frigorifié, il regagna sa voiture et, pour éviter un énorme détour, partit tranquillement en suivant les rails du tram, le long de Bockenheimer Landstrasse défoncée par les bulldozers. Suivi par le timbre furieux d'une rame se dirigeant vers le centre de la ville. Comment allait-il obtenir une information d'une fanatique comme Rita Steinbah ?

Il n'avait pas encore répondu à cette question en retrouvant le *Frankfurter Hof* et son bar aux boiseries sombres. À l'ambiance plus feutrée que chez « Louis les Putes »...

La Leipziger Strasse n'avait plus de secret pour Malko après trois jours de surveillance. Dieu merci, le froid ne s'était pas aggravé. Mais il commençait à craindre qu'on le remarque, en dépit de l'animation et du mélange des gens. Tous les matins, Rita Steinbach partait à l'Université et n'en ressortait que vers cinq heures. Ensuite, c'était le stop chez « Louis les Putes » où elle mangeait quelque chose avec des copains, puis elle rentrait chez elle. Malko décrochait un peu plus tard. Bien sûr, il y avait des trous dans sa surveillance, mais, seul, il pouvait difficilement faire mieux.

Rita Steinbach passa sur l'autre trottoir sans le voir. Il lui emboîta le pas à bonne distance. Soudain, arrivé à la Bockenheimer Warte, son cœur se mit à battre plus vite. Au lieu de traverser, la jeune femme se dirigeait vers l'arrêt du tram !

Malko se mêla à la foule. Une rame arriva, allant vers la ville, et il monta dans le même wagon que la jeune femme, mais à l'autre bout. À Francfort, c'était impossible de suivre un tram avec une voiture. Où allait Rita Steinbach ? À chaque arrêt, il la guettait. Elle descendit à la Hauptbahnhof, traversa et, un peu plus bas, s'engagea à pied dans Munchener Strasse, une rue animée, pleine de sex-shops, de boutiques de mode et de cafés. Cette fois, elle n'allait pas à l'Université... L'un suivant l'autre, ils remontèrent toute la rue. Puis Rita Steinbach s'engouffra au numéro 1 d'un building hyper moderne. Quand Malko pénétra dans le hall, l'ascenseur était déjà en train de monter. Le voyant lumineux indiquait le chiffre « 5 ». Au cinquième, c'était le bureau des Austrian Airlines. Il attendit que la cabine redescende pour y prendre place.

Lorsqu'il entra dans le minuscule bureau, elle était déjà en grande

conversation avec l'unique employé. Malko fonça vers une panoplie de dépliants accrochés au mur et s'y plongeait, lui tournant le dos. Mais ne perdant pas un mot de la conversation... Rita Steinbach avait tiré plusieurs billets d'avion de son sac et cherchait à obtenir le remboursement des coupons non utilisés. Expliquant qu'elle était journaliste et obligée de changer souvent d'itinéraire au dernier moment.

Malko tendit encore plus l'oreille. Que signifiait cette magouille ? Rita Steinbach n'arrêtait pas de parler, soulignant que tous les billets avaient été payés cash. Avec son argent à elle.

L'employé vérifia, interrogea l'ordinateur, hésita et finalement annonça :

— *Sehr gut, Fraulein*, je vais vous rembourser ces coupons.

Il commença à additionner : Francfort-Londres, Hambourg-Francfort. Bruxelles-Francfort. Nice-Francfort. Malko écoutait d'une oreille distraite. Soudain, il eut du mal à ne pas se retourner. De la même voix égale, l'employé venait d'annoncer : « Vienne-Francfort, 335 marks. »

Curieuse coïncidence. Et si le billet que Rita Steinbach venait de rendre était le coupon de retour de celui utilisé par la terroriste Inge Klein. Voyageant sous le nom de R. Steinbach !

CHAPITRE V

Tandis que l'employé comptait les billets, Malko abandonna les dépliant et se précipita dehors. Bouillant d'excitation. Rita Steinbach ressortit des Austrian Airlines et repartit dans Münchener Strasse. Même itinéraire. Malko était sur des charbons ardents. Allait-elle remettre l'argent à quelqu'un ?

Il fut frustré. La jeune femme fila directement à l'Université et s'engloutit dans un grand bâtiment solennel. Où elle pouvait rencontrer n'importe qui. Malko regagna sa Senator. Partagé entre divers sentiments. Le plus simple était évidemment de filer au BKA et de raconter l'histoire. Rita Steinbach serait bouclée en trente secondes. Et ensuite ? Il y avait peu de chances qu'elle parle... La seconde solution consistait à continuer sa filature, espérant qu'elle le mènerait à ceux qu'elle aidait. Seulement, tout seul, c'était à la limite de l'impossible... Il restait la troisième solution et la plus folle.

Malko avait cru que Rita Steinbach ne s'arracherait jamais de chez « Louis les Putes ». Il en était à son quatrième Steinheger quand elle avait enfin décidé de rentrer chez elle. Il attendit qu'elle soit dans son couloir pour se rapprocher et monter derrière elle l'escalier qui sentait le chou et le fromage aigre. Entendant des pas, Rita Steinbach se retourna entre le deuxième et le troisième, l'air inquiet, vit Malko puis continua. Il la rejoignit au moment où elle mettait sa clef dans la serrure. Son regard myope derrière ses grosses lunettes se voila de peur et elle demanda d'une voix tendue :

— *Bitte schön ? Was wollen Sie ?*

— *Fraulein Rita Steinbach ?*

— *Ja wohl. Warum...*

— Je voudrais vous parler.

— À cette heure-ci... Qui êtes-vous ?

Malko eut un sourire qu'il espérait rassurant :

— J'étais au *Doctor Flotte*. Je vous ai suivie.

Les traits de Rita Steinbach se détendirent. Elle secoua la tête.

— Ce genre de chose ne m'intéresse pas...

— Ce n'est pas ce que vous pensez, dit Malko. J'ai un message à

transmettre à la propriétaire d'un des billets que vous vous êtes fait rembourser cet après-midi. Et à deux de ses amis. Parce que le troisième, le brave Klaus Lied, n'est plus de ce monde.

Il avait parlé sans élever la voix. Rita Steinbach devint livide et laissa tomber son trousseau de clefs. Il le ramassa, s'empara de la clef, ouvrit la porte, puis poussa la jeune femme à l'intérieur. Le petit deux-pièces était tristement meublé. Sans ôter sa pelisse, il sortit de sa poche intérieure le *Kurier* de Vienne relatant l'attentat contre son château et le tendit à Rita Steinbach.

— Avant de me répondre, conseilla-t-il, lisez ceci.

Elle prit le journal, ôta machinalement son manteau et resta debout. Avec sa chute de reins superbe et son nez retroussé, elle aurait été appétissante sans ses horribles lunettes. Malko attendit patiemment tandis qu'elle lisait. Rita leva enfin un regard troublé sur lui.

— Malko Linge, c'est... vous ?

— C'est moi.

Une lueur de panique passa dans ses prunelles marron, grossies par les verres.

— Que voulez-vous ? Comment m'avez-vous trouvée ?

— Je ne peux pas répondre à la seconde question, dit Malko. Quant à la première, pensez-vous vraiment que ce soit faire la Révolution que d'assassiner une Brésilienne de vingt-cinq ans après l'avoir violée ? Je suis à la recherche de vos amis. Je ne suis pas un flic, je ne veux pas les mettre en prison, je veux les tuer. Vous comprenez ?

Elle se laissa tomber sur une chaise sans répondre, puis leva les yeux sur Malko.

— Je comprends, dit-elle lentement, je ne suis pas d'accord avec ce genre de saloperie. Mais...

— Mais quoi ?

— Je ne peux pas dénoncer des camarades. Jamais, en aucune circonstance.

Malko essaya de l'ébranler.

— Écoutez, dit-il, vous semblez équilibrée et saine. Pourquoi collaborez-vous avec eux ? Ce sont des assassins. Ces billets, je sais que ce sont les leurs. Donc vous les aidez... Pourquoi ?

— Vous ne pouvez pas comprendre, dit-elle à voix basse. Partez. Ou dénoncez-moi si vous préférez. Vous ne me ferez pas changer d'avis. Je ne peux pas trahir des gens qui me font confiance.

— Ils se sont conduits comme des sauvages, répliqua Malko. Tout ce que je veux, c'est les avoir en face de moi, à armes égales.

— Peut-être, dit Rita, mais tous ne sont pas ainsi. Il y a trop de types bien et désespérés dans ce groupe, pour les salir en bloc...

Toujours la même histoire : les communistes repentis qui ne voulaient pas renier ce qu'ils avaient aimé... Il y avait des larmes dans les yeux de la jeune femme. Malko ne savait plus par quel bout la prendre.

— Ainsi, vous ne voulez rien me dire ?

— Non, dit-elle en secouant la tête. C'est impossible. Partez et ne revenez pas. Vous ne les trouverez pas. Ils ont l'habitude de se cacher. Allez au BKA, ils seront contents...

— Je n'irai pas, dit Malko. Ce n'est pas vous que je veux, c'est eux. Si vous changez d'avis, je suis au *Frankfurter Hof*...

Elle se leva et le poussa gentiment dehors. Il se retrouva en train de descendre le petit escalier de bois. Amer. Il se heurtait au mur habituel. La seule façon de prendre les gens de la RAF, c'était par un long travail de fourmi. Il venait de faire un pas de clerc.

Le téléphone sonna. Il avait eu de bonnes nouvelles de Krisantem, donc, ce n'était pas Vienne... La voix un peu gouailleuse de Max éclata dans l'appareil.

— Alors vous avez suivi la belle Rita ?

— Oui, dit Malko.

— Qu'est-ce que cela a donné ?

— Rien. J'ai vu où elle habitait : 104 Leipziger Strasse, au troisième étage. Ensuite, j'ai vérifié son emploi du temps. Mais je ne sais pas où cela va me mener.

Max eut un rire étouffé.

— Mon cher camarade, les choses ne sont pas faciles, sinon, je ne ferais pas le con depuis des mois. Si ces types nous tiennent tête en dépit de notre organisation, c'est qu'ils sont d'une prudence de serpent. Peut-être, si vous couchez avec Rita, dans quelques mois, vous apprendrez quelque chose. Mais elle a la réputation d'aimer surtout les bonnes femmes... Que comptez-vous faire ?

— Je ne sais pas, avoua Malko. Rappelez-moi demain. Vous n'avez rien appris de plus ?

— Non. On continue à en parler beaucoup, mais les intéressés sont invisibles. Vous avez de la chance d'être au chaud.

Flèche du Parthe. Malko était content de ne pas avoir parlé des billets d'avion. À quoi bon ? Il était sûr que le BKA ne briserait pas Rita. Ou alors, si lentement que les autres auraient le temps de prendre le large. Sa croisade tournait court. Il décida de laisser Rita Steinbach pour vingt-quatre heures. Quitte à réattaquer ensuite. Et à mettre le BKA dans le coup.

En attendant, Francfort ne manquait pas de musées.

La pluie rendait glissante la rue en pente où se trouvait le Club Voltaire, dans un petit bâtiment rouge aux murs recouverts d'affiches. Vieux lieu de rendez-vous de toute la gauche de Francfort. Rita Steinbach s'arc-bouta pour remonter vers Hochstrasse où elle savait pouvoir trouver un tram. Les derniers participants du « Teach-in » se dispersaient dans la nuit froide. En tournant le coin, elle se heurta à deux silhouettes connues, collés dans l'ombre contre le mur. Un homme et une femme.

Ils lui barrèrent la route.

— Surprise, hein ? fit l'homme.

La capuche de son anorak masquait son visage en partie, mais elle aurait reconnue la voix entre mille.

— Vous êtes fous, de venir ici, murmura Rita.

— On ne reste pas, assura l'homme à la capuche. Regarde, on a même une bagnole. Viens.

Elle le suivit jusqu'à un minibus Volkswagen garé un peu plus loin où ils montèrent tous les trois, se tassant sur les sièges avant. Horst Fulda rejeta sa capuche, faisant apparaître ses cheveux blonds ébouriffés. Le regard de Rita Steinbach glissa de lui à Inge Klein.

— Je croyais que vous étiez partis.

— *Nein, nein*, pas encore, répondit Horst Fulda avec une jovialité un peu forcée.

Il conduisait vite, roulant vers l'ouest. Rita ne comprenait pas. Que voulaient-ils ? Le minibus pénétra dans le quartier qu'elle connaissait bien. Puis stoppa devant la palissade fermant un terrain vague. Horst Fulda sortit, écarta un panneau, remonta et franchit la palissade pour entrer le véhicule dans un petit garage au rez-de-chaussée d'un immeuble abandonné. Il descendit, une torche électrique à la main. Les deux femmes le suivirent, pénétrant dans un couloir jonché d'immondices. Horst Fulda poussa une porte ouvrant sur un escalier descendant à la cave. Les marches étaient gluantes de saleté et il faisait encore plus froid que dehors. Ils aboutirent dans une cave, avec une chaise au milieu sous une ampoule nue que Horst Fulda alluma. Dans un coin il y avait des caisses et des valises.

— Assieds-toi, dit aimablement Horst Fulda, désignant la chaise à Rita Steinbach.

Il y eut des pas dans l'escalier et la silhouette de Heinrich Stroll s'encadra dans la porte.

— Je vous ai vu arriver, dit-il.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que vous voulez ? demanda Rita.

— Te dire au revoir avant de quitter notre belle ville de Francfort,

fit aimablement Horst Fulda. Tu ne crois pas que tu as mérité qu'on te dise au revoir ?

— Si, répliqua avec hésitation Rita Steinbach.

Ne voyant pas vraiment où le jeune terroriste voulait en venir. Celui-ci s'approcha, souriant :

— *Schweinerei*^{24} !

L'injure et la gifle partirent en même temps. Il avait frappé de toutes ses forces, comme un smash de tennis. Rita bascula sur le côté, ses lunettes sautèrent, et sa tête porta sur le sol. Le choc l'étourdit. Horst Fulda fit un pas en avant, écrasant les lunettes sous sa botte. Rita se releva à quatre pattes, cria :

— Mes lunettes !

— N'aie pas peur, tu n'en auras plus besoin, fit Horst Fulda d'un ton rassurant.

Il la releva en prenant ses cheveux à pleine main, la jetant sur la chaise. Aussitôt, Inge Klein et Heinrich Stroll l'y attachèrent avec des fils de nylon très mince, qui entraient dans les chairs et résistaient mieux que de l'acier. En proie à une vraie crise de nerfs, Rita se mit à hurler, sangloter, éructant des mots sans suite, des supplications, des injures. Horst la gifla trois fois à toute volée et dit d'une voix calme :

— Tais-toi ou je te tue !

— Mais qu'est-ce que j'ai fait ? cria Rita.

— *Schweinerei* ! répéta Horst. Tu travailles avec le BKA. Tu as reçu le cochon du château. Tu es en train de nous vendre.

— Non, c'est pas vrai, je...

— Tu l'as vu ou non ?

— Oui, mais...

Horst Fulda se pencha sur elle. De la main gauche, il lui reprit les cheveux à pleine main, lui forçant la tête en arrière.

— Nous n'avons pas le temps de discuter, dit-il de sa voix douce. Juste celui de te dire au revoir.

Il sortit de sa poche une tige de métal très mince, comme une mine de crayon et la plaça à quelques centimètres du visage de Rita.

— Tu sais ce que c'est ? Un morceau de rayon de bicyclette. Regarde comme il est pointu. C'est moi qui l'ai aiguisé pendant toutes les heures où je me suis terré dans ce trou à rats pour échapper à tes amis du BKA.

— Arrête, ce ne sont pas mes amis ! cria Rita. Tu es fou...

— Je ne suis pas fou, dit Horst Fulda.

D'un geste précis et brusque, il lui enfonça la tige dans l'œil droit. Puis, il la retira et lui perfora l'œil gauche de la même façon.

Les hurlements de Rita Steinbach devinrent insoutenables. Le sang coulait de ses deux yeux, mêlé au liquide du cristallin. Elle secouait la tête dans tous les sens, comme pour se débarrasser d'un insecte.

Inge Klein tourna la tête et retint une nausée. Horst Fulda contemplait fixement celle à qui il venait de crever les yeux.

— Si tu n'avais pas rendu des services, je t'aurais tuée, dit-il. Tu vois que tu n'auras plus besoin de tes lunettes...

— On y va, fit la voix altérée de Heinrich Stroll.

— Attends.

Horst Fulda fouilla dans un sac et en sortit une seringue pleine d'un liquide jaunâtre. Puis, revenant vers Rita Steinbach, il lui immobilisa de nouveau la tête et d'un geste sûr, planta la seringue dans l'œil gauche. Les hurlements inhumains redoublèrent. Déjà, Horst avait retiré l'aiguille et la plantait dans le blanc de l'œil droit. Achévant de vider la seringue. Les cris de sa victime étaient si stridents que Inge Klein en avait la chair de poule. Horst jeta la seringue à terre et fixa les deux boules marron et sanguinolentes qui avaient été les yeux de Rita Steinbach.

— La prochaine « punaise ^{25} » y regardera à deux fois, dit-il.

— Qu'est-ce que tu lui as mis ? demanda Heinrich.

— De l'acide. Pour qu'on ne risque pas de la réparer.

Les cris étaient de plus en plus insoutenables. Coupés de brusques plages de silence. Quand Rita Steinbach reprenait son souffle.

Malko n'en pouvait plus de Francfort. Soixante-douze heures de planque sans résultat. Seul, il ne pouvait pas surveiller Rita vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Le froid empirait, et les entrepreneurs de Liezen réclamaient sa présence. Ses idées de vengeance tournaient court. Non seulement ses adversaires l'avaient humilié, mais maintenant, ils le ridiculisaient ! Ils finiraient un jour sous les balles des policiers du BKA, et Malko ne serait pour rien dans leur fin...

Il fallait être lucide. Son voyage à Francfort était un échec. À moins de passer la main au BKA. Il décrocha le téléphone et appela la réception.

— Préparez-moi ma note.

Vingt minutes plus tard, il roulait sur l'Autobahn de Wiesbaden dans le brouillard. Il rendit sa voiture et se dirigea vers le bureau des Austrian Airlines. Il avait à peine tendu son billet que l'employée lui annonça :

— Il y a un message pour vous. Il faut appeler ce numéro d'urgence.

C'était un numéro local, inconnu de Malko. Il alla à une cabine. La voix de Max lui répondit.

— Ah, je suis content de vous avoir intercepté. Il y a du nouveau,

Rita Steinbach est à l'hôpital.

— Elle s'est suicidée ?

— Pas exactement. On l'a trouvée ce matin dans un terrain vague d'Adalbertstrasse. Salement amochée.

— Où se trouve-t-elle ?

— St. Elisabethenkrankenhaus, Ginnheimer Strasse, chambre 42. Tenez-moi au courant. À ce numéro. Tous les jours entre midi et une heure.

Malko n'avait plus qu'à récupérer ses bagages. Il y avait un élément ignoré de Max. Sa visite à Rita.

Cela avait-il un lien avec ce qu'il lui était arrivé ?

On était déjà presque hors de Francfort. L'hôpital St. Elisabeth avait un coquet petit jardin et une chapelle attenante. Mais à l'intérieur, cela sentait l'éther et le formol.

Une infirmière était assise devant la chambre 42. Elle se leva en voyant Malko.

— Vous désirez voir Fraulein Steinbach ? Vous êtes un de ses amis ?

— Oui, dit Malko.

L'infirmière hocha la tête.

— Je ne sais pas si vous pourrez la voir.

— Pourquoi ?

— Elle est très faible. La police n'a même pas pu l'interroger encore.

— Pourquoi la police ?

— Comment, vous ne savez pas ce qu'on lui a fait ?

— Non.

— C'est horrible, ce sont des sadiques. On lui a crevé les yeux d'une façon abominable.

— Je veux la voir, dit Malko. Dites-lui mon nom. Malko Linge.

L'infirmière ouvrit la porte de la chambre et referma. Elle réapparut quelques instants plus tard et dit à voix basse :

— Elle veut bien vous recevoir. Mais ne restez pas longtemps.

Malko entra dans la chambre, le cœur serré. Rita Steinbach avait un gros bandeau sur les yeux. Elle se tenait assise sur son lit.

— Parlez, dit-elle, quand elle entendit Malko. Je veux être sûre que c'est vous.

— Qui vous a fait ça ?

— Horst. Horst Fulda.

Elle avait parlé si bas qu'il crut avoir mal entendu.

— Mais pourquoi ?

— Il croit que je collabore avec le BKA. Que je m'apprête à le vendre.

— Vous, mais pourquoi ?

Sa main sur le drap bougea légèrement, comme si elle cherchait celle de Malko. Celui-ci se rapprocha et la prit. Rita Steinbach continua de la même voix calme.

— Le jour où j'ai été changer les billets, ils m'ont surveillée. Ils vous ont vu monter. Je ne leur avais pas parlé de votre visite. Alors, ils ont pensé que j'étais de mèche avec vous. C'est idiot. J'aurais déjà pu les dénoncer cent fois. Mais ils sont fous, paranoïaques. Ils pensent que tout le monde leur veut du mal... Maintenant, c'est fini pour moi... Vous aviez raison. Vous, au moins, vous avez tenu parole...

Malko était atterré.

— Mais vous ne vous êtes pas défendue ?

— Ils ne m'ont pas cru.

Malko secoua la tête :

— Mais pourquoi ! Pourquoi avez-vous collaboré avec ces gens-là ?

— Pourquoi ? (Sa voix était sourde, cassée, usée par les cris qu'elle avait poussés). D'abord par conviction. J'y croyais. Je les admirais. Ensuite, pour une autre raison. J'aurais dû me méfier quand ils m'ont fait cette saloperie.

— Quelle saloperie ?

Elle baissa la tête, resta silencieuse un long moment. Puis elle tendit la main vers la table.

— Là, il doit y avoir une grande enveloppe. Ouvrez-la.

Malko vit effectivement, avec d'autres affaires, une grande enveloppe brune. Il l'ouvrit. Elle contenait des photos. Il eut un choc. Elles avaient été prises sans flash, mais étaient très nettes. Du travail de professionnel. Une douzaine représentant Rita dans un lit avec une autre fille, une blonde très maigre, dont le corps décharné contrastait avec les formes pleines de la jeune femme. Elles étaient tête-bêche et les clichés ne laissaient rien ignorer de leurs activités. Un superbe festival de Lesbos. Malko remit les photos dans l'enveloppe, gêné.

— Ils vous ont fait chanter ?

Rita inclina la tête.

— Oui. Ça se passait dans une maison qui était louée par la « famille {26} ». J'avais bien vu qu'ils faisaient des photos, mais je pensais que c'était pour rire. J'étais une sympathisante depuis longtemps, j'avais même rendu de petits services en tant que « personne légale ». Changer de l'argent, trouver un passeport, un renseignement, abriter un camarade en fuite. Mais jamais rien de sérieux. Un jour, un type est venu me trouver. Pour me demander de passer des armes. J'ai dit non. Alors, ils ont sorti ces photos. En me

disant qu'ils les montreraient à l'Université, à mes parents qui habitent une petite ville de Rhénanie, à tous ceux qui me connaissaient. J'ai obéi. J'ai continué à les aider.

« Hier soir, avant de me jeter dans le terrain vague ils m'ont dit qu'ils allaient en envoyer aux journaux. Que la police allait trouver celles qu'ils mettaient avec moi. Heureusement, personne n'a ouvert l'enveloppe. Mais, maintenant, je m'en fous. Je vais dire à tout le monde que je suis lesbienne.

Malko était abasourdi par la sauvagerie de ceux qu'il traquait. Et stupéfait de leur imprudence.

— Pourquoi vous ont-ils envoyé changer ces billets ?

— Ils ont besoin d'argent. Pour partir. Je crois qu'ils ont des problèmes avec les gens qui les aident de l'extérieur...

— Où sont-ils partis ?

— Je ne sais pas. En Italie, je crois... Il y a deux jours, la nuit, Horst est venu téléphoner chez moi. Il s'était enfermé, mais j'ai entendu quand même : « Pronto, pronto »... Il avait déjà été en Italie...

— Je sais, dit Malko. Mais pourquoi venir téléphoner de chez vous ?

— Ils n'avaient pas le téléphone chez eux. Là où ils m'ont emmenée.

— Où ?

Silence. Les secondes s'égrenèrent, puis Rita Stein bach eut un petit haussement d'épaules.

— Oh, après tout, je peux vous le dire, ils n'y son sûrement plus. C'est dans Adalbertstrasse, numéro 4 Une maison abandonnée. Une ancienne pharmacie. Il y a un terrain vague de l'autre côté. Elle soupira. Maintenant, laissez-moi, je veux dormir.

— Ils auraient pu vous tuer.

— Non, trop de gens savent que je les ai aidés C'est plus malin. Ils feront courir le bruit que j'a trahi, mais qu'on m'a seulement punie... Alors que je méritais la mort. Ils sont grands et généreux... *Auf wiedersehen...*

Malko lui serra la main très fort et sortit de la pièce sur la pointe des pieds. Il quitta l'hôpital St. Elisabeth, le cœur serré. Maintenant, il fallait mettre le BKA sur le coup. En arrivant au *Frankfurter Hof*, il appela d'abord le fleuriste de l'hôtel. Même si Rita ne voyait pas les fleurs, elle sentirait leur odeur. Ensuite, il composa le numéro de son ami de Wiesbaden. Décidé à dire toute la vérité.

La Bockenheimer Warte grouillait de voitures blanches et vertes et

de minibus kaki. La ligne de tram était interrompue et la Adalbertstrasse barrée. On avait fait fermer la « Sparkasse ^{27} » voisine de l'immeuble abandonné. Les cirés blancs des policiers et les hautes casquettes vertes donnaient une allure curieuse à ce déploiement de forces. Un hélicoptère se posa dans le grand terrain vague derrière la maison et débarqua d'autres policiers. Tous équipés de gilets pare-balles.

Malko se trouvait en compagnie de Kurt, accouru de Wiesbaden en hélicoptère. Un policier s'approcha du minibus où ils se trouvaient.

— La maison est cernée, annonça-t-il. Il semble n'y avoir personne.

Malko regarda le vieil immeuble noirâtre dont toutes les vitres étaient cassées. Il avait visité le bâtiment voisin, encore habité, où chaque appartement était défendu par une vraie grille de prison. Sinistre...

— Ça ne m'étonne pas, dit Malko.

Il n'avait pas fini de parler qu'un policier arriva en courant.

— Il y a un minibus dans le garage au rez-de-chaussée, annonça-t-il. Nous n'ouvrons pas la porte. Nos hommes vont passer par l'immeuble voisin. C'est peut-être piégé.

Quelques secondes plus tard, un haut-parleur lança un appel tonitruant.

— L'immeuble est cerné. Sortez tous les mains en l'air.

Des dizaines d'armes étaient braquées sur le vieil immeuble.

Pendant dix minutes, rien ne sembla se passer. Enfin, on vint chercher Malko et Kurt. Ils pénétrèrent dans le garage dont on avait ouvert la porte de l'intérieur. Des policiers entouraient un vieux minibus. La porte en était ouverte. À l'intérieur, Malko aperçut des bouteilles de gaz entassées. Un des spécialistes du déminage expliqua :

— Tout devait exploser quand on ouvrirait la porte... Heureusement que nous nous sommes méfiés.

Les Sonderkommandos du BKA commençaient déjà à passer la planque au peigne fin afin de recueillir les moindres indices pour nourrir leurs ordinateurs. Malko échangea un regard avec Kurt. Ils n'avaient plus rien à faire ici. Ils gagnèrent la Mercedes du haut fonctionnaire garée sur Bockenheimer Warte. Malko se dit que s'il avait eu la mauvaise idée de venir seul, il eût été transformé en chaleur et en lumière.

— Nous avons utilisé votre information, annonça Kurt. Grâce à la collaboration des Italiens, je peux vous dire que Horst Fulda a appelé un numéro de téléphone à Rome, qui correspond à un appartement au

38 de la Via di Porta Maggiore, loué au nom de Maria Rossi...

— Fantastique ! dit Malko. Les Italiens ont pris la suite.

— Non, dit Kurt, pas encore, nous ne leur avons pas dit ce dont il s'agit. Si vous partiez à Rome, nous préférons que vous commenciez l'enquête vous-même. Vous êtes plus fiable...

— Je crois que je vais aller en Italie, dit Malko.

Kurt eut un sourire entendu.

— Bravo. Je n'en attendais pas moins de vous. Prenez contact avec mes deux homologues à Rome. L'un s'appelle Mario di Santini. C'est un « questeur » de la DIGOS^{28}, le numéro 2 de la lutte antiterroriste à Rome. Au ministère de l'Intérieur. L'autre est capitaine de carabinieri, dans une unité un peu spéciale. Directement sous les ordres du général de la Chiesa. Appelons-le Sergio. Je vais les prévenir, mais sans mentionner Maria Rossi. Dire que vous venez enquêter sur les terroristes allemands réfugiés en Italie. On verra par la suite. Si vous débusquez Horst Fulda, j'interviendrai directement. Nous le voulons mort ou vif.

Étant donné le personnage, cela risquait plutôt d'être mort.

La Mercedes le déposa au *Frankfurter Hof*. Kurt le quitta sur une vigoureuse poignée de main. Aussitôt dans sa chambre, Malko appela Liezen. À sa grande joie, c'est la voix de Krisantem qui lui répondit.

— Je suis sorti de l'hôpital, annonça le Turc. Cela va beaucoup mieux. Est-ce que je peux vous rejoindre ?

— Pas question, dit Malko, je pars pour Rome, et vous ne parlez pas italien. Je ne tiens pas à ce que vous ayez une rechute. Comment vont les travaux ?

— Lentement, avoua Krisantem. Il fait très froid. Mais on a déjà refait le plafond de la salle de bal, *Eure Hoheit*.

— Bravo, dit Malko. Je serai à l'hôtel *Excelsior* à Rome, à partir de demain.

Cette croisade solitaire le rajeunissait. Cette fois, il n'avait pas la Company derrière lui. Mais quelque chose de bien plus fort le soutenait : la rage de se venger. Ce serait Horst Fulda ou lui. Il se demandait si le jeune terroriste n'avait pas volontairement laissé un embryon de piste pour l'attirer dans la Ville Éternelle.

Pour la mise à mort.

CHAPITRE VI

Un brouillard glacial s'effilochait le long de l'autostrada A 16 reliant l'aéroport de Fiumicino à Rome, transformant les superbes pins parasols de la campagne romaine en gros champignons grisâtres. On se serait cru en Pologne ! Alitalia était en grève, comme d'habitude, ce qui rendait l'aéroport encore plus sinistre avec son sol de caoutchouc noir. Toute l'aérogare grouillait de carabinieri armés jusqu'aux dents. Au cours des quinze derniers jours, les Brigades Rouges de la Colonne Romaine avaient assassiné un général de carabinieri, enlevé un juge et fomenté une révolte dans la prison de Trani, menaçant en outre, de faire sauter quelques hôtels de luxe. L'ambiance s'en ressentait fâcheusement.

Malko, au volant de son Alfa-Roméo de location voyait flotter devant lui le visage viril de Horst Fulda, l'homme qu'il venait chasser à Rome, et qui laissait derrière lui une traînée de sang. Il restait à le trouver.

La belle autostrada se perdit soudain dans un dégueulis d'avenues tristes, encombrées de tramways verdâtres, bordées de clapiers sinistres, sans le moindre panneau indicateur. À côté de chaque bâtiment public, des carabinieri engoncés dans des gilets pare-balles veillaient, retranchés derrière des sacs de sable. Il venait d'entrer dans Rome.

Par miracle, après de multiples zigzags, Malko parvint enfin à la Via Veneto. L'ambassade américaine jouxtait l'hôtel *Excelsior*, abritée dans un majestueux palazzo de stuc rose. Ce qui allait lui faciliter ses contacts.

Il se gara sous l'auvent de l'hôtel. Si les sens interdits avaient existé en 1944, les Alliés ne seraient sûrement pas parvenus à prendre la ville ! C'était tout simplement démoniaque. En plus, ils changeaient de sens dans la journée !

Surprise ! Le hall de l'*Excelsior* était éclairé par des bougies fichées un peu partout !

— Que se passe-t-il ? demanda Malko au concierge, distingué comme un vieux noble romain.

— *Il black-out*, signor, répliqua-t-il d'un ton hautain. Comme tous les jours... Pendant deux heures...

Les ascenseurs ne marchant pas, Malko monta les quatre étages à

piéd, suivi de deux esclaves croulant sous le poids de ses Vuitton. Croisant des gens à l'air égaré, une bougie à la main... Bonne ambiance. Il parvint quand même à s'installer tant bien que mal dans une suite grande comme un hall de gare où le seul élément moderne était une télé. Il ne restait plus qu'à prendre contact avec Mario di Santini le spécialiste de la lutte antiterroriste et le mystérieux Sergio, capitaine de carabinieri.

Il composa le numéro donné à Francfort. Demanda à parler au Dottore di Santini. Donnant son nom. Presque aussitôt une voix chaleureuse vibra dans l'écouteur.

— Je vous attendais, dit le questeur. Voulez-vous que nous nous retrouvions en face du ministère, il y a un petit bar, le *Viminale*. Dans une demi-heure ? Je vous reconnâtrai facilement...

Malko accepta. Une voix anonyme répondit au second numéro. On lui passa tout de suite Sergio. Là aussi, Roll Haupt avait bien travaillé. Le carabinier proposa :

— Demain, trouvez-vous à dix heures Via Boncompagni. En face du numéro 6.

En descendant, Malko se fit gronder gentiment par le voiturier.

— Il faut enchaîner votre voiture, signor, conseilla-t-il. Sinon on va vous la voler...

Effectivement, Malko remarqua que tous les conducteurs, avant de quitter leur véhicule, attachaient leur volant à l'aide d'une chaîne qui n'aurait pas déparé un bagnard, après avoir, bien entendu, emporté leur auto-radio sous le bras. À Rome, on volait tout, même les voitures de police. L'Italie s'enfonçait doucement dans le chaos.

Il dut tourner trois fois autour de la Via Nazionale avant de trouver le chemin du ministère de l'Intérieur, un bâtiment noirâtre au fond d'un petit square avec une monumentale rampe d'accès. Le bar *Viminale*, avec une cabine téléphonique extérieure était juste en face, dans une rue qui montait. Malko prit un ticket à la caisse et se fit servir un expresso au comptoir désert. Presqu'aussitôt il vit surgir un homme de petite taille, tiré à quatre épingles, dans un costume vert cintré, le cheveu long mais impeccable, l'œil qui frisait. Il lui tendit une main alourdie par une chevalière et une énorme gourmette.

— Je suis Mario di Santini, annonça l'Italien. Excusez-moi de vous rencontrer ici, mais, pour les choses très confidentielles, je ne me sers pas de mon bureau. Les Brigadistes ont infiltré trop de gens dans les administrations, alors nous nous méfions.

— Comment, même chez vous à la DIGOS ? s'étonna Malko.

Le questeur venait de se faire servir une boisson étrange : un gincointreau.

— Même chez nous ! soupira le numéro 2 de la lutte antiterroriste à Rome. C'est le monde renversé. Les Brigadistes se promènent partout

comme ils veulent, mais le général de la Chiesa est obligé de changer de caserne tous les jours, de se déplacer en civil avec de faux papiers. Ils ont kidnappé tellement de gens qui ont parlé qu'ils sont très forts...

— Vous savez pourquoi je suis à Rome ?

— Bien sûr ! Bien sûr ! dit l'Italien. J'ai regardé le dossier de ce Horst Fulda. C'est un des meurtriers des gardes du corps d'Aldo Moro. Nous l'avons identifié grâce à des « pentiti⁽²⁹⁾ ». Les BR l'avaient « loué » aux Allemands parce que c'était un professionnel. Il est resté plusieurs semaines à Rome. Nous sommes pratiquement sûrs que c'est lui aussi qui a exécuté Aldo Moro.

— Il se trouve de nouveau ici ? dit Malko.

Mario di Santini écarta les bras dans un geste d'impuissance.

— C'est malheureusement possible. Quand vous pensez qu'ils ont kidnappé un juge, il y a quinze jours, ici même, et que nous n'avons pas été fichus de trouver où ils le cachent ! Alors vous me diriez que toute la Rote Armee Fraktion est à Rome, je vous croirais. Il n'y a guère que les « volpi⁽³⁰⁾ » de la Chiesa qui obtiennent des résultats...

— Pourquoi ?

— Ils les infiltrent et ils les tuent, dit simplement l'Italien. Nous ne savons pas en faire autant. En quoi puis-je vous aider ?

— En me procurant des informations sur les Allemands.

— Difficile, fit le questeur. Je vais faire interroger mes « contacts ». C'est tout ?

— Pour le moment.

Mario di Santini but un peu de son breuvage insolite et proposa :

— Il faudra que vous veniez dîner chez moi avec mon épouse. Un soir de cette semaine.

— Avec plaisir, accepta Malko.

L'Italien eut un soupir découragé :

— Vous allez avoir du mal. Tout est pourri. Je suis sûr que la Démocratie chrétienne les renseigne. Qu'Aldo Moro a été tué avec leur accord. On arrête sans cesse des gens insoupçonnables. Si vous me disiez demain que le Pape est membre des Brigades rouges, je vous dirai « Pourquoi pas ? » Enfin, je vais remonter.

Malko le regarda grimper le perron d'un pas rapide, puis regagna son Alfa, pas précisément réconforté. Les Brigadistes paraissaient faire la loi à Rome. Donc leurs « invités » seraient en sécurité.

Le black-out était terminé, et il put profiter de l'ascenseur. En retrouvant sa suite vieillotte, il eut un coup de cafard et appela Liezen. La voix amicale de Krisantem lui fit du bien.

— Quoi de neuf ? demanda Malko.

— On a fini les plafonds, annonça triomphalement le Turc. Je les surveille tout le temps. Quelqu'un vous a demandé aussi. Je lui ai dit que vous étiez à l'hôtel *Excelsior*. Je n'ai pas compris le nom, mais cela venait de loin.

— Très bien, dit Malko. Si on rappelle, essayez de noter le nom. Et faites attention à votre ventre...

Il descendit dans le hall après avoir passé son pistolet extra-plat dans sa ceinture. Cela grouillait de superbes filles, vêtues de façon extravagante. Il se renseigna auprès du concierge qui lui apprit la présence d'un défilé de mode.

Malko traversait le salon pour gagner le bar lorsqu'il remarqua une fille absolument splendide dont la tenue sobre contrastait avec les accoutrements déments des autres mannequins. Une jupe noire serrée à la taille assortie d'un chemisier rouge qui faisait ressortir une poitrine impressionnante, de longues jambes gainées de noir avec les escarpins assortis. Les cheveux tirés en arrière n'arrivaient pas à durcir un visage aux traits délicats.

Il était en train de la dévisager lorsque leurs regards se croisèrent. Aussitôt, elle lui adressa un sourire éblouissant et fonça vers lui d'une démarche à la fois décidée et sensuelle.

— Gianni !

Elle stoppa à un mètre de lui, son sourire s'évanouit.

— Oh ! *Scusi*. Vous n'êtes pas Gianni.

— Vous m'en voyez désolé, dit Malko.

L'inconnue retrouva son sourire et dit en anglais :

— Pardonnez-moi. Je suis atrocement myope. Je vous ai pris pour un ami qui a promis de me raccompagner après le défilé.

Malko la détailla. Sa peau très mate indiquait une sang-mêlé. Avec ses talons, elle était plus grande que Malko. La coiffure presque austère contrastait avec l'opulente sensualité de son corps épanoui.

— Si votre ami Gianni a disparu, suggéra Malko, je pourrais le remplacer.

L'inconnue se rembrunit.

— Vous n'y pensez pas ! D'abord, j'habite loin, et ensuite, je ne vous connais pas.

— Tant pis, dit Malko déçu. Si vous changiez d'avis, je suis au bar.

Il alla se commander une vodka. Avant de déclarer forfait il lui restait à voir Sergio et le chef de poste de la CIA. Il allait demander l'addition lorsque l'inconnue brune surgit à l'entrée du bar et commença à inspecter sous le nez tous les consommateurs ravis. Malko se leva et l'arracha à deux Arabes déjà baveux de concupiscence.

Elle se laissa tomber dans le fauteuil avec grâce, croisa ses longues jambes et annonça avec un soupir :

— Je suis crevée, j'ai mal aux pieds, et ce cochon de Gianni est parti avec une petite garce blonde. Vous pourriez vraiment me ramener ?

— Ce sera une joie ! affirma Malko, trop content de trouver une créature de cet acabit pour meubler sa solitude. Qu'est-ce que vous buvez ?

— Un J & B. Double.

Elle tendit une main aux doigts fuselés par-dessus la table.

— Je m'appelle Ornella Antonioni. Et vous ?

— Malko Linge. Journaliste au *Kurier* de Vienne.

Cinq minutes plus tard, il savait tout sur la pulpeuse Ornella. Fille d'un grand parfumeur et mannequin pour ne pas s'ennuyer. Habitant un penthouse dans le nord de Rome. Séjour aux USA. Père, un des dirigeants de la Démocratie chrétienne. Et, en plus, une authentique salope d'après la façon dont elle se comportait. Elle pouvait avoir une trentaine d'années. Au troisième J & B, elle décroisa ses jambes avec une lenteur calculée, exposant de longues cuisses charnues.

— *Andiamo* ?

— Vous n'avez pas faim ? demanda Malko.

— *Un po*, fit-elle avec une moue. Pourquoi ?

— Nous pourrions aller dîner, suggéra Malko, avant de vous raccompagner.

— Ah, ah ! fit-elle avec bonne humeur. Cochon, comme les autres. *Sì, perque no ? Dove ?*

— *Alfredo*^[31] ?

— *Va bene*. Mais après vous me ramenez, hein ? Pas de promenade sur le périphérique ou dans la Villa Borghese. Je suis fiancée.

Ornella était aussi collante que les fetuccini d'*Alfredo*. Un bras autour du cou de Malko, sa fantastique poitrine écrasée contre lui, elle lui mordilla le cou et répéta pour la centième fois :

— Je te trouve très beau. Je t'ai tout de suite trouvé très beau...

Elle avait commencé à fondre quand le guitariste maison était venu susurrer à leur table quelques chansons napolitaines, terminant le travail du chianti.

Ornella avait pris la main de Malko, cette erreur de fiancé probablement due à sa myopie. Quand elle l'avait embrassé à pleine bouche à la fin de la chanson, il n'y avait plus aucun doute sur son erreur. Sa cuisse se poussait contre la sienne sous la table et elle avait expédié le sabayon en trois minutes, ce qui n'était pas une grande perte. *Alfredo* était devenu un infect piège à touristes.

Ils se retrouvèrent sur la minuscule place triangulaire empiétant

sur la Via della Scrofa. Ornella s'appuya sur lui de tout son corps.

— *Amore mio* ! chuchota-t-elle, ne faisant pas le détail.

Malko lui rendit ses baisers, pas mécontent de commencer son séjour romain sous de pareils auspices. Dans la voiture, cela continua. Discrètement, Ornella défit les deux derniers boutons de sa jupe droite, afin d'offrir à Malko un accès plus aisé à ses cuisses. Sa poitrine semblait prête à faire éclater le chemisier rouge. Il avait du mal à se retrouver dans le dédale des rues sans trottoir du vieux Rome. Encore plus quand Ornella lui vrilla une langue chaude dans l'oreille droite... Ils montèrent à travers les avenues calmes du Parioli. Après dix heures du soir, Rome était une ville morte, depuis le terrorisme. Enfin, Ornella désigna à Malko un grand bâtiment blanc.

— Je suis arrivée.

Intérieurement, il tiqua sur le « je », fit comme s'il n'avait pas entendu. Ils descendirent ensemble et devant la porte, Ornella se retourna pour se frotter contre lui de tout son grand corps, se laissant caresser sans aucune retenue. Puis elle se détacha, tendit ses lèvres pour un baiser léger et susurra :

— *Ciao, Amore* ! Je te téléphone demain.

Malko chercha dans sa mémoire comment se disait « allumeuse » en italien, ne trouva pas et entra avec elle.

Ornella mit un doigt sur ses lèvres :

— Ne fais pas de bruit.

Il n'en fit aucun pour la prendre dans ses bras. Comme elle cherchait à lui échapper dans l'escalier, il la rattrapa, et ils trébuchèrent sur les marches, mêlés en une lutte sournoise. Malko bien décidé à ne pas se laisser frustrer de son plaisir anticipé. À un moment, elle s'étendit en biais sur trois marches, le manteau ouvert, et il sentit son mont de Vénus venir se coller à son ventre. Il crut que c'était gagné, mais elle se releva en un éclair, et il ne la récupéra qu'au palier du premier. Parvenant quand même à défaire quelques boutons supplémentaires.

La lutte reprit entre le premier et le second. Marche par marche. Tantôt elle l'embrassait avec passion, murmurant en italien des mots qui devaient être d'une obscénité flamboyante, tantôt elle lui échappait. La coinçant contre la minuterie du second, il parvint à défaire ce qui restait de boutons, et la jupe noire tomba à terre. Ornella s'enfuit vers le troisième, enveloppée dans son manteau. La vue des longues cuisses coupées par les bas noirs envoya un vrai jet d'adrénaline dans les artères de Malko. Il recoinça Ornella entre le troisième et le quatrième, l'allongea sur les marches et entreprit de la délivrer de son charmant slip noir. Elle haletait, croisait les jambes puis, soudain, l'embrassait à pleine bouche. Pour s'enfuir aussitôt. Mais le slip termina au creux d'une marche. Il restait un étage pour

conclure, et Malko commençait à s'épuiser.

Cette fois, Ornella semblait vraiment décidée à lui échapper. Elle s'engagea dans l'ultime étage. Malko derrière elle. À mi-course, il plongea comme un joueur de rugby et lui saisit les jambes par derrière. Elle se reçut sur les mains et demeura à moitié couchée, à moitié à genoux, étalée sur quatre ou cinq marches. Repoussant le manteau qui le gênait, Malko se retrouva collé à ses reins, sentant contre lui la chair chaude et nue de sa croupe, agacé par le crissement du nylon des jambes qui se débattaient sous les siennes. De nouveau, elle s'alanguit, se cambrant même un peu pour le sentir contre elle. Puis elle tourna la tête et demanda d'une voix suppliante :

— Pas ici ! *Amore*, pas ici !

Maintenant, elle se trouvait sur une marche, à genoux, le buste penché en avant, haletant de fatigue. Malko ne répondit même pas. Quand elle sentit sa virilité contre elle, Ornella se retourna d'un coup de reins si rapide qu'il ne put la pénétrer. Il s'apprêtait à remonter à l'assaut lorsqu'elle se laissa glisser sur le dos, en biais sur les marches. Avant d'avoir réalisé ce qu'elle voulait, il sentit une bouche chaude l'envelopper et il comprit qu'Ornella Antonioni s'avouait vaincue. Au bout de quatre étages et demi. Il se laissa faire, épuisé, savourant la caresse experte et pleine de douceur. Ornella releva la tête pour dire avec un rire étouffé.

— *Amore*, je suis née à Bologne. On dit que les Bolognaïses sont les meilleures « pompinari^[32] » d'Italie... Tu es d'accord ?

— Absolument, affirma Malko, les reins cassés par une marche.

Il aurait préféré être dans un lit.

Son « supplice » ne dura pas. Ornella se releva, le prit par la main, et ils franchirent enfin debout les dernières marches. Malko devina un hall de marbre et se retrouva dans une pièce en désordre où le seul meuble apparent était un grand lit bas recouvert de fourrure. Dans un coin trônait une télé à côté d'un magnétoscope Akaï et d'une pile de cassettes. Ornella mit l'appareil en marche, glissant une cassette dans l'Akaï. L'écran s'alluma et très vite Malko aperçut deux corps enlacés dans une position sans équivoque. Une femme vêtue d'une guêpière, de bas et d'escarpins, se faisant prendre à quatre pattes sur un lit.

— Tu ne me reconnais pas ? demanda fièrement Ornella. C'est un film que j'ai fait. J'aime bien me revoir...

Elle envoya promener son manteau, ses chaussures, ôta son chemisier ne conservant que ses bas et une guêpière. Sa poitrine était véritablement énorme, superbement mise en valeur par la guêpière. Elle s'approcha de Malko, demanda à voix basse :

— Qu'est-ce que tu aimes ? Dis-moi. Dis-moi, je suis ton esclave.

Allongée sur le lit, elle regarda Malko se déshabiller puis se mit à secouer son sexe avec une fureur presque sacrée jusqu'à ce qu'elle le

reprenne dans sa bouche, sans arrêter d'égrener des obscénités, ce qui représentait une belle performance.

Elle s'arrêta brusquement.

— Je ne vais pas te sucer toute la nuit ! *Scopa mi*⁽³³⁾ !

Sa verdeur de langage était charmante. Elle se laissa docilement mettre à genoux et cria lorsque Malko la pénétra enfin. La tête entre ses mains, elle se cambra et commença à reculer par petits coups de reins. Quand il effleura les pointes de ses seins, ce fut du délire. Malko était en sueur, malgré le froid. Les doigts solidement crochés dans les larges hanches, il faisait l'amour comme un animal. Ornella criait, la bouche grande ouverte. Lorsqu'il décida de satisfaire un vieux phantasme, elle dit seulement d'une voix posée :

— Doucement.

Bientôt, la sarabande recommença. Ornella n'avait aucun complexe. Se faire sodomiser à la première rencontre, sans hésitation, méritait son inscription à un club très fermé... Malko tint le plus longtemps possible, s'enfonçant avec volupté dans la voie étroite, puis explosa de toutes ses forces, avant de retomber sur le côté, épuisé et heureux.

Ornella eut un soupir comblé.

— Je n'ai jamais fait l'amour comme ce soir, dit-elle avec une conviction qui forçait l'admiration.

Sur l'écran de l'Akaï sa performance continuait, de plus en plus variée.

Elle alluma une cigarette, remplit un verre de J & B et s'allongea près de Malko avec toujours sa guêpière et ses bas. Il se dit qu'elle avait des prunelles de droguée, très sombres, sans expression, une voix curieuse, haut perchée, avec parfois des inflexions vulgaires.

— C'est merveilleux, dit-elle, de rencontrer un homme comme toi, beau, intelligent, baisant bien, dans cette ville de merde. Il y a longtemps que tu es arrivé ?

— Ce matin, dit Malko. Pour une enquête sur la politique italienne.

— La politique, c'est de la merde, déclara sa conquête. Je le sais, mon père en fait. Il passe son temps à mentir, encore plus qu'à maman... Et ce sont des gens comme lui qui gouvernent le pays.

Tout en parlant, elle fit glisser ses bas.

— J'ai envie que tu dormes près de moi, dit-elle. Je n'aime pas laisser partir un homme qui vient de me faire l'amour, j'ai l'impression d'être une putain...

— Et toi, qu'est-ce que tu fais, à part tes défilés ? demanda Malko. Ornella eut une moue charmante.

— Quelques études, des photos et je baise. J'ai même fait ce film porno, mais c'était pour emmerder mon père. Un jour, il est revenu

hystérique au palazzo. Il l'avait vu, mais ne pouvait pas le dire à maman... Je suis une salope, hein ?

— Ce n'est pas impossible, reconnut Malko qui tombait de sommeil. Entre le chianti et cette créature de feu...

Elle s'allongea sur lui comme un édredon et murmura :

— Je ne suis pas une emmerdeuse. Mais, avant de dormir, il faudrait que tu ailles chercher mes vêtements dans l'escalier. À cause du concierge.

Malko bâilla à se décrocher la mâchoire. Il attendait depuis dix minutes sous le porche du numéro 6 de la Via Boncompagni. Transi par la tramontane qui soufflait du nord. Ornella l'avait laissé dormir jusqu'à l'aube, puis s'était lancée dans une fellation à réveiller un mort... Il avait réussi à s'arracher à son *penthouse* vers neuf heures. Avec la perspective terrifiante d'une seconde soirée identique. Dieu merci, il avait à faire.

Un fourgon portant sur son flanc les lettres ENEL⁽³⁴⁾ s'arrêta devant lui. La porte arrière s'ouvrit aussitôt et il en descendit un homme jeune, en civil, les cheveux très courts qui s'approcha de Malko.

— Je suis Sergio. Venez.

Un peu surpris, Malko monta dans le véhicule. Il y avait quatre autres personnes, des hommes jeunes, aux visages durs. Sergio sourit à Malko dès que le véhicule se mit en marche.

— Bienvenue parmi les « renards ». Notre ami de Wiesbaden nous a parlé de vous. Nous sommes à votre disposition. Je vais vous montrer notre QG à Rome. Vous voyez, nous prenons certaines précautions...

Ils roulèrent dix minutes, Malko sentit le véhicule ralentir puis stopper. Ils étaient dans un garage souterrain, éclairé au néon. Plein de carabiniers en uniforme. Sergio mena Malko à un petit bureau où était épinglée une grande carte de Rome constellée de signes cabalistiques. Une mitraillette MP5 était posée sur le bureau, à côté d'un téléphone.

— Le numéro que vous avez sonné ici, expliqua Sergio. Quelqu'un répond vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Où que je sois, je serai prévenu dans la demi-heure. Je sais qui vous cherchez. Nous le voulons aussi. En quoi puis-je vous aider ?

Malko replaça son couplet sur les Allemands en fuite. Le carabinier l'écouta attentivement, nota le nom et appela un de ses collaborateurs.

— Nous allons vérifier avec l'ordinateur de la SISDE, expliqua-t-il.

En attendant, je vais vous établir un document qui vous permettra le cas échéant de justifier le port d'une arme et d'obtenir l'assistance des carabiniers. Vous avez une photo ?

Il disparut avec la photo tandis que Malko se plongeait dans l'étude des cartes recouvrant les murs.

Dix minutes plus tard, Sergio réapparut. Souriant. Avec une carte barrée de vert.

Le carabinier consulta sa montre.

— Je vais vous demander de m'excuser. J'ai une mission maintenant. On va vous ramener. Tenez-moi au courant. *Arrivederci*.

En deux temps trois mouvements, Malko se retrouva dans le fourgon. Les carabiniers paraissaient plus efficaces que la DIGOS. Cependant, Sergio ne semblait pas prendre son enquête très au sérieux.

Malko se retrouva Via Boncompagni et partit à pied vers l'ambassade américaine.

Le chef de station de la CIA était un géant répondant au nom de James Gardener, le front bas et plat, les yeux gris comme ses cheveux, mais charmant. Il occupait un bureau au troisième étage de l'ambassade, qui aurait fait envie au président des États-Unis. Seul, le café était infect. Dans un pays comme l'Italie...

— Mon cher Malko, dit-il, je comprends très bien vos motivations, mais j'ai reçu un télex de Langley. Vous êtes ici pour une affaire privée et ne pouvez en aucun cas vous recommander de la Company.

Bien entendu, pour tout ce qui est « logistique », je demanderai aux Italiens de fermer les yeux... (Il soupira.) Vous auriez dû attendre quelques semaines que les gens de Reagan soient en place. Ils vous auraient envoyé des « Marines ». Les « sans couilles » de Jimmy ont peur de leur ombre. Si, moi, je peux vous aider à titre personnel, j'en serais foutrement heureux.

— Merci, dit Malko. Que racontent vos homologues à propos des Brigades rouges ?

L'Américain fit la moue.

— Ils sont très discrets. Affaire intérieure. Ils ne disent pas tout, et nous ne demandons pas trop. Ce n'est pas notre business ; j'ai entendu parler de ce Horst Fulda parmi les nombreux terroristes qui ont transité par ici. Les Ritals ont un accord avec les Palestiniens. Plus de bombes contre le sanctuaire... Alors, Rome fourmille de types avec de faux passeports. Les vôtres ont dû se perdre dans la masse.

— Je vois, dit Malko. Vous pourriez quand même me faire un « criblage ». Une personne rencontrée ici.

— C'est possible.

Il venait de penser à Ornella Antonioni. Il valait quand même mieux savoir où il mettait les pieds.

— Vous connaissez Mario di Santini ? demanda-t-il.

— Bien sûr, dit James Gardener. Un type très bien. Fils d'un général de carabinieri. C'est à lui d'ailleurs que je vais demander un criblage. Son fils fait ses études aux USA. Mais, en-dessous personne ne suit... Comme toute l'Italie. Les Brigades rouges appliquent les vieilles méthodes de la Mafia. En tuer un pour en « éduquer » cent. Ici, ce serait plutôt deux cents.

Encourageant.

Malko se leva.

— Vous savez où je suis. Donnez-moi le résultat du criblage dès que vous l'aurez et si vous avez un déjeuner libre...

— Sûr.

L'Américain n'avait posé aucune question sur les pistes que Malko pouvait avoir. Un vrai professionnel. Le feu au carrefour de la Via Veneto et de la Via Boncompagni était en panne. Un magma inextricable de véhicules obstruait la chaussée. Malko mit dix minutes à dégager son Alfa. Direction : Via di Porta Maggiore.

Le numéro 38 de la Via di Porta Maggiore était un grand immeuble ocre sale, avec volets verts, sur une avenue triste coupée de rails de tram où survivaient quelques palmiers rachitiques. À côté d'une station d'essence. Un peu plus loin, la Porta Maggiore n'était qu'un nœud de trams poussiéreux entre des murs millénaires. Malko inspecta les rangées de boîtes aux lettres dans le couloir et trouva très vite le nom qu'il cherchait. Bien calligraphié : Maria Rossi – 4^e étage – Porte 12. Des gens entraient et sortaient sans arrêt. Il devait y avoir une centaine d'appartements au moins dans les huit étages. Il emprunta le vieil ascenseur jusqu'au cinquième et redescendit, s'approcha de la porte 12. Il y avait la même carte qu'en bas. Soudain, une autre porte s'ouvrit dans son dos et une femme en sortit.

— Vous cherchez la signorina Rossi ? demanda-t-elle. Elle ne va pas tarder.

— Merci, dit Malko. Je suis un peu pressé, je téléphonerai. *Mille grazie...*

Il monta ostensiblement dans l'ascenseur, redescendit et remonta au cinquième, puis s'embusqua dans l'escalier, surveillant le palier désert. Vingt minutes plus tard, l'ascenseur s'ouvrit sur une apparition surprenante. Une fille petite et potelée, avec une longue queue de cheval sur le côté, une seule boucle d'oreille et une bouche mutine. Un

vieux jean moulait des fesses cambrées, émergeant de cuissardes fauves et un gros pull de laine n'arrivait pas à dissimuler une poitrine qui pointait, dure comme de la pierre. Elle pénétra dans l'appartement 12, et Malko replongea dans l'ascenseur. Inutile de se faire repérer. Il regagna sa voiture et se gara un peu plus loin, troublé. C'était peut-être la fille à qui Horst Fulda avait téléphoné. Encore quelques belles planques en perspective.

La journée allait passer lentement. C'était samedi, et Maria Rossi ne devait pas travailler.

Le quartier était assez calme, et il risquait de finir par attirer l'attention. La silhouette de Maria Rossi s'encadra inopinément dans la porte du numéro 38. Elle portait une sorte d'anorak bleu avec un gros sac en bandoulière, et s'éloigna d'une démarche balancée vers l'arrêt du tram. Quelques minutes plus tard, Malko la vit y monter, et le convoi brinquebalant s'ébranla en direction de la Porta Maggiore, à cent mètres de là. Malko suivit à bonne distance. Ça n'allait pas être gai... Soudain, alors que le tram repartait, la jeune Italienne sauta à terre, traversa le terre-plein en courant et grimpa dans un taxi vert !

Ce dernier s'engagea sous le pont de chemin de fer puis tourna ensuite à gauche, en direction de la Piazza San Lorenzo. Malko ne s'ennuyait plus du tout. Ce n'était pas l'attitude d'une étudiante paisible. Sur la Piazza San Lorenzo, le taxi tourna à gauche, empruntant le tunnel sous les voies menant aux Stazióne Termini. Puis encore à droite. La Via Giovanni Giolitti remontant vers la gare était presque tout de suite en sens unique, et tous les véhicules continuaient par la Via Cairoli. Le taxi s'arrêta au coin, Maria Rossi en sortit et s'éloigna à pied d'un pas rapide !

Magnifique rupture de filature !

Malko dut se garer en catastrophe dans la petite rue et filer derrière la jeune Italienne. Celle-ci parcourut deux cents mètres et s'arrêta près d'une Fiat 127 blanche, stationnée juste au coin de la Via Rattazzi. Ivre de rage, Malko vit la voiture démarrer et tourner dans la rue. Il courut jusqu'au coin et faillit pousser un cri de joie. Un camion obstruait la Via Rattazzi, cinquante mètres plus loin, coinçant la Fiat 127 !

Il repartit comme un dératé vers son Alfa. C'était un clin d'œil du ciel. Avec l'assurance que donne la protection divine, il s'engagea à contre-sens dans la Via Giovanni Giolitti au milieu d'un concert d'avertisseurs indignés. Deux cents mètres durs, durs. Dieu merci, il n'y avait pas d'agent, et les Italiens étaient tellement habitués à l'illégalité... Quand il parvint à la Via Rattazzi, le camion était toujours là, bloquant la rue, et plusieurs voitures s'étaient agglutinées derrière la Fiat blanche, procurant à Malko un confortable matelas de sécurité.

Il attendit, sans se mêler à l'hystérie des klaxons, que le camion daigne repartir. Ensuite, ce fut facile, bien que la jeune femme conduisît très vite. Le Colisée, les Terme di Caracalla, le pont sur le Tibre, l'immonde banlieue et un panneau bleu indiquant « Autostrada Civitavecchia ».

Malko laissa un peu plus d'espace entre la Fiat et lui. Furieusement intrigué. Maria Rossi ne s'était pas donné tout ce mal pour aller rejoindre un amoureux.

Où allait-elle donc ?

CHAPITRE VII

Horst Fulda parcourait distraitement un *Penthouse* allemand acheté au kiosque de la Via Veneto. Il le reposa et tourna la tête vers Inge Klein, allongée tout habillée sur le lit voisin. Il faisait froid dans l'appartement, et le parc voisin était sinistre avec ses arbres dépouillés. Le jeune terroriste cherchait à se vider le cerveau. Il y avait longtemps qu'il ne s'était pas trouvé dans une telle situation. Obligé de quitter ses planques, de fuir en abandonnant sur place ses armes destinées à d'autres membres de l'Organisation. Presque plus d'argent. Lâché par ses commanditaires habituels. Certes, les camarades italiens avaient été parfaits. Un homme comme Horst Fulda pouvait toujours servir. Mais il souffrait de se trouver entre les mains de ses homologues. Même si on le traitait avec respect.

— *Wie gehts ?* demanda Inge Klein de sa voix douce.

— Ça va, fit Horst Fulda, bougon. J'espère que ces cochons du BKA ne vont pas trop se remuer.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? demanda Inge.

C'était justement la question que Horst Fulda était en train de se poser. Le coup de téléphone donné en Autriche l'avait à la fois inquiété et rassuré. Ce n'était pas étonnant que sa cible soit partie sur ses traces. Ça n'inquiétait Horst que médiocrement. Depuis longtemps, il avait l'habitude de la cavale... Par contre, s'il parvenait à réussir à Rome ce qui avait échoué en Autriche, il était de nouveau à flot, avec des armes, de l'argent et de la logistique. Les contacts étaient pris dans ce sens, mais ses commanditaires hésitaient. Rome était terrain neutre pour certaines activités. En attendant, c'était dur. Sortir le moins possible, lire, guetter les bruits inhabituels.

Avec dépit, il avait réalisé que Inge ne l'inspirait plus sexuellement, malgré son corps splendide et sa docilité dans ce domaine. Elle était devenue trop masculine, et on ne savait jamais ce qu'elle pensait. Sentant cette désaffection, elle ne le quittait pas d'une semelle lorsque leur « vivandiera », qui avait eu jadis des bontés pour Horst, débarquait. À certains coups d'œil, la jeune Allemande s'était dit que l'Italienne, bien que pourvue d'un amant en titre, n'aurait pas refusé un « revenez-y ». Cette petite frustration agaçait encore plus Fulda. Il se leva et mit la télé. Pensant à la façon dont il pourrait enfin régler ses comptes. Avec l'aide des camarades italiens. C'était un prêté

La petite Fiat blanche filait sur l'autostrada à bonne allure. Elle laissa passer l'embranchement d'Ostie ; Malko en conclut qu'elle allait à Fiumicino. Comme Maria Rossi n'avait pas de bagages, c'était sûrement pour accueillir quelqu'un. Étant donné les précautions qu'elle avait prises pour ne pas être suivie, ce n'était pas une tante à héritage... Effectivement, l'Italienne gara sa voiture au parking et fila vers les arrivées. Malko fit de même, vérifia discrètement son pistolet extra-plat et entra à son tour dans l'aérogare. Alitalia étant toujours en grève, il y avait peu de monde. Les gens étaient groupés devant la rambarde protégeant la porte par laquelle tous les passagers internationaux émergeaient, après avoir passé la douane. Malko plongea dans une cabine téléphonique, à une vingtaine de mètres et repéra tout de suite Maria Rossi. Avec ses cuissardes fauves, son jean délavé et collant, elle ne passait pas inaperçue. Mais personne n'aurait pu soupçonner une terroriste dans ce visage enfantin, avec la queue de cheval et la petite bouche sensuelle. Très Lolita.

Il inspecta le tableau d'affichage. Un vol d'Air France était arrivé une demi-heure plus tôt. Un vol des Middle East Airlines, quarante-cinq minutes plus tôt. Des gens commençaient à sortir.

Un homme, petit, avec des lunettes, les cheveux rejetés en arrière, une valise dans la main gauche et un sac à l'épaule droite, franchit la porte quelques minutes plus tard. Il parcourut des yeux les gens qui attendaient, et son regard s'arrêta sur Maria Rossi. Il lui adressa un léger sourire. Au même moment, un déclic se fit dans le cerveau de Malko.

C'était Heinrich Stroll, un des terroristes du commando de Liezen.

L'Allemand, immobile, balayait soigneusement des yeux le hall d'arrivée. Malko « sentit » quand son regard se posa sur lui. Il demeura strictement immobile, mais cela ne servit à rien. Heinrich Stroll changea d'expression. Sans se préoccuper de Maria Rossi qui s'approchait de lui, il fit demi-tour et se réengouffra par la porte qu'il venait de franchir !

Malko émergea comme une fusée de sa cabine, bouscula les gens qui sortaient, le policier de garde et fit irruption dans la salle de récupération des bagages. Heinrich Stroll détalait vers le fond. Il se retourna, aperçut Malko, plongea la main dans son sac, laissa tomber sa valise et brandit un gros pistolet automatique. Malko cria devant les passagers abasourdis.

— Heinrich ! *Halt* !

Une détonation claqua, et le terroriste reprit sa course en direction

des guichets de l'immigration, disparaissant sur sa gauche. Malko franchit le coin à son tour, à temps pour voir un carabinier tenter de s'opposer au passage de l'Allemand. Deux coups de feu. Le carabinier se plia en deux et Heinrich Stroll franchit l'obstacle dans un concert de cris de terreur, puis se rua vers les escaliers menant aux salles d'embarquement.

Dans la pagaille, Malko parvint à passer. Il n'avait pas sorti son pistolet par prudence, ne tenant pas à se faire abattre bêtement, par erreur. Les gens s'enfuyaient dans toutes les directions, plusieurs carabiniers s'affairaient autour de leur camarade blessé, d'autres téléphonaient, et trois se lancèrent à la poursuite du terroriste.

Deux carabiniers et un chien-loup se tenaient en haut de l'escalier. En voyant l'homme qui courait, ils braquèrent leurs mitraillettes, lui barrant la route.

Heinrich Stroll s'arrêta net, coincé entre Malko et les policiers de l'Immigration et ces nouveaux adversaires. Il fit soudain un brusque écart, se précipitant sur une famille en train de descendre. Un couple avec une petite fille. Il attrapa celle-ci par le cou, posa le canon de son P 38 sur sa tempe et hurla, en allemand :

— Laissez-moi passer ou je la tue !

Instantanément, les carabiniers baissèrent leurs armes. De nouveaux policiers surgissaient de partout... Malko s'approcha d'un gradé et exhiba la carte remise par Sergio.

— Je travaille avec la police allemande, dit-il, je surveille ce terroriste.

Le carabinier l'écouta d'une oreille distraite mais signala aussitôt sa présence à ses hommes et l'intégra à leur dispositif.

Les haut-parleurs demandaient maintenant à tous les passagers d'évacuer l'aérogare.

Heinrich Stroll commença à monter l'escalier, tenant toujours la petite fille en otage. Suivi, à distance respectueuse, de Malko et des carabiniers. Ils émergèrent tous dans la grande coursive au sol de caoutchouc noir, toute en longueur, desservant les salles d'embarquement et les comptoirs de correspondances. Ses grandes glaces donnaient directement sur le tarmac où stationnaient tous les appareils. Moins nombreux que d'habitude à cause de la grève, les rares passagers s'écartaient devant l'homme tenant contre lui la petite fille. Plus loin, les carabiniers retenaient la mère, qui hurlait comme une folle.

D'autres carabiniers surgirent devant lui, mais durent le laisser passer. Malko se rapprocha de lui et cria en allemand :

— Heinrich ! Vous n'allez nulle part. Rendez-vous.

Le terroriste tourna vers lui des yeux de fou et ne répondit même pas. Totalement paniqué, il était capable de n'importe quoi. Les uns

suivant les autres, ils progressaient vers l'extrémité de la coursoive desservant les portes 1 à 5. Heinrich Stroll allait tenter de « hijacker » un vol... Tout l'aéroport était maintenant en alerte. Des carabiniers couraient sur le tarmac, encerclant les avions. Deux appareils s'éloignèrent, sans avoir fait le plein de passagers, pour ne pas tenter le terroriste. Ce dernier arriva en face de la porte 5. Saudi Arabia Airlines pour Djeddah. Tous les passagers avaient embarqué. Heinrich Stroll se faufila avec la petite fille et descendit la passerelle extérieure.

Malko l'y suivit. Pour le retarder, Heinrich Stroll tira un coup de feu dans sa direction, reposant aussitôt son arme contre la tête de l'enfant.

Il arriva sur le tarmac au moment où les portes du Tristar se refermaient. Les réacteurs grondaient déjà. C'était fichu ! Il regarda autour de lui, affolé. La petite Fiat de guidage était encore à côté du gros triréacteur. Le terroriste courut vers elle, fit descendre le conducteur et prit sa place au volant, entraînant la petite fille dans le véhicule. À bonne distance, un cercle de carabiniers l'observait. Impuissants.

Malko dévala la rampe jusqu'au tarmac. Heinrich Stroll avait changé de tactique. Il allait tenter de sortir de l'aéroport. Il fallait le capturer vivant. À tout prix. Lui savait sûrement où se trouvait Horst Fulda. Malko se demanda soudain s'il n'avait pas choisi la mauvaise option en ne s'occupant pas de Maria Rossi. Mais c'était trop tard.

Un autre véhicule servant à déplacer les passerelles stationnait assez loin. Il courut jusqu'à lui, écarta le conducteur italien en brandissant son pistolet. L'autre sauta à terre et s'enfuit en courant. Malko passait déjà la première. La Fiat 600 avait trente mètres d'avance. Malko lui donna la chasse. Pour arriver à l'autre bout de l'aéroport, à une sortie, il fallait que Heinrich Stroll contourne tout le bâtiment. Trois autres véhicules l'avaient pris en chasse. Il dut effectuer un dangereux zigzag pour ne pas emboutir un « 727 » en train de manoeuvrer. Il repartit ensuite, longeant l'aérogare.

Talonné par Malko.

Celui-ci écrasa l'accélérateur de son étrange engin et, contournant un « 747 » des Singapour Airlines, parvint à sa hauteur. Heinrich Stroll tourna la tête et l'aperçut. Il y avait à cet endroit un passage souterrain traversant l'aéroport, donc débouchant sur le parking où il aurait plus de chance de s'échapper.

Le terroriste donna un brusque coup de volant sur la droite, mais, au dernier moment, se trouva nez à nez avec un car de carabiniers d'où jaillirent plusieurs hommes. Ceux-là n'avaient pas dû être prévenus de la présence de l'enfant, car ils ouvrirent aussitôt le feu sur le véhicule. Malko ne put voir ce qui se passait, mais, brusquement, soit qu'il soit blessé, soit qu'un pneu ait été crevé, Heinrich Stroll

perdit le contrôle de son véhicule.

La petite Fiat 600 fila comme un obus parmi les avions en stationnement, suivie de l'engin piloté par Malko. Stroll parvint à en éviter deux, mais fonça ensuite droit sur une équipe en train de faire le plein d'un « 747 » de l'Alia. Les roues avant de la Fiat 600 franchirent le gros tuyau, mais le véhicule déséquilibré bascula sur la gauche, fit deux tonneaux et alla s'écraser en plein sur le camion-citerne, dans un fracas de tôles broyées.

Malko n'eut que le temps de donner un brutal coup de frein. Il y eut une petite explosion, puis une seconde plus sourde, et une énorme gerbe de flammes jaillit de la citerne, enveloppant les deux véhicules comme une robe rouge. Quelques flammèches léchèrent l'extrémité de l'aile du « 747 ».

Malko sauta à terre. La chaleur était insupportable, même à vingt mètres. Rien ne pouvait survivre dans le brasier. Les ouvriers de la citerne s'enfuyaient, leurs vêtements en feu... Les carabiniers accourus durent s'arrêter, eux aussi. Malko approcha autant qu'il le put, pensant à la petite fille, mais dut stopper sous peine de brûler vif.

Le premier véhicule de pompiers arriva deux minutes plus tard, suivi d'une nuée d'autres. Le « 747 » avait pris feu à son tour. Impossible d'enrayer l'incendie, en dépit des flots de neige carbonique. Quant à la Fiat 600, il n'en restait plus qu'une carcasse noirâtre. Heinrich Stroll et sa jeune otage avaient été instantanément carbonisés par la chaleur inhumaine. Malko pensa avec un serrement de cœur à la petite fille. Quel cauchemar horrible ! Il s'écarta discrètement. Il préférerait ne pas être là quand la mère arriverait. Il avait envie de vomir. Dans un tumulte de sirènes, les pompiers continuaient à lutter contre l'incendie. On avait évacué tout le haut de l'aéroport et fermé les pistes. Il repassa par une des portes comme s'il avait été un passager et, dans la pagaille, personne ne lui demanda rien.

Bien entendu, la Fiat 127 et sa conductrice avaient disparu. Heureusement que Malko avait noté le numéro. Il récupéra son Alfa et mit le cap sur Rome. Il y avait une chance infime de retrouver l'Italienne Via di Porta Maggiore.

Sa main droite serrant son pistolet extra-plat au fond de sa poche, Malko sonna longtemps à la porte du quatrième. Il colla son oreille au battant. Aucun bruit. Le palier était désert. Il examina la porte. Pas de verrou. Une simple serrure. Tirant de sa poche une lame d'acier souple, offerte par Krisantem, il la poussa doucement contre le pêne. Puis pesa d'un coup sec. La porte s'ouvrit avec un claquement. Même pas fermée à clef.

L'arme au poing, il parcourut les deux pièces. Personne. Tout était en ordre. Maria Rossi n'était pas revenue. Il referma la porte tant bien que mal et s'installa. L'information de Rita Steinbach semblait exacte. Les Brigades rouges tendaient la main à leurs homologues en difficulté. Heinrich Stroll avait eu droit à un véritable comité d'accueil. Avec ce qui restait de son cadavre, on risquait de ne même pas l'identifier... Mais où s'était-il procuré une arme ? Malko commença à fouiller l'appartement. Tout de suite, il tomba sur une pile de tracts des Brigades rouges ! Dénonçant les inhumaines conditions de détention à la prison de Trani ! Il continua et, sous un cahier de cours, exhuma encore mieux : le communiqué Numéro 3 des Brigades, revendiquant l'enlèvement du juge D'Urso !

Le téléphone se mit à sonner. La sonnerie se prolongea avec une insistance désespérante. Elle s'arrêta, puis reprit. Quatre fois de suite. Quelqu'un essayait de vérifier si la police occupait l'appartement. Un truc vieux comme le monde... Donc, il y avait encore une chance minuscule qu'ils reviennent. Malko continua sa fouille, notant tous les numéros de téléphone et toutes les adresses.

Soudain, près du lit à même le sol, il aperçut des caractères gothiques. Il ramassa le *Frankfurter Allgemeine*, le grand quotidien de Francfort. Le journal était de l'avant-veille. Premier signe tangible que Horst Fulda se trouvait probablement à Rome. Et même, qu'il avait dû coucher dans cet appartement... Il restait à le retrouver.

CHAPITRE VIII

Les heures passaient lentement. La nuit était tombée. Le téléphone ne sonnait plus. Malko après avoir fouillé tout l'appartement avait du mal à lutter contre le sommeil. Partagé entre deux tentations. Le plus logique était de prévenir Sergio de ce qu'il savait. Du rôle de Maria Rossi dans la cavale des deux Allemands. Mais, il s'effaçait alors totalement... Pourtant, eux seuls ou Mario di Santini pourraient exploiter le numéro de la Fiat 127.

Il était malade à l'idée que Horst Fulda puisse tomber sous d'autres balles que les siennes. Du commando qui avait semé la mort et la dévastation à Liezen, il ne restait que Inge Klein et Horst Fulda... Ce qu'il avait appris tenait en peu de choses. Maria Rossi semblait effectuer la liaison entre les Allemands et les Brigades rouges. Il consulta sa montre calculatrice Seiko-quartz : huit heures et demie. Inutile de rester là toute la nuit. Il sortit, repoussant la porte derrière lui. La Via di Porta Maggiore était encore animée. Ceux qu'ils cherchaient avaient plongé dans l'anonymat de la grande ville. Il revint à l'*Exelsior*, dépité. Acheta la dernière édition du *Messagero* dont la manchette annonçait sur huit colonnes le drame de Fiumicino. Il n'était question que d'un terroriste.

La police ne semblait pas avoir décelé la présence de Maria Rossi. La mère de la petite fille avait été hospitalisée, et les dégâts de l'incendie s'élevaient à des milliards de lires. Le terroriste carbonisé n'avait pu être identifié. Quel gâchis ! Malko se dit qu'il devait mettre Sergio au courant. Il traversait le hall lorsqu'une voix l'interpella.

— Malko ! *Stronzo ! Disgraziato !*

Ornella, toujours sculpturale, l'œil charbonneux, la poitrine agressive, courait vers lui. Elle l'embrassa à pleine bouche sous l'œil réprobateur du concierge et le prit par le bras.

— Tu es un vrai salaud ! s'exclama-t-elle. Tu me baisses, tu ne m'envoies pas de fleurs et tu ne m'invites pas à dîner !

Il ne manquait plus que cela ! Malko fit contre mauvaise fortune bon cœur.

— J'ai eu beaucoup de choses à faire, dit-il, j'étais à Fiumicino à cause de l'attentat.

La panthère se mit aussitôt à ronronner.

— Bambino mio ! Je suis venue ce soir pour te rendre service. Tu

t'intéresses à la politique, non ?

— Oui, dit Malko. Pourquoi ?

Ornella baissa la voix.

— Ce soir, dit-elle, je dois dîner avec un journaliste de l'Espresso, Stefano Ruggieri. Il a des contacts avec les Brigate rosse... Cela t'intéresse ?

— Bien sûr, dit Malko.

Sa couverture marchait un peu trop bien. Si lui, ne connaissait que Horst Fulda et Maria Rossi, d'autres membres des BR risquaient de l'identifier. Mais il fallait être logique. Ornella eût été étonnée de le voir faire la petite bouche.

— C'est merveilleux, dit-il, où m'emmènes-tu ?

— Dans le Trastevere. Viens, j'ai ma voiture.

Il n'avait même pas eu le temps de se changer.

Une Ferrari noire, compacte comme un petit corbillard, était garée sous l'auvent. Le voiturier se précipita pour ouvrir la porte à Ornella. Celle-ci sourit à Malko.

— Ce soir, c'est moi qui conduis. Au cas où tu ne voudrais pas me raccompagner.

Elle démarra en laissant la moitié de ses pneus sur la chaussée, tandis qu'un conducteur de bus lui montrait le poing. Malko fut collé à son siège. C'était une bombe ! Ornella éclata de rire.

— Elle est tellement nerveuse que j'ai dû lui donner du valium, dit-elle. Je te plais ce soir ? Je n'ai pas mis de collant, et pourtant il fait froid...

Ornella conduisait à tombeau ouvert à grands coups de « vroom-vroom » dans les rues si étroites qu'on avait l'impression de laisser sa peinture sur les immeubles. Elle stoppa au milieu du vieux Rome, sur une petite place charmante et entraîna Malko par la main. Ils passèrent devant la fontaine de Trevi, luisant de tous ses marbres dans la pénombre. Puis, tournèrent dans une ruelle sans nom. Une porte minuscule annonçait : Al Moro. Malko pénétra dans un charmant bistrot, une enfilade de petites pièces. Tous les hommes, sans exception s'arrêtèrent de manger quand Ornella les frôla.

Stefano Ruggieri avait une moustache tombante, les yeux rieurs, et mangeait comme un cochon affamé. Les *fettuccini* avaient fait trois minutes. Son anglais était succinct et son allemand nul. Ornella faisait l'interprète, le poussant, le bousculant. De temps en temps, il jetait un coup d'œil par en-dessous à Malko, comme pour le jauger. Il lui avait posé quelques questions sur la presse autrichienne, pièges facilement déjoués par Malko. Le Kurier de Vienne était peu connu, et le

rédacteur en chef un de ses vieux amis. Pas de risque de ce côté-là. Ils avaient échangé des banalités sur les Brigades rouges. Ornella se pencha vers l'Italien et dit à voix haute :

— Tu m'as bien dit que tu vas avoir un contact ?

Stefano regarda autour de lui, effaré.

— Chut ! Tu es folle !

— Ecoute, fit Ornella. Je veux que tu emmènes *mio Amore*. Ça lui rend service et ça va te rapporter de l'argent.

— Si je pouvais avoir une interview d'un des chefs des BR, souligna Malko, je la paierai très cher. Jusqu'à dix mille dollars. Mon journal est riche.

L'Italien secoua la tête.

— Je ne peux pas vous promettre ça. Tout ce que je peux faire à cause d'Ornella, c'est vous emmener avec moi, à mon prochain contact. Mais il faut être très prudent. Des deux côtés. Si la police le sait, elle nous arrête tous les deux... Compris ?

— Compris, dit Malko. C'est pour quand ?

— Je ne sais pas. Ils me préviennent toujours au dernier moment. Il faut que je puisse vous joindre à toute heure du jour ou de la nuit avec un coup de fil. Sinon, c'est loupé.

Ornella glissa une langue pointue et coquine dans l'oreille de Malko.

— Je te tiendrai compagnie, *pulce mia*.^{35}

Encourageante perspective. Le journaliste ne semblait pas chaud. Malko se disait qu'il s'était embarqué dans une drôle d'histoire... S'il se trouvait nez à nez avec Horst Fulda, cela risquait de ne pas être triste... Il ne fallait surtout pas que les BR fassent la liaison entre le journaliste autrichien et l'homme qui était lancé à la poursuite des rescapés de la RAF. Sinon... Mais il ne pouvait pas reculer. La douce Ornella l'avait involontairement piégé. Ils terminèrent le dîner en parlant des Brigades.

— Combien sont-ils à Rome ? demanda Malko.

— On ne sait pas, expliqua le journaliste. La colonne romaine doit compter une cinquantaine de membres. C'est très cloisonné. Ils sont divisés en cellules de trois ou quatre. Un seul connaît les autres. Au-dessus, il y a la Direction stratégique et, encore au-dessus la Direction politique. Mais personne ne sait vraiment qui est la tête. On dit que c'est la Mafia. Ou la droite... ou même les Démochrétiens... ou le KGB. Ils ont de l'argent, ils tuent et ils sont bien renseignés. En face d'eux, il n'y a personne. Regardez : en trois semaines, on n'a pas été fichu de trouver une seule de leurs planques...

— Mais pourquoi ? demanda Malko.

Le journaliste sourit :

— Je vais vous raconter une histoire qui vous aidera à le

comprendre. Il y a quinze jours on a arrêté un conducteur de tramway. Vous savez pourquoi ? Il était pensionné depuis dix ans pour cécité totale. Un jaloux l'a dénoncé... Vous vous rendez compte des complicités qu'il a fallu pour que ça dure dix ans ? Eh bien, les Brigate rosse, c'est pareil. Elles ont des sympathisants partout, qui tournent la tête quand il le faut. En plus, elles font peur, parce qu'elles tuent. Alors, les gens préfèrent laisser le problème aux carabinieri...

— Pourquoi Aldo Moro a-t-il été tué ? demanda Malko. Il était détruit moralement, démonétisé politiquement... Cela ne servait à rien...

Stefano Ruggieri lissa sa grosse moustache, amusé.

— Vous ne comprenez rien à l'Italie. Vous vous souvenez où on a trouvé le corps de Moro ? Juste à mi-chemin du siège du PCI⁽³⁶⁾ et de celui de la Démocratie chrétienne. Or, Aldo Moro était l'homme du rapprochement historique... Le tuer cela voulait dire : « Que personne d'autre n'essaie la même chose. » C'est férocement subtil. D'ailleurs personne n'a essayé depuis.

— Donc, les BR sont manipulées par la droite ? avança Malko.

— Pas nécessairement. Le KGB n'a peut-être pas envie d'une alliance avec la DC. La Mafia non plus, les communistes ne l'aiment pas. Ah signor, ce n'est pas si simple...

— Viens, fit Ornella en bâillant, je vais t'expliquer le reste au lit. C'est toujours la même chose...

Il faisait froid dehors, et les rues sans trottoirs étaient désertes. Ornella s'accrocha à son bras. Le journaliste les quitta tout de suite, après que Malko lui eut donné son téléphone à l'*Excelsior*.

Ornella passa la tête haute devant le concierge de l'*Excelsior*, sa Ferrari garée avec respect. Dans l'ascenseur, elle se colla à Malko et commença à l'embrasser. Insatiable.

Malko fut soulagé de sortir de l'ascenseur. Dans la suite, Ornella se dirigea droit vers le bar, déboucha une bouteille de J & B et but au goulot une solide rasade. Puis elle défit sa jupe et apparut en guêpière avec ses bas noirs et ses escarpins, se détachant sur les néons de la Via Veneto. Elle s'avança en ondulant vers Malko.

— Maintenant, *caro mio*, tu vas bien me baiser.

Une créature comme ça, c'était effrayant. Malko sentit la croupe ferme sous ses doigts, et cela lui remonta un peu le moral.

On frappa à la porte, et Malko alla ouvrir pour se trouver nez à

nez avec un porteur et deux énormes valises.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il effaré.

— C'est pour moi, fit la voix d'Ornella derrière lui. J'ai téléphoné ce matin quand tu dormais pour que le maître d'hôtel m'apporte quelques affaires. Puisque nous allons rester plusieurs jours ici...

— Comment plusieurs jours ? fit Malko sans oser comprendre.

Ornella sourit jusqu'aux oreilles :

— Mais oui, *bambino mio*, tu as entendu Stefano ? Il doit pouvoir te joindre n'importe quand. Nous devons rester à l'hôtel. Alors, j'ai apporté des tenues différentes pour te séduire. Je sais que les hommes aiment le changement. Tu vas voir...

Malko négligea de relever que Stefano avait dit « lui » pas « nous ». C'eût été peu galant. Il était séquestré en plein Rome par une nymphomane !

Il donna dix mille lires au porteur et se retourna. Ornella était déjà en train d'enfiler une combinaison de cuir noir.

Cela promettait.

Sa poitrine moulée dans le cuir noir semblait encore plus impressionnante. Une vraie Walkyrie en négatif... Cela lui rappela Nada ; la compagne de Horst Fulda. Était-elle à Rome aussi ? Il revoyait la férocité avec laquelle la terroriste s'était acharnée sur Vanja...

— À quoi penses-tu ? demanda Ornella qui s'enroula autour de lui comme un long gant de chevreau.

— À toi, bien sûr, fit Malko. Et à ton ami Stefano. J'aimerais bien qu'il téléphone.

— *Figlio di puttana !* rugit Ornella, tu t'ennuies avec moi ? Je ne baiserais plus avec toi.

Encore une promesse de Gascon.

Horst Fulda froissa le *Messagero* furieusement. Il lisait assez l'italien pour comprendre le sens général de l'article. Surtout avec les photos. Inge ramassa le journal et jeta un coup d'œil aux manchettes.

— Heinrich est mort, dit-elle.

— Évidemment. Ce n'est pas une salamandre.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je ne sais pas, fit l'Allemand bougon. On le saura peut-être si Maria vient nous raconter. C'est elle qui devait aller le chercher. Les journaux n'en parlent pas. Curieux.

Ils se turent, avec tous les deux la même pensée... En Italie, les prisons étaient remplies de « pentiti ». Si Maria était passée de l'autre côté, ils allaient le savoir très vite. En voyant débarquer les

carabiniers. Il pouvait y avoir plusieurs explications à son silence. Ou elle était arrêtée et n'avait pas encore parlé, ou elle se planquait, ne sachant pas si elle n'était pas suivie. De toute façon, c'était la merde.

Bien sûr, il connaissait d'autres Brigadistes, mais pas leurs planques. Seule, Maria savait où le trouver... Il relut pour la dixième fois le télégramme codé que Heinrich avait envoyé de Paris, avant de prendre l'avion. *Offered Hospital Record in Rome.*

Cela signifiait que leurs commanditaires acceptaient une seconde tentative. Heinrich avait dû rencontrer, dans la courside de l'aéroport de Fiumicino, un courrier avec un passeport diplomatique libyen ou sud-yéménite lui apportant la logistique nécessaire à une opération à Rome. Ce qui expliquait qu'il ait pu se défendre. Maintenant, ces armes avaient disparu avec lui. Il restait les fusils de chasse à canon scié des Brigades. Un peu léger pour une attaque comme Horst Fulda les aimait.

Inge se leva. Tira sur son pull pour mettre ses seins en valeur. Ils n'avaient fait l'amour qu'une fois depuis qu'ils étaient à Rome.

— Tu as faim ? demanda-t-elle.

Il secoua la tête :

— Non. Je vais regarder les infos...

Il guettait les bruits dans l'escalier, le claquement des portes de l'ascenseur. Ce pouvait être Maria avec des nouvelles ou les carabiniers.

Malko regardait d'un œil torve à travers la fenêtre le kiosque à journaux au coin de la Via Veneto et de la Via Boncompagni. Un mannequin s'y faisait photographier. La rue lui semblait un univers inaccessible, un autre monde. Il laissa retomber le rideau. Trois jours qu'il était enfermé dans sa suite, ne la quittant que pour le restaurant de l'hôtel, le piano bar ou le hall. La seule idée du sexe le faisait vomir. Ornella alternait une tendresse baveuse comme un escargot avec des poussées sexuelles féroces qui le laissaient comme une serpillière.

Les heures s'additionnaient. Il avait appelé Stefano Ruggieri, et l'Italien avait été très bref, comme s'il craignait d'être écouté. Le temps qui régnait à Rome n'incitait pas à sortir, heureusement. Il en était à se réfugier dans la baignoire... Mais même là, Ornella venait le traquer.

Par moments, il avait l'impression qu'il y avait autre chose en elle, quelque chose de plus vrai que cette nymphomanie exacerbée et voyante. Des expressions fugitives, un flou dans les prunelles noires. Mais elle se réfugiait vite dans son numéro d'hystérique du sexe.

Bien sûr, il pouvait tout envoyer promener. Mais pour quoi faire ?

Il était quand même parvenu à communiquer à Sergio le numéro de la Fiat 127. La réponse était venue très vite. C'était une voiture volée. On ne l'avait pas retrouvée. Grâce toujours à Sergio, il avait pu vérifier que la « cova » de la Via di Porta Maggiore avait été abandonnée depuis l'incident de Fiumicino. Il n'avait plus aucune piste, ne savait même pas si Horst Fulda se trouvait encore à Rome. L'espérance d'un contact avec les Brigades à travers le journaliste était tout ce qui lui restait. Cela déclencherait peut-être quelque chose. Il avait dû se résoudre à parler à Sergio de la piste qu'il avait voulu exploiter seul. L'Italien avait eu l'élégance de ne pas lui adresser de reproches.

Il se sentait pris au piège de cette ville sale, triste, froide, visqueuse, où les gens mentaient, fuyaient. Il aurait donné n'importe quoi pour savoir où se cachait Horst Fulda. Afin d'assouvir sa vengeance. Détruire celui qui était venu le défier dans son château. Sinon, il ne vaudrait plus rien. Ni à ses yeux, ni à ceux des autres... Dans son métier on ne pardonnait pas une faiblesse.

Donc, il devait rester à Rome. S'accrocher à sa piste.

— Allons dîner, dit-il. Pour cesser de penser.

Ornella achevait de boutonner une robe du soir qui offrait sa fantastique poitrine à la Mae West comme sur un plateau. Grandiose.

Le téléphone sonna juste quand ils venaient de remonter. Cette fois, Ornella ne broncha pas. Malko entendit dans l'écouteur une voix étouffée.

— C'est moi, je vous attends en bas dans dix minutes.

Stefano Ruggieri avait déjà raccroché. Malko se tourna vers Ornella.

— C'est Stefano. Il m'attend.

Ornella jeta son sac dans un fauteuil et s'approcha de Malko qu'elle enlaça avec une douceur inhabituelle.

— Fais attention. Les Brigate rosse sont dangereuses.

— C'est mon métier, dit Malko. Je ne serai pas long, j'espère.

Il enfila sa pelisse. Son pistolet extra-plat était resté dans une poche. Malko embrassa Ornella distraitement. Enfin il se passait quelque chose. Il était si impatient qu'il dévala les quatre étages à pied et sortit sous l'auvent de l'*Excelsior*. La tramontane soufflait, plus glaciale que jamais. Stefano Ruggieri surgit de la Via Boncompagni, le col de son manteau relevé.

— Vous avez votre passeport autrichien ?

— Oui. Où allons-nous ?

— Je ne sais pas encore, dit le journaliste. Je viens de recevoir un coup de fil au journal me disant qu'il y avait quelque chose pour moi

dans la poubelle de la Via de Gesù. C'est peut-être de l'intox, mais il faut vérifier... Ils agissent de cette façon d'habitude.

Ils montèrent dans la Fiat du journaliste et descendirent la Via Bissolati en direction de la Piazza Venezia. Ensuite Ruggieri utilisa un itinéraire compliqué pour gagner la Via de Gesù qui se jetait dans le Corso Vittorio Emanuele. Une petite rue étroite sans trottoirs, s'enfonçant dans le vieux Rome, bordée de boutiques de tissus fermées. Sinistre. Stefano Ruggieri repéra une grande poubelle en grillage avec un sac en matière plastique à l'intérieur. Il y plongea la main et en ressortit une enveloppe. Son nom y était écrit en grosses lettres rouges. Il l'ouvrit, lut le message, puis le mit dans sa poche.

— Ça semble sérieux, dit-il. Il faut aller à la Villa Borghese. Près d'une cabine téléphonique où on va nous appeler. *Andiamo*.

Ils remontèrent dans la Fiat. Stefano Ruggieri semblait nerveux.

— Ils font toujours ça ? demanda Malko.

— Oui, ils sont très prudents. Ils nous observent. Pour être sûrs que la police ne suit pas. Si on la prévient, on se retrouve avec une décharge de fusil de chasse. On appelle ça les azzotamenti, les jambisés. C'est le premier avertissement. Un journaliste de Milan a été abattu ainsi parce qu'il avait caché un poste émetteur dans sa voiture. Il renseignait les carabinieri...

Ils repassèrent Piazza Venezia et, après un parcours compliqué, se retrouvèrent dans la Via Sistina, passant devant les majestueux escaliers menant à la Piazza di Spagna. Le ciel s'était dégagé, et les toits du Trastevere se détachaient sous le clair de lune... Ils s'enfoncèrent dans les allées sombres de la Villa Borghese, le plus grand parc de Rome. Même les putes avaient fui, à cause du froid. Stefano Ruggieri plongea vers le cœur du parc, suivant une allée bordée de statues en marbre, taches blanches dans la pénombre. Il redescendit ensuite et s'arrêta. Malko aperçut une cabine téléphonique.

— C'est là, annonça l'Italien.

Il alla vérifier que le téléphone marchait. Puis l'attente commença. Ils laissaient tourner le moteur de la voiture pour garder le chauffage. Trente minutes, quarante minutes... Enfin, la sonnerie se déclencha. Stefano Ruggieri bondit hors de la Fiat, écouta quelques instants son correspondant et revint en courant.

— Cela se précise ! Nous avons rendez-vous avec quelqu'un sur le périphérique Est.

— Ils savent que nous sommes deux ?

— Oui, je viens de le leur dire. Celui qui me parlait n'a pas fait d'objections. Ils me connaissent.

De nouveau, ce fut la course dans la nuit. Retraversant tout Rome. Ils aboutirent au bout de la Via Nomentana à une sorte de boulevard

extérieur qui ceinturait une partie de la ville, avec des tunnels et des parties surélevées qui n'auraient pas étonnés à Tokyo. Surplombant de tristes rangées d'HLM. La chaussée montait et descendait comme un Scenic Railways. Soudain, Malko aperçut dans les phares, debout sur un parking désert servant aux réparations d'urgence, une apparition inattendue : une religieuse en longue robe foncée avec une cornette. Stefano Ruggieri ralentit aussitôt et bifurqua vers elle.

— La voilà, dit-il.

Il stoppa à côté de la religieuse qui s'approcha. Elle échangea avec le journaliste quelques mots à voix basse, puis s'installa à l'arrière. Le véhicule redémarra. Malko chercha à voir le visage de cette étrange messagère dans le rétroviseur. Il y parvint à la lumière fugitive d'un lampadaire. Les battements de son cœur s'accéléchèrent brutalement. Sous la cornette, il y avait les traits sensuels et enfantins de Maria Rossi. Il n'eut pas le temps de se poser de questions. La fausse religieuse venait de se pencher en avant, tirant des plis de sa robe un petit Beretta court. Elle le posa brutalement sur la nuque de Malko et ordonna :

— Continue de rouler. Fais ce que je te dis. Sinon, ton copain prend une balle dans la tête.

CHAPITRE IX

Malko eut l'impression de recevoir une boule de plomb dans le plexus solaire. Stefano Ruggieri, les mains bien à plat sur le volant, était livide, mais calme. Sans tourner la tête, il balbutia :

— *Ma !* Nous avons suivi les instructions.

— *Coglione*^[37] ! fit la fausse religieuse.

Le silence retomba dans la petite voiture. Le pistolet était toujours appuyé contre la nuque de Malko. Il se demanda si les Brigadistes le savaient armé. Pour l'instant, il était impuissant. Le périphérique continuait à défiler. Ils « survolaient » maintenant des quartiers populaires plongés dans l'obscurité. La double voie se réduisait à un mince ruban entre deux rails.

— Quand tu as fini, intima la religieuse au conducteur, tu le reprends dans l'autre sens. Nous allons Via Nomentana. Et ne t'amuse pas à ralentir si tu vois des carabiniers...

Stefano Ruggieri plongeait dans la rampe finale, fit demi-tour et repartit par où ils étaient venus. Malko sentait toujours le canon du Beretta contre sa nuque. Plus il roulait, plus il se persuadait que Horst Fulda était en train de marquer son point final. Au lieu de l'abattre lui-même, il avait monté cet enlèvement par les Brigadistes. Comment ceux-ci avaient-ils su ses liens avec Ruggieri ? La nuit risquait de se terminer très mal pour lui... Le journaliste n'avait plus ouvert la bouche. À la crispation de ses traits, Malko pouvait mesurer sa panique. Lui aussi devait se poser des questions. Son journal, l'Espresso, était considéré comme sympathisant des Brigades. Il fallait donc une raison sérieuse à cette « bavure ».

Malko se maudit de n'avoir pu prévenir Sergio du rendez-vous. Ils atteignirent la Via Nomentana et la « religieuse » ordonna à Ruggieri de prendre la contre-allée de droite.

— *Alto !* dit-elle enfin.

Stefano Ruggieri stoppa devant ce qui ressemblait à la grille d'une grande propriété. Quelques rares voitures passaient sur la large avenue. Ils se trouvaient dans un quartier résidentiel qui s'éteignait à dix heures du soir.

— Descends de la voiture et va t'appuyer contre la grille, les mains écartées, ordonna la religieuse à l'Italien.

Le journaliste obéit. Lorsqu'il fut dans la position requise, comme un oiseau de nuit cloué sur la porte d'une grange, Maria Rossi s'adressa à Malko, en anglais cette fois :

— À toi. Tu sors d'abord, les mains sur la tête.

Malko dut obéir. Il la prenait tout à fait au sérieux.

Maintenant qu'il y avait un peu plus de lumière, il avait pu se rendre compte que le chien extérieur du Beretta était relevé. Stefano Ruggieri était décomposé.

— Je ne comprends pas, dit-il. On dirait qu'elle vous en veut...

— Ce doit être une erreur, prétendit Malko.

Il était en train de calculer qu'il lui fallait environ trois secondes pour saisir son pistolet extra-plat, le sortir en ôtant le cran de sûreté et tirer. Mais, en trois secondes, quelqu'un qui a déjà une arme à le temps de vous tuer dix fois.

La « religieuse » était sortie à son tour, le Beretta au poing. Elle poussa une porte à côté de la grande grille.

— Entrez ! ordonna-t-elle. Marchez lentement.

Malko aperçut dans la pénombre des socles de statues et ce qui ressemblait à un palazzo bâti sur une petite éminence.

— Où sommes-nous ? souffla-t-il à Stefano.

— C'est la Villa Torlonia, chuchota le journaliste. Une ancienne propriété de Mussolini. C'était fermé jusqu'à l'année dernière. On a rouvert le parc et on est en train de restaurer l'intérieur de la bâtisse. Il y a encore toutes les statues de l'époque fasciste dans le parc. Normalement, c'est fermé la nuit au public.

Malko se retourna. La Via Nomentana semblait très loin maintenant. Ils avançaient dans le noir complet, la tache claire de Maria Rossi derrière eux.

Stefano Ruggieri essuya son front et dit d'une voix blanche :

— J'espère que tout va bien se passer.

Ils atteignirent une sorte de péristyle couvert, entouré de colonnes doriques. Pas la moindre lumière. Deux silhouettes émergèrent soudain de l'ombre du mur avec lequel elles se confondaient. Malko distingua un homme à la barbe et à la moustache abondante, l'air d'un intellectuel et, à côté un grand jeune homme aux traits un peu trop beaux, l'air dur, une écharpe enroulée autour du cou, un fusil de chasse à canon scié dans la saignée du coude. Il tenait dans la main gauche une lampe à acétylène qui chuintait, éclairant à peu près les visages d'une lueur blafarde. C'est lui qui parla d'une voix douce, avec des intonations canailles, trahissant la gouape sous l'apparence sophistiquée.

— Stefano, tu reconnais il Professore Serengeti ?

— Sì, sì, fit le journaliste d'une voix étranglée.

Malko demeura coi. Le professeur Giovanni Serengeti, en fuite,

était un des hommes les plus recherchés d'Italie, considéré comme un des cerveaux des Brigades rouges.

— Tu me reconnais aussi, Stefano, continua la voix douce. Tullio...

— Si, admit Stefano Ruggieri, je te reconnais. Ma que...

— Tais-toi. Il Professore va faire une déclaration. Tu la traduis pour lui.

Le nom de la petite frappe au fusil de chasse ne disait rien à Malko, mais il le supposait dangereux, à voir la réaction de Ruggieri. Le professeur Serengeti prit la parole d'une voix posée, traduit au fur et à mesure par le journaliste.

— Il dit que j'ai beaucoup de chance d'être ici ce soir, car je vais assister au procès d'un ennemi du Peuple et à sa condamnation, de façon à pouvoir en rendre compte dans mon journal. Que ce procès aura lieu selon les règles du Tribunal Populaire et que la sentence sera immédiatement exécutée.

Stefano Ruggieri avala difficilement sa salive, et se tourna vers Malko :

— Ma, qui es-tu ?

C'est Tullio qui répondit à la place de Malko d'une voix dangereusement douce.

— Stefano, tu as été très imprudent. Celui que tu nous as amené est un agent impérialiste particulièrement dangereux qui a abusé de ta crédulité. Eu égard à tes positions passées, tu n'encours pas la peine maximum, mais tu seras jugé toi aussi. Après lui.

— Mais je n'ai rien fait ! protesta le journaliste, vous avez accepté de le voir.

— Tais-toi ! ordonna le beau Tullio. Tu parleras plus tard.

Il y eut un bruit de moteur du côté de la grille. Un véhicule venait de s'arrêter devant. Le fusil de chasse se releva dans la direction de Malko, les mains sur la tête. La fausse religieuse avait reculé un peu, son Beretta toujours à la main. Malko réalisa qu'il n'avait aucune aide à espérer du côté du journaliste... Au contraire. Il guettait les bruits venant de la grille. Elle grinça, puis il y eut des pas sur le gravier de l'allée.

Trois silhouettes avançaient vers l'endroit où il se trouvait. Il devina plus qu'il ne reconnut Horst Fulda, accompagné de Inge Klein et d'un inconnu. Tullio dit en italien à Stefano :

— Dis-lui d'entrer dans la maison les mains sur la tête. Le procès va pouvoir commencer.

Malko regardait son ennemi venir vers lui. Horst Fulda devait bien s'amuser. Malko s'était précipité tête baissée dans le piège ! Tout avait été truqué depuis le début. Et en plus, avec le sens de la publicité qui les caractérisait les Brigade rosse allaient faire de son exécution une

opération de propagande.

Horst Fulda monta les marches sans se presser.

— *Va, va*, fit Tullio, le fusil de chasse braqué sur Malko.

Il montra brièvement avec sa lampe une porte. Malko la franchit. L'intérieur du palazzo était faiblement éclairé par plusieurs gros cierges piqués un peu partout. Il y avait un espace vide, comme une sorte de patio, au milieu duquel se trouvait un tabouret et, derrière, un grand drapeau noir avec une étoile rouge à cinq branches, emblème des Brigate rosse, tenu sur deux piquets.

Le lieu du procès.

Tout autour, courait une galerie soutenue par des colonnades. La lueur des cierges laissait deviner un plafond peint. Tout cela avait dû être superbe quarante ans plus tôt. Sur sa droite, s'ouvrait un escalier montant vers le premier étage. À part les zones éclairées tout était plongé dans l'obscurité la plus complète. De l'extérieur, de la Via Nomentana, on ne devait rien apercevoir. Les Brigadistes étaient tranquilles pour leur mise en scène.

Il restait à Malko moins de dix mètres à parcourir. Une fois qu'il serait assis sur le tabouret en pleine lumière, ses adversaires, dans l'ombre, il n'aurait plus aucune chance.

Il prit sa décision en une fraction de seconde. Comme si sa pensée avait pu être lue par son adversaire.

Un gros cierge se trouvait à vingt centimètres sur sa droite. Il prit une profonde inspiration et souffla de toutes ses forces, éteignant la flamme. En même temps, il tomba en avant comme s'il trébuchait, se reçut sur les mains et roula sur sa gauche à l'abri d'un des piliers.

Juste à temps.

Une explosion assourdissante claqua derrière lui. Les plombs hachèrent le sol et ricochèrent sur le pilier qui le protégeait. En se relevant, il avait déjà son pistolet extra-plat à la main. Il tira au jugé. La détonation fut modeste, comparée à l'explosion de la « lupara ⁽³⁸⁾ », mais suffisante pour que Tullio s'aplatisse derrière une colonne. Malko plongea vers une zone d'ombre, courut, courbé en deux, jusqu'à l'escalier. Trompé par les reflets, Tullio tira le second coup de son arme, à plusieurs mètres de Malko. La lueur et le bruit étaient terrifiants, répercutés par la grande pièce vide.

Le pied droit de Malko buta contre la première marche de l'escalier, et il s'éta la. Il entendit des appels, et le faisceau d'une lampe balaya la zone où il se trouvait, au-dessus de lui. Puis un claquement sec qui lui fit froid dans le dos. Tullio venait de recharger son arme. De nouveau au jugé, Malko tira deux fois, pour couvrir sa montée à

quatre pattes dans l'escalier. Les détonations finiraient bien par alerter quelqu'un.

Il déboucha sur un espace découvert : un demi-palier. Il explora à tâtons une pièce vide dont le plancher s'effondrait, continua sa montée, émergeant dans une immense salle dont les ouvertures se découpaient sur la nuit. L'escalier s'arrêtait là. Il entendit des pas en-dessous de lui, des jurons, des chuchotements. Ils montaient à l'assaut. Certes, il pouvait se défendre avec son pistolet, mais il ignorait si les Brigadistes ne possédaient pas de grenades. Sa meilleure parade était de sauter par une fenêtre dans le parc et de s'enfuir sous le couvert de l'obscurité. Il s'élança en courant pour traverser la salle. Alors qu'il avait atteint le milieu, il y eut un craquement soudain sous ses pieds, et sa jambe gauche disparut jusqu'à l'aîne dans un trou du plancher pourri ! Le choc fut violent et affreusement douloureux. Étourdi, Malko mit plusieurs secondes à récupérer, s'apercevant qu'il avait lâché son pistolet dans sa chute. Il chercha à s'arracher en se hissant sur ses bras, mais il avait l'impression que les esquilles de bois allaient déchirer les muscles de sa cuisse. Le faisceau lumineux d'une lampe apparut à l'entrée de la pièce et la balaya. À hauteur d'homme, ce qui le sauva. Il entendit une voix dire en mauvais allemand :

— Il n'est pas là. Il doit déjà être sur la terrasse.

Malko demeura strictement immobile, essayant de se confondre avec le sol poussiéreux. La lampe disparut. Il entendit des pas, des appels en bas. Avec précaution, il allongea la main, cherchant son pistolet à tâtons. Rien à faire : l'arme devait avoir glissé dans un trou, entre deux lattes du plancher.

Plusieurs minutes s'écoulèrent. Des pas dans l'escalier l'alertèrent. Un des terroristes remonta, explorant le palier en dessous de lui, puis une autre pièce sur le même niveau. Ils n'abandonnaient pas, comme s'ils étaient sûrs de l'impunité. Malko entreprit de se tirer de sa position inconfortable. Sa jambe gauche lui faisait un mal affreux. Il serra les dents, s'arrachant enfin à sa gangue de plâtre et de bois, puis demeura à plat-ventre sur le sol inégal, reprenant son souffle. De nouveau, à quatre pattes, il partit à la recherche de son pistolet. Sans plus de succès. Il tendit l'oreille. Aucun bruit ne filtrait plus du bas. Pourtant, il était sûr que les terroristes n'étaient pas partis. Ils le guettaient, certains qu'il se trouvait encore dans la maison. Il massa sa cuisse, faisant revenir la circulation. Rien ne semblait cassé, mais il avait du mal à marcher.

Maintenant, il était sûr de ne pas retrouver son pistolet. Il y avait une solution : rester là jusqu'au jour, mais les autres pouvaient faire la même chose et dès l'aube, ils le découvriraient. Sans arme, il n'avait pas une chance. À quatre pattes, avançant centimètre par centimètre, il rampa vers une des ouvertures, essayant d'éviter tout craquement

intempestif. Cela lui prit plusieurs minutes. Toujours aucun bruit venant du bas. Les ouvertures ne donnaient pas sur le vide mais sur une grande terrasse qui prolongeait tout l'arrière du bâtiment. Une balustrade en pierre la dissimulait aux regards. Malko s'y colla, examinant le parc. L'obscurité le protégeait mais l'empêchait aussi de voir ses adversaires. La pelouse semée de statues était en pente douce. Il avança la tête avec précaution, apercevant au-dessous de lui une voiture et un jardinet.

Il entendit soudain des craquements. Quelqu'un montait l'escalier tout doucement.

Prenant son élan, il enjamba la balustrade et se laissa tomber dans le vide. Le choc fut plus violent qu'il ne l'avait escompté, bien que la terre fût molle. Il resta quelques secondes à quatre pattes, récupérant, puis entendit un cri venant de l'intérieur de la maison.

— *Di qua ! Di qua !*

Un faisceau lumineux jaillit d'entre les colonnes doriques, le prenant dans son pinceau. Il démarra comme un lapin débusqué, sauta la palissade du jardinet et plongea à travers la pelouse. Une voix éclata au-dessus de lui, du balcon, criant en allemand :

— *Schnell ! Er ist hier !*

Horst Fulda ! Instinctivement, Malko boula, roula et se retrouva derrière le socle d'une statue. Une série de détonations très rapprochées claquèrent dans son dos, des éclats de marbre fusèrent de la statue. Puis, une rafale très courte. Et le silence. Horst Fulda attendait. Il y eut des appels au rez-de-chaussée, un bruit de galopades. Ils ne devaient pas comprendre pourquoi il ne ripostait pas. Contractant ses muscles, Malko jaillit de son abri et plongea derrière un arbre. Plusieurs détonations claquèrent. S'il parvenait au sommet d'un petit monticule, sur l'autre versant il serait protégé des balles.

Il se lança pour traverser le terrain découvert. Horst Fulda devait recharger son arme, ce qui lui donna quelques précieuses secondes d'avance. Lorsque le tir saccadé reprit, Malko se confondait avec les troncs des palmiers rachitiques. Il ne perdit même pas de temps à zigzaguer, arriva à la crête et se laissa rouler de l'autre côté. Jusqu'au fond, où il détala droit devant lui. Souhaitant ne pas rencontrer un obstacle infranchissable. Ce fut un mur. Il était tellement motivé qu'il l'escalada comme un singe, d'un seul élan, se retrouva au sommet, le souffle coupé, bascula et retomba de l'autre côté, le sang cognant dans ses tempes.

Il regarda autour de lui, vit une plaque : Via Siracusa, une rue calme et déserte. Il reprit sa course, la bouche ouverte, respirant comme un soufflet de forge, se retourna sans rien voir d'inquiétant. Enfin, après trois cents mètres, il déboucha dans une artère plus importante, perpendiculaire à la Via Nomentana. Il aperçut une

enseigne allumée. Annonçant *Tavola Calda*. Il y fit irruption. Le patron était en train de fermer et lui jeta un regard inquiet. Malko tendit un billet de mille lires, demanda un jeton... et un double expresso.

Trente secondes plus tard, il avait Mario di Santini en ligne, à son numéro personnel. L'Italien demanda aussitôt d'une voix inquiète :

— Que se passe-t-il ?

— Je viens d'échapper à un commando des Brigades, annonça Malko. Ils m'ont emmené en compagnie d'un journaliste de l'*Espresso* Villa Torlonia. Ils y sont peut-être encore...

— Villa Torlonia ! Mais c'est fermé la nuit !

— Pas pour eux.

— Où êtes-vous ?

Malko le lui expliqua.

— Je viens, dit le questeur. J'alerte immédiatement la DIGOS.

Malko retourna à son expresso, sous l'œil soupçonneux du patron. Calmant les battements de son cœur. Quelques minutes plus tard, le son strident d'une sirène de police éveilla le quartier endormi. Une Alfa bleue stoppa devant la *Tavola Calda*, dans un grincement de frein, et quatre civils en jaillirent, bardés de pistolets-mitrailleurs, engoncés dans des gilets pare-balles.

Malko s'avança vers eux.

— Ce n'est pas ici... Où est le Dottore Mario di Santini ?

Le patron du restaurant contemplait l'envahissement de son modeste établissement avec une stupéfaction mêlée de panique.

Derrière l'Alfa arrivèrent quatre minibus de carabinieri, des motards, une autre Alfa avec Mario di Santini, sans cravate. Il ne manquait que des bombardiers... Les radios de tous les véhicules fonctionnaient sans arrêt. Les carabinieri s'étaient déployés dans la rue déserte, à tout hasard.

— La Villa Torlonia est cernée, annonça Mario di Santini.

— C'est une bonne nouvelle, dit Malko. Mais, à moins d'être sourds comme des pots, ils ne vous ont pas attendus.

— Allons voir, dit l'Italien.

Malko monta dans son Alfa, et le convoi se dirigea vers la Via Nomentana. D'autres voitures de police s'y trouvaient déjà, déversant des policiers, des motards barraient l'avenue. Un projecteur balayait le parc de la Villa Torlonia. Mario di Santini tendit un gilet pare-balles à Malko. Celui-ci le repoussa.

— Je suis sûr qu'il n'y a plus personne !

Entouré d'un commando d'une douzaine de carabinieri armés jusqu'aux dents, ils poussèrent la grille et coururent vers la maison aux colonnes. Les projecteurs éclairèrent une forme étendue par terre, sous le péristyle. Le journaliste Stefano Ruggieri qui gémissait dans une mare de sang. Atteint de plusieurs balles aux jambes. Les carabinieri

cernèrent la bâtisse, tandis qu'on emmenait le blessé. Malko emprunta une lampe et entra dans la bâtisse, encadré par les mitraillettes des carabiniers.

Le drapeau des Brigades était toujours là, ainsi que quelques cierges. Et le tabouret où Malko devait être « jugé »... Il balaya la pièce avec sa puissante torche. Le plafond peint était superbe, bien que s'en allant par plaques. Cette pièce de réception avait dû être grandiose. Il avait eu une chance inouïe de ne pas s'être cassé une jambe sur les planches disjointes du plancher. Il s'engagea dans l'escalier avec une petite meute de carabiniers et de policiers en civil, retrouva la pièce où il était tombé. Effectivement, il y avait partout d'énormes trous... Grâce à la lampe, en quelques secondes, il récupéra son pistolet extra-plat, coincé entre deux solives et le glissa discrètement dans la poche intérieure de sa pelisse, puis redescendit. Mario di Santini ne tenait pas en place, jetant des ordres à la nuée de carabiniers qui ratissaient le jardin.

— Nous avons trouvé de nombreuses douilles, annonça-t-il.

— Cela ne m'étonne pas, dit Malko, ils ont essayé de me tuer.

— Nous les retrouverons.

Avec des méthodes aussi discrètes, il y avait peu de chance.

— J'ai vu un certain professeur Giovanni Serengeti, annonça-t-il.

— Serengeti ! (Il crut que les yeux du policier allaient tomber sur ses genoux.) Vous l'avez vu ! Nous le cherchons depuis trois ans, c'est le plus dangereux de tous. Un dévoyé, un voyou, il a manigancé l'assassinat d'Aldo Moro. Mais comment avez-vous obtenu ce rendez-vous ?

— Par Stefano Ruggieri de l'Espresso. Il me prenait pour un journaliste autrichien. Je vous donnerai les détails demain. Maintenant, je vais me coucher. J'en ai assez pour ce soir. À propos, il y avait aussi Horst Fulda et sa compagne.

Malko poussa la porte de la suite, serrant les dents pour ne pas gémir tant sa cuisse était douloureuse. Pas de lumière. Ornella avait dû se lasser de l'attendre. Il entra dans la chambre. La lampe de chevet allumée lui permit de voir qu'elle dormait sur le lit non défait, avec sa guêpière, ses bas noirs et ses escarpins. Touchant. Il se garda bien de la réveiller et fila dans la salle de bains où il entreprit de remplir la baignoire. Il se déshabilla, vit un énorme hématome sur sa cuisse gauche. L'eau chaude lui fit du bien. Il se détendit enfin, faisant le point, aidé par le silence bienfaisant. Le rendez-vous de la Villa Torlonia avait été un piège bien monté. Quelqu'un avait identifié Malko et su qu'il était en contact avec Stefano Ruggieri. Cela venait

forcément des Brigades rouges, les Allemands n'ayant pas les « capteurs » nécessaires à Rome. Horst Fulda l'avait pris de vitesse, et ce qui s'était passé prouvait qu'il était bien renseigné sur Malko. Deux personnes pouvaient peut-être lui en apprendre plus. Stefano Ruggieri et Ornella. Il y eut un bruit de pas dans le couloir, et la tête d'Ornella passa par la porte entrouverte.

— Tu es revenu ?

— Oui, dit Malko. Ça t'étonne ?

Ornella vint s'asseoir sur le bord de la baignoire, ses seins à la hauteur du visage de Malko, et bâilla.

— Non ! Souvent dans ce genre d'histoire, ils vous promènent pendant des heures. (Elle se pencha et vit l'hématome.) Oh mon Dieu ! Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— C'était un guet-apens, dit Malko, je m'en suis tiré, mais ton ami Stefano a été « jambisé »...

— Stefano ! Mais pourquoi ?

— Il faut le leur demander. Ils avaient tendu un piège. J'ai failli être abattu. Lui est à l'hôpital.

Ornella Antonioni plongea la main dans l'eau et se mit à masser doucement la cuisse de Malko.

— Ils sont fous, ces « Brigadisti », soupira-t-elle. Mais pourquoi ont-ils voulu te tuer, toi ? Ils croyaient que tu les espionnais ou quoi ?

— Probablement, dit Malko.

— Mamma mia ! s'exclama la jeune femme. Stefano va avoir des ennuis avec le SISDE et moi aussi, si on sait que nous avons organisé un rendez-vous avec les BR. C'est interdit... Ils vont peut-être m'arrêter...

— Je t'apporterai des oranges, promit Malko que cette éventualité ne plongeait pas vraiment dans le désespoir.

Enfin seul...

— *Monstro !* Dépêche-toi de te sécher, je vais m'occuper de toi...

— Non, dit Malko fermement. Maintenant, je vais dormir.

Vexée, Ornella retira sa main de l'eau et sortit de la salle de bains. Malko ferma les yeux, étendu dans l'eau chaude. Que s'était-il passé entre le moment où il avait vu Maria Rossi à l'aéroport et le guet-apens où elle était intervenue ? Qui avait aidé les Brigadistes à préparer leur piège ? Et si Ornella avait été manipulée par le journaliste de l'Expresso ? Il s'étira. Demain serait un jour chargé. Son ami Sergio pourrait l'aider à vérifier certaines choses. La prochaine fois, il voulait être le premier à frapper.

CHAPITRE X

L'information avait droit à une manchette à la Une du *Messaggero*. Avec la photo de Stefano Ruggieri, le journaliste « jambisé »... *Novo Delitto del Brigate rosse*. Avec les photos de la Villa Torlonia. On mentionnait l'existence d'un journaliste étranger sans donner le nom de Malko. Par contre, Stefano Ruggieri avait été placé sous mandat de dépôt, pour non dénonciation de malfaiteurs... Malko replia le journal et se leva pour suivre la secrétaire de James Gardener. Le chef de station de la CIA avait le même journal sur son bureau.

— C'est vous ? demanda-t-il.

— C'est moi, dit Malko. Vous avez failli être de corvée d'enterrement...

Il lui raconta sa nuit mouvementée. L'Américain écoutait, sans la moindre surprise.

— Vous avez eu de la chance... Histoire bizarre, mais tout est bizarre ici. Les gens de l'*Espresso* ont toujours été proches des Brigades. Il y a dû y avoir une magouille de ce côté-là. Ils vous ont surveillé, ils sont très forts pour les enquêtes d'environnement... À propos, pour cette Ornella, j'avais demandé un criblage aux Italiens. C'est revenu « net ». Très bonne famille, un peu excentrique, folle de son corps, mais ne s'est jamais mêlée de politique. Serait plutôt de droite, sympathisante du MSI...

— Qui vous a donné ça ? demanda Malko.

— Mario di Santini, comme je vous l'avais déjà dit, C'est sur son bureau qu'aboutissent toutes les demandes de renseignements...

— Merci. Rien d'autre ?

— Si, peut-être. Comme j'avais du temps, hier, j'ai repris les « papiers » de mon prédécesseur sur les Brigades rouges et j'ai découvert un truc qui va vous intéresser. Trois ans après leur fondation, le SID⁽³⁹⁾ a arrêté des dizaines de sympathisants. La justice en a fait relâcher la plupart... Nos homologues nous avaient communiqué le dossier, sur la demande du FBI. Regardez.

Il sortit une grande feuille avec une vingtaine de photos de filles et de garçons. Cela datait de 1973. Malko lut le texte. C'étaient des sympathisants des Brigades rouges arrêtés à la suite d'une dénonciation d'un « pentiti ». Encore très jeunes. L'Américain posa l'index sur une des légendes.

— Regardez cette fille : Maria Ave Doraventi, dix-huit ans. Une brave petite avec des sympathies gauchistes. À toujours nié appartenir aux Brigades. Relâchée après quinze jours de détention. Est-ce que cette photo vous dit quelque chose ?

— Nom de Dieu ! fit Malko.

La photo était le portrait tout craché de « Maria Rossi », la fille de la planque de la Via di Porta Maggiore et de la fausse religieuse. Avec un visage un peu plus rond, un peu plus enfantin.

— Évidemment, fit l'Américain ; toutes les Italiennes se ressemblent, mais cela vaudrait la peine de vérifier... À l'époque, elle habitait chez ses parents.

— C'est incroyable ! s'exclama Malko, mais comment les Italiens ne l'ont-ils pas déjà fait ?

James Gardener eut un sourire entendu.

— Mon cher, vous ignorez un menu détail de la vie italienne. En 1974, dans une grande envolée républicaine, Aldo Moro a dissous les Services secrets italiens et fait détruire tous les fichiers des carabinieri, de la police et du SID. Certains membres du SISDE en ont reconstitué des bouts, mais il n'y a plus rien de coordonné. C'est une des raisons pour lesquelles les Brigadistes se baladent en liberté. Aldo Moro a payé de sa vie cette connerie. Car tous ceux qui ont participé à son enlèvement avaient déjà été fichés. On aurait pu trouver une piste.

Malko en était muet de stupéfaction...

— Cette Maria Ave, fit-il. Où la trouver maintenant ?

L'Américain consulta sa fiche.

— À l'époque, elle habitait un petit village au sud-est de Rome. Valmontone. À trente kilomètres, sur la Via Casilina chez ses parents. Deux hypothèses : ou elle a complètement plongé dans la clandestinité ou elle milite secrètement...

— Ce serait étonnant qu'elle n'ait pas plongé dans la clandestinité, remarqua Malko. Après le coup de Fiumicino et l'affaire de la Villa Torlonia. Elle sait qu'elle a pu être identifiée...

— Bien sûr, fit l'Américain, mais nous sommes en Italie... À Fiumicino, elle n'a pas été repérée, sauf par vous et, hier soir, elle était déguisée... Si j'étais vous, je ne préviendrais pas les Italiens. Ils vont débarquer comme d'habitude avec des chars et des hélicoptères...

— Vous pouvez compter sur moi, dit Malko. Je vais m'en occuper aujourd'hui même. Merci.

— Quand elle a été arrêtée, remarqua James Gardener, c'était une simple *postina*⁽⁴⁰⁾ Apparemment, elle a fait du chemin.

Ce n'est pas Malko qui allait le contredire. Il sentait encore le canon du Beretta posé sur sa nuque dans la voiture du journaliste.

Le bureau de Mario di Santini disparaissait sous les photos. Malko avait trouvé un message à l'*Excelsior* lui demandant de passer d'urgence au ministère de l'Intérieur. Le grand bâtiment noir hérissé d'antennes, aux couloirs sombres, semblait plus sinistre que jamais. Au-dessus du hall une grande pancarte annonçait : *Il delitto non rende* ^{41} ».

Le questeur accueillit Malko à bras ouverts.

— J'ai besoin de votre aide, dit-il. Afin de confirmer ce que vous m'avez dit hier soir. Regardez. Est-ce que vous reconnaissez un de ces hommes ?

Malko se pencha sur la douzaine de portraits étalés sur son bureau. Il en reconnut un tout de suite. Celui qui tenait le fusil à canon scié.

— Celui-ci, dit-il.

Mario di Santini secoua la tête avec accablement.

— *Porça Madonna !* C'est Tullio Calvani. Un des plus dangereux. Un *fiorello* ^{42} et un gigolo. Il se faisait entretenir par des riches pédés, et leur extorquait ensuite de l'argent. Il en avait égorgé un, ce qui l'a mené à la prison de Trani. C'est là qu'il a connu des Brigadistes. Ils l'ont aidé à s'évader. Depuis, il travaille avec eux. C'est un psychopathe. Il a tué deux des gardes du corps d'Aldo Moro et nous pensons que c'est lui qui a abattu le général Verdi il y a quinze jours. Nous n'étions pas certains qu'il soit encore à Rome.

— Je peux vous rassurer sur ce point, dit Malko. Il y était hier soir.

— C'est tout ce que vous reconnaissez ?

Malko regarda encore les photos. Il sortit celle d'un barbu.

— Le crime ne paie pas.

— Pédé.

— Celui-ci a dit être Giovanni Serengeti.

— C'est bien ça, confirma le policier.

Malko parcourut du regard les photos de filles. Aucune n'était Maria Ave.

— Vous n'avez pas identifié la « religieuse » ? demanda-t-il.

— Non, pas encore, reconnut Mario di Santini. Je vais faire établir un portrait-robot. Ce n'est aucune de celles-ci ?

— Non, je ne pense pas... Comment se fait-il qu'un homme aussi recherché que ce Serengeti ose donner une interview à un journaliste en plein Rome ?

— Ce cochon de Stefano Ruggieri a prétendu ne pas le reconnaître ! Je vais demander au juge de lui mettre un chef d'accusation supplémentaire. Il a eu peur.

Mario di Santini alluma un « demi-toscan » et dit d'un ton

découragé :

— Si je ne devais pas payer les études de mon fils, je donnerais ma démission. Ce pays est pourri. Le P-DG de Martini kidnappé par les Brigades est resté un mois dans un trou, à la campagne, il a été retrouvé par hasard par les carabinieri ! Seulement, Beppe est aux États-Unis et il me coûte très cher. Dans deux ans, il aura son diplôme.

— Où est-il ?

— À Berkeley University, annonça fièrement le policier. Tenez, regardez la photo qu'il vient de m'envoyer.

Il prit un cadre posé sur son bureau et le tendit à Malko qui y jeta un coup d'œil poli. Trois jeunes gens et deux filles dans une chambre.

— C'est celui du milieu, dit Mario di Santini avant de le reposer sur le bureau. J'espère qu'il trouvera du travail là-bas, soupira-t-il, où il y a un vrai gouvernement. Ici, c'est la merde. Qu'allez-vous faire ?

— Je ne sais pas, dit Malko, attendre que vous ayez progressé. Maintenant que je suis sûr de la présence de Horst Fulda à Rome, je n'ai pas envie de repartir. Je vais explorer quelques contacts.

L'œil de l'Italien flamboya.

— Signor, ne faites pas comme ces journalistes de l'*Expresso* qui sont les complices objectifs des Brigadistes. Si vous avez un contact, vous devez m'en avvertir immédiatement...

— Je n'y manquerai pas, promit poliment Malko.

Le questeur le raccompagna jusqu'à l'ascenseur.

Malko retrouva une contravention sur sa voiture. Il hésitait à se rendre à Valmontone, en dépit des conseils de James Gardener. Un étranger dans un petit village italien se faisait repérer en dix secondes. Il faillit remonter voir Mario di Santini, puis pensa à Sergio. Les « volpi » de la Chiesa pourraient sûrement lui donner un coup de main. Afin de ne prendre aucun risque, il s'arrêta à une cabine publique et appela le numéro de Sergio. Le carabinieri était là. Il écouta avec intérêt le récit de Malko et ses soupçons.

— C'est possible que cette fille soit toujours là-bas, dit-il. Le fils d'un des dirigeants de la DC⁽⁴³⁾ a été un membre actif des Brigades pendant des mois, tout en habitant chez son père. Jusqu'au jour où il a pris la fuite en France, mystérieusement prévenu avant qu'on l'arrête... Inculpé de kidnapping et de meurtre... Nous allons regarder nos fiches et savoir si elle habite encore là-bas. Rappelez-moi ce soir.

Malko remit le cap sur l'*Excelsior*. Il y trouva Ornella en train de faire ses valises.

— Tu n'as plus besoin de moi, expliqua-t-elle. Je n'aime pas découcher longtemps. Si tu veux, nous dînons ensemble ce soir.

Malko accepta. Ornella, en dépit de sa fureur sexuelle, était sa seule détente à Rome.

Le cœur de Malko battit plus vite en reconnaissant la voix de Sergio. Le carabinier semblait enchanté.

— Bravo, dit-il, vous avez de meilleures informations que nous. Maria Ave Doraventi habite toujours chez ses parents. Elle est censée faire des études de sociologie à Rome. Tous les matins, elle part en bicyclette de chez elle pour aller prendre le car. Vers huit heures. Voulez-vous que nous nous en occupions ou vous continuez ?

— Je continue, dit Malko. Je serai là-bas demain matin. Comment avez-vous fait ?

— Oh, nous avons quelques amis, dit le carabinier. Personne ne se doute là-bas de ce qu'elle fait. Le curé l'aime bien. On sait qu'elle est un peu à gauche, mais c'est tout.

Sur le plan de Rome, la sortie vers la Via Casilina semblait toute simple. Malko s'était levé à l'aube pour aller prendre sa planque. Il fallait trouver la Nationale 6. Il était arrivé au périphérique Est, avait suivi scrupuleusement les panneaux indiquant Via Casilina et s'était retrouvé embourbé dans une banlieue poisseuse et hermétique. Tournant en rond dans un semi-brouillard. Comme s'il avait été interdit de sortir de Rome. Il lui avait fallu demander quarante fois son chemin avant de déboucher par surprise devant un pont qui indiquait NAPOLI. Il y avait de quoi devenir fou...

Le pistolet extra-plat bien au chaud dans sa pelisse, il appuya sur l'accélérateur.

Pour la première fois, la veille au soir, Ornella n'avait pas insisté pour se faire violer. Elle semblait très affectée par ce qui était arrivé Villa Torlonia. Se considérant comme responsable. Malko avait pu enfin prendre un peu de repos. Heureusement : toute sa cuisse était d'un superbe bleu des mers du Sud.

Valmontone se trouvait un peu au nord de la Via Casilina, en pleine campagne romaine. Une grande place avec l'église et quelques commerçants, une rue principale et des petites dans tous les sens. Malko opta pour l'église après avoir garé l'Alfa dans le bon sens. Malko jeta un coup d'œil à sa montre double affichage Seiko-quartz, sept heures quarante-cinq. Des vieilles entraient et sortaient sans cesse. Il avait choisi un prie-Dieu près de la porte d'où il surveillait la place. Par Sergio, il savait que Maria Ave passait tous les jours devant

l'église. Malgré tout, il faillit ne pas la reconnaître quand elle déboucha à bicyclette. Ses longs cheveux étaient cachés par un gros bonnet de laine jaune, la moitié du visage dissimulé derrière une écharpe, un grand manteau cachant son corps somptueux. Mais c'était bien la fille venue accueillir Heinrich Stroll à Fiumicino et celle qui l'avait kidnappé, déguisée en religieuse.

Cette fois il tenait une vraie piste. Car derrière Maria Ave, il y avait Horst Fulda.

Il la laissa disparaître puis remonta dans l'Alfa sans se presser. Sachant où elle allait. Il garda cinq cents mètres de distance lorsqu'il l'aperçut devant lui sur la route menant à la Nationale 6.

Maria Ave pédalait dans la descente. Elle parvint à l'embranchement de la grande route, tourna à droite et stoppa devant une cabane de cantonnier. Malko continua et se réfugia cent mètres plus loin, dans un chemin de terre, d'où il put observer ce qui se passait. Maria Ave attendait à un arrêt d'autobus après avoir rangé son engin. Un bus vert surgit dix minutes plus tard avec un grand coup de klaxon et embarqua la jeune fille. Il n'y avait plus qu'à le suivre.

Le trajet pour Rome prit plus d'une heure, après des arrêts à Labico, à San Cesareo et à Finocchio. Pour se terminer Piazza di Porta Maggiore ! Maria Ave descendit et sauta dans un tram qui démarra aussitôt. Malko eut du mal à se dégager du magma des voitures. Heureusement le tram se traînait comme un escargot. Piazza délia Repubblica, Maria Ave descendit et prit un bus. Celui-ci s'engagea, Corso Vittorio Emanuele, dans un couloir réservé aux bus et aux taxis. Malko, n'écoulant que son courage, en fit autant.

Heureusement, un arrêt plus loin. Maria Ave descendit et s'engouffra dans une petite rue étroite sur la droite. Malko abandonna carrément sa voiture sur le trottoir et fonça derrière elle. À temps pour la voir entrer au numéro 12 de la Via Torre Argentina.

Il trouva un café un peu plus loin et s'installa avec un expresso et le *Messaggero*. Quarante minutes passèrent. Heureusement, les clients entraient et sortaient sans arrêt et personne ne semblait le remarquer dans ce quartier où il y avait toujours beaucoup de touristes. Impossible de se dissimuler dans la rue, elle ne mesurait pas quatre mètres de large.

Cinq minutes plus tard, sa patience fut récompensée. Quelqu'un sortit du numéro 12 et s'éloigna aussitôt vers le Corso Vittorio Emanuele.

Une religieuse !

Malko jaillit de son tabouret de bar. Il n'avait pas vu son visage, mais il était certain qu'il s'agissait de Maria Ave. Il observa la démarche. Un doux balancement sensuel qui était plus le signe d'une authentique salope que d'une servante de Dieu. Pour Rome, c'était le

déguisement idéal...

Il la vit héler un taxi et dut se livrer à un gymkhana effréné pour ne pas le perdre. En arrivant Porta Pinciana, le taxi s'engouffra dans un tunnel étroit et nauséabond, encombré d'énormes camions...

Malko faillit s'y faire laminer. Le taxi filait comme une Ferrari. Au dernier moment, probablement à cause d'une fausse manœuvre, il s'engagea sur la gauche. Malko freina violemment ; le tunnel se divisait en deux avec un panneau minuscule au centre, indiquant Via Nomentana. Sa roue arrière dérapa, et une brusque sueur froide l'inonda. C'est de justesse qu'il parvint à prendre la bifurcation de gauche pour suivre le taxi. Au milieu du tunnel, des gens attendaient dans le noir un problématique autobus. Ils émergèrent enfin Via Nomentana, continuant vers le nord dans un quartier résidentiel. Le taxi stoppa enfin dans une petite avenue bordée d'arbres, en sens unique. La « religieuse » en descendit, entra d'un pas vif dans un immeuble rose de six étages.

Malko se gara plus loin. Attendit un peu, puis s'approcha de l'immeuble en flânant. Une plaque de cuivre retint immédiatement son attention. « South Yemen Embassy. » Intérieurement, il jubila, connaissant les liens du Yemen du Sud avec les terroristes de tous poils. Maria Ave semblait tenir un rôle important dans la Colonne romaine des Brigades, puisqu'elle assurait la liaison avec des éléments étrangers comme Horst Fulda et maintenant les Yéménites. Vingt minutes plus tard, un radio taxi fit son apparition. La « religieuse » descendit presque aussitôt, portant une valise. À la façon dont elle la tenait, Malko comprit qu'elle devait être lourde...

Le taxi repartit, suivi par Malko. Arrivé dans le centre, il prit le risque de le dépasser, afin de prendre position Corso Vittorio Emanuele. Cinq minutes plus tard, le taxi stoppa au coin de la Via Torre Argentina, débarquant la « religieuse » et son chargement. Elle s'engouffra ensuite dans l'immeuble d'où elle était partie.

Malko décida de lâcher sa filature. Il en savait assez pour le moment. Inutile d'attirer l'attention. Peut-être Horst Fulda se trouvait-il dans cette nouvelle « cova ».

Maria Ave Doraventi pénétra dans le petit deux-pièces et laissa tomber la valise par terre avec un soupir.

— Ce que c'est lourd !

Tullio Calvani qui était allongé sur le lit, bougea à peine la tête. Son beau visage lisse ne reflétait généralement rien, sauf quand une leur atrocement cruelle passait dans ses yeux noirs.

— *Tutto va bene* ? demanda-t-il sans s'émouvoir.

— *Benissimo* ! fit Maria Ave en se débarrassant de sa cornette et en se laissant tomber près de lui. J'ai cru qu'ils allaient se trouver mal. Ils ne s'attendaient pas à ce que je vienne habillée comme ça !

Elle avait les joues roses et ses longs cheveux tombaient en cascade sur ses épaules. Tullio portait un jean très serré et une chemise largement ouverte sur une poitrine presque glabre. Le tissu du jean dessinait son sexe avec une précision de planche anatomique. Le regard de Maria Ave s'y attarda. Elle avait toujours été troublée par la beauté un peu malsaine de Tullio, qui passait des hommes aux femmes avec une facilité déconcertante. Il croisa son regard et elle rougit. Sans un mot, il lui prit la main et la posa sur la bosse du jean.

— Attends, murmura Maria Ave, laisse-moi enlever ça...

Six ans d'éducation religieuse l'avaient marquée. Tullio l'attira brusquement contre lui. Il n'avait plus l'air doux du tout.

— Non.

Il la prit par la nuque et attira sa bouche contre la sienne. Docilement, la langue d'Ave Maria fila tout droit, explorant la bouche de son partenaire jusqu'aux amygdales. Un baiser violent, animal et maladroit. Elle n'avait jamais su embrasser.

Lentement, Tullio remonta la longue robe, dévoilant les nylons noirs. Les yeux brillant d'une excitation malsaine. Il suivit la ligne des cuisses potelées, jusqu'aux jarretières et sourit en voyant le petit Beretta 6,35 enfoncé dans le bas droit, tenu par la jarretière.

Allongée sur le dos. Maria Ave se laissait faire. Elle sentit son amant repousser tous les obstacles, la prendre à pleine main. Fermant les yeux, elle entendit le bruit de la fermeture éclair qui descendait. Puis les doigts sur Tullio la forcèrent à se retourner sur le ventre. Elle savait déjà ce qu'il allait faire.

Dès le début de leur liaison, Tullio ne lui avait pas fait mystère de ses goûts.

Il la tira par les hanches pour qu'elle s'agenouille, la tête dans les draps, puis d'un geste brusque, rabattit la longue robe sur la nuque de Maria Ave, découvrant la chute de reins cambrée et un peu enveloppée. Si Maria Ave avait pu voir son expression à ce moment, elle aurait eu peur. Elle crispait ses mains sur les draps dans l'attente de ce qui allait se produire. Sachant que Tullio avait horreur des cris et des protestations. Une fois, elle avait cru qu'il allait la tuer.

Elle sentit un frôlement, quelque chose de chaud puis le garçon s'enfonça en elle d'une traite, d'un violent coup de reins et resta immobile. Maria Ave se mordit les lèvres pour ne pas hurler. Peu à peu, Tullio commençait à bouger en elle. Au début la douleur fut insupportable, puis ses muqueuses s'habituerent et, dans sa tête, elle commença à éprouver du plaisir. Tullio le sentit et s'arrêta brusquement, se penchant contre son oreille.

— Ton Allemand, il t'a fait ça ?

— Non, souffla-t-elle.

— Il t'a rebaisée depuis qu'il est revenu ?

— Non. Je te jure.

— Je ne veux pas qu'il te touche, fit Tullio, ou alors tous les deux ensemble ; ça te rappellera des souvenirs...

Elle avait connu Tullio quand elle était « vivandiera », c'est-à-dire bonne à tout faire pour les Brigades. C'est elle qui avait loué la « cova » où se cachait Tullio après son évasion de Trani, et qui lui apportait à manger. Un soir, elle l'avait trouvé en compagnie d'un jeune garçon. Devant elle, ils s'étaient livrés à une exhibition salace qui l'avait à la fois dégoûtée et excitée. L'éphémère amant de Tullio parti, elle avait brutalement eu envie de ce beau garçon qui semblait si fragile.

Quand elle avait été nue, il l'avait traitée exactement comme le garçon et elle était partie en pleurant jurant de ne pas remettre les pieds dans la « cova ». Mais le lendemain, ses chefs l'avaient forcée à retourner chez Tullio, et elle avait cédé à sa fascination.

Tullio se remit à bouger. De plus en plus vite.

— *Farabutto*⁽⁴⁴⁾ murmura-t-elle tendrement.

Elle ne lui en voulut même pas lorsqu'il se vida en elle, sans même se préoccuper de son plaisir. Elle avait l'habitude. Tullio s'arracha sans douceur et s'allongea sur le dos.

— Téléphone-lui, dit-il. Il va être content.

Maria Ave composa un numéro qu'elle avait gravé dans sa mémoire. Laissa sonner deux coups, raccrocha, refit le numéro, trois sonneries, raccrocha et enfin attendit qu'on décroche.

— *Pronto !*

— C'est moi, dit Maria Ave. J'ai fait les soldes et j'ai pu trouver de très bonnes affaires. Trois robes, deux chemisiers, des ceintures et tous les accessoires.

Horst Fulda raccrocha avec un sourire de satisfaction. Inge Klein l'observait de son habituel air indifférent.

— Ça y est, dit-il, ils ont enfin donné le matériel.

— Où est-il ?

— Maria Ave vient de le rapporter.

— Il vaudrait mieux qu'il soit ici, remarqua l'Allemande. Cette fille est imprudente. Elle est trop recherchée pour se promener partout. Cela va finir mal...

— Je sais, reconnut Horst Fulda, mais nous avons besoin d'elle. Maintenant, nous ne resterons pas longtemps ici...

Mentalement, il récapitula le message codé. Maria Ave avait ramené trois pistolets-mitrailleurs Skorpion, avec des munitions, deux Radom, des grenades défensives. De quoi préparer une attaque à sa manière. Il avait été obligé de dire « oui » à l'histoire de la Villa Torlonia, sans trop y croire. S'il avait eu son Skorpion, sa cible ne lui aurait pas échappé. Les Brigadistes aimaient trop la mise en scène et leur armement était lamentable... Après Torlonia, provoqué par la mort de Heinrich Stroll, il avait enfin eu le feu vert « officiel » de ses commanditaires pour une seconde tentative. Avec la pleine coopération des Brigades qui récupéreraient ensuite le matériel et recevraient une compensation financière importante pour le risque couru.

Maintenant, il ne restait plus qu'à mettre les pièces du puzzle en place. Il se tourna vers Inge :

— Je crois que nous allons bientôt nous payer ce salaire.

CHAPITRE XI

Malko avait trouvé une planque de l'autre côté du Corso Vittorio Emanuele, le long d'une église, d'où il surveillait la Via Torre Argentina. Il avait inspecté le soir précédent le couloir du numéro 12, mais il n'y avait ni noms, ni boîtes aux lettres. Impossible de savoir à quel appartement se rendait Maria Ave. Son horaire semblait régulier. Cela faisait la troisième fois qu'il la voyait débarquer de son bus et se rendre au même endroit.

Cette surveillance pouvait durer longtemps. À chaque seconde, il s'attendait à voir surgir Horst Fulda. Une chose était certaine, l'Italienne avait été chercher des armes chez les Yéménites pour une opération. Malko serait obligé de prévenir très vite les Italiens, sous peine de provoquer une catastrophe. On n'avait toujours pas retrouvé le juge D'Urso, ni les assassins du général de carabinieri. Un jour sur deux, on trouvait dans une poubelle un communiqué des Brigades rouges menaçant d'exécuter le juge. Et Maria Ave continuait à se promener impunément en ville... Malko avait mis Sergio au courant. Que la piste ne soit pas perdue, s'il lui arrivait quelque chose...

Maria Ave sortit de sa « cova », habillée d'un jean et d'une veste-anorak bleue. Tournant le dos au Corso, elle s'enfonça dans le dédale du vieux Rome, marchant rapidement sans se retourner. Malko se mêla à la foule à distance respectueuse. Ils arrivèrent sur une minuscule place triangulaire où se rejoignaient plusieurs ruelles. L'Italienne disparut par une porte basse. Malko attendit un peu et s'approcha. Un écriteau annonçait : *L'Eau Vive. Restaurant français.*

Il s'éloigna par la petite Via Monterone. Furieux. Difficile d'aller s'installer à ce restaurant. Maria Ave le connaissait. Il valait mieux planquer dehors en mangeant un sandwich. Il aurait eu besoin de complices, de logistique, mais il était désespérément seul. Avant de rejoindre le Corso, il se retourna machinalement et demeura figé sur place.

Ou il était fou, ou c'était Ornella qui venait de pousser la porte du restaurant et de disparaître à l'intérieur drapée dans un manteau mauve ! Du coup, Malko revint sur ses pas. Le cœur battant la chamade. Incroyable ! Il se raisonna, se disant que ce ne pouvait être qu'une coïncidence. Malheureusement, dans son métier cela n'existait guère et ceux qui y avaient cru peuplaient les cimetières... Il grillait

d'entrer et de surprendre les deux femmes ensemble. Mais c'était gâcher une semaine de filature. Il ne retrouverait plus une piste chaude comme ça...

Le cerveau en feu, il s'éloigna au hasard, cherchant une solution. Prévenir les Italiens. Ils arrêteraient la fille. On lui avait juré qu'Ornella était « clean ». Il fallait absolument en avoir le cœur net. Sans s'en rendre compte, il déboucha sur la Piazza Navona, avec ses bassins et l'énorme église S. Agnese. Le refuge de tous les drogués de Rome. On marchait littéralement sur les seringues... Quelques faux peintres barbouillaient des toiles sur le grand terre-plein, dans l'attente d'invisibles touristes... Malgré le froid, de pauvres hères étaient recroquevillés dans les portes cochères, serrés les uns contre les autres. Offrant de la drogue honteusement diluée pour se faire un peu d'argent.

Un jeune hippie, qui n'avait pas dû se laver depuis un mois, se leva et vint d'un pas traînant vers Malko.

L'œil si bleu qu'il en paraissait blanc, la bouche agitée de tics.

— *Brother*, dit-il avec un accent américain prononcé, *can you spare a fiver ? I am goddam cold...* ^{45}

Camé comme il l'était, on aurait pu le mettre sur un iceberg, il se serait cru au milieu du Sahara. Malko passa son chemin, sans répondre. L'autre l'accrocha par le bras, déjà agressif :

— *Motherfucker ! I'm hungry !*

Le mot « faim » illumina Malko. Il s'arrêta et fit face au junky, ^{46} qui eut un mouvement de recul, croyant qu'il allait le frapper... Ses yeux clignaient, ses doigts étaient repoussants de saleté, il tremblait, il y avait des boutons sur le cou, mais Malko ne voyait qu'une chose.

— Vous voulez gagner cent dollars ? demanda-t-il.

Le hippie ricana.

— Tu veux une pipe ? Ou t'es un flic ?

— Ni l'un ni l'autre, dit Malko, vous connaissez *l'Eau Vive*, le restaurant ?

— Ouais, les bonnes sœurs. On peut y bouffer pour cinq mille lires, mais c'est dégueu... Pourquoi ?

— C'est simple, dit Malko. Il y a une fille à qui je tiens là-bas en ce moment. Je voudrais savoir si elle est avec un homme, mais je ne veux pas avoir l'air d'un con... Alors, vous y allez. Vous déjeunez, pour qu'elle ne se doute de rien, et vous revenez me dire avec qui elle est...

L'autre fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que c'est que cette connerie ?

Malko tira une liasse de sa poche, déchira un billet de cent dollars en deux et lui en tendit la moitié, plus un billet de cinq mille lires.

— Je vous attends au restaurant à côté, dit-il. Quand vous revenez, je vous donne l'autre moitié. Voilà comment est la fille...

Il lui fit une description d'Ornella. Avec son mètre quatre-vingts, sa poitrine fabuleuse et son manteau mauve, elle ne passait pas inaperçue. Le drogué écoutait bouché bée, serrant le billet dans sa main.

— OK, OK, j'y vais, fit-il nerveusement. Vous m'attendez, hein ?

Il transpirait à l'idée de la bonne piquouze qu'il allait se faire.

Malko le regarda s'éloigner et entra dans le restaurant. Priant pour qu'il revienne avec la description d'un homme.

Malko achevait de mâcher un jambon de San Daniele cotonneux quand le hippie fit irruption, l'air bizarre. Il s'assit à la table de Malko et se pencha vers lui.

— Mec, vous avez foutu en l'air cent dollars...

— Pourquoi ?

L'autre tendit la main.

— Le blé.

— D'abord, vous me dites.

Ils s'affrontèrent du regard. Le drogué ignorait à quel point l'information était vitale pour Malko. Aussi, il céda le premier.

— Votre gonzesse, dit-il, je l'ai trouvée facilement, j'ai même bouffé à côté d'elle. Mais elle était pas avec un mec.

— Seule ?

— Non, une copine. Une superbe gueule de salope. Des longs cheveux et des nichons... Elle portait un vieux jean et un drôle de truc bleu. Comme pour aller à la montagne. *Bellissima ragazza*, comme ils disent ici. Alors...

Il était inquiet. Malko tendit l'autre moitié du billet de cent dollars que le hippie fit disparaître avant de se lever. Il se retourna :

— Si vous avez beaucoup de coups comme ça, vous pouvez toujours compter sur moi. En plus, j'ai bouffé. Allez, je vais chercher mon shit...

Malko resta devant son assiette, le cœur glacé. Ainsi, Ornella faisait, elle aussi, partie des Brigades rouges. Le guet-apens de la Villa Torlonia, c'était elle. Stefano Ruggieri ne devait pas être au courant. C'est lui qui avait été manipulé. Il comprenait pourquoi les Brigades rouges tenaient la dragée haute à la police. Tout le système était pourri. Elle, l'insoupçonnable, la bourgeoise, le mannequin nymphomane, avait le cerveau comme un ordinateur. Malko avait encore dans les oreilles ses mots tendres et ses expressions graveleuses. Il paya et s'éloigna à pied dans le froid. Le drogué avait disparu... Il faudrait affronter la tendresse d'Ornella sans l'étrangler... Car il allait l'inviter à dîner. Pour voir.

Tout en marchant, il se mit à réfléchir. Quelque chose se préparait, où Ornella de nouveau, jouait un rôle. Il avait un seul avantage. Tout en étant chassé, il était redevenu chasseur... Mais à qui se fier ? La DIGOS n'avait pas été capable de déceler les contacts d'Ornella. Il était seul. Avec peut-être le chef de station de la CIA à Rome en qui il pouvait avoir confiance. Et Sergio.

Ornella était exubérante comme à son habitude.

— *Bambino mio*, comment vas-tu ? Qu'est-ce que tu as fait ?

— Des courses, dit Malko. Et toi ?

— J'ai déjeuné avec une copine. Dans un petit restaurant français. Si tu veux, je t'emmène ce soir...

— Avec plaisir, dit Malko. Viens à l'hôtel vers sept heures.

À la suite de cette nouvelle information, il avait décidé de prévenir la CIA. Il partit à pied et fut reçu aussitôt par le chef de station à qui il raconta toute l'histoire. L'Américain sembla perplexe...

— À mon avis, ils sont en train de monter un coup contre vous... Le mieux, c'est de prendre le premier avion et de retourner surveiller les travaux de votre château... Sinon, vous risquez de vous retrouver les bras en croix au milieu de la Via Veneto, avec assez de plomb dans le corps pour couler un cuirassé...

— Enfin, protesta Malko, nous sommes dans un pays ami. Nos homologues nous doivent assistance.

L'Américain ricana :

— Ils vont vous offrir un gilet pare-balles avec vos initiales. Pensez qu'ils n'ont même pas été foutus de protéger Aldo Moro et que les autres ont assassiné une douzaine de hauts fonctionnaires et de magistrats au cours des six derniers mois... L'État part en couille. Alors pour un agent « noir » d'un pays étranger...

— Et vous ?

— Je n'ai pas de budget, soupira l'Américain. Vous êtes sur un problème privé. Je ne peux pas emprunter à la Division des Opérations des gens pour liquider une vendetta personnelle. Il faudrait que ce Fulda m'assassine d'abord. Et encore... Je peux vous aider à titre personnel et je le ferai, mais c'est tout. Faites bougrement attention. Ils vont prendre leur temps et ils frapperont. Ils vous ont loupé deux fois, ils n'aiment pas ça...

Encourageant. Malko se leva. Gardener avait raison. Dehors, la tramontane redoublait.

— OK, dit-il, je vais essayer de faire face. J'ai toujours la ressource d'emmener les carabiniers à la cache et de prendre la fille...

Il repartit Via Veneto. Le hall de l'*Excelsior* était plongé dans le

noir et il dut monter les quatre étages à pied.

Il s'allongea et s'octroya deux heures de sieste. Il avait besoin de prendre des forces et de réfléchir. Maintenant qu'il connaissait le rôle d'Ornella, il n'avait plus du tout envie d'elle. Vers huit heures, elle débarqua et ils prirent la Ferrari, puis plongèrent vers le centre. Ornella se gara et entraîna Malko, à travers le dédale du vieux Rome.

La petite porte de *L'Eau Vive* donnait sur une immense salle au plafond voûté, divisée en deux parties. Une douce musique classique baignait l'ensemble. Des filles de couleur en sari et en boubou circulaient à travers les tables. Une jeune femme brune s'avança vers eux avec un sourire angélique.

— Vous avez réservé ?

— Non, dit Malko.

— Dieu est avec vous, il me reste une table.

On les installa à une table ronde à côté de deux hommes aux mines patibulaires et aux poches alourdies d'objets qui n'étaient certainement pas des missels... L'hôtesse se pencha vers eux :

— Ne soyez pas surpris, ce sont les gardes du corps du signor Agnelli. Il a déjà été enlevé une fois, alors ils veillent sur lui...

Curieux endroit. Ornella se pencha vers Malko :

— C'est un restaurant unique. Le service et la cuisine sont faits entièrement par des religieuses. Le pape Jean-Paul II y venait souvent quand il était cardinal. Au déjeuner, ils servent des repas à cinq mille lires pour les étudiants qui ne peuvent pas se payer les restaurants normaux...

Autour d'eux, il y avait un curieux mélange de religieux et de civils. La fille brune vint prendre la commande et leur jeta un regard attendri.

— Je prierai pour vous, dit-elle, vous avez l'air très heureux. Que Dieu bénisse votre amour...

C'était un comble.

Ornella s'enroula autour de Malko pendant tout le repas, ce qui sembla fasciner un jeune prêtre de la table voisine. Encore une vocation qui vacillait...

— Tu vas repartir ? demanda-t-elle au dessert, d'une voix inquiète.

— Pas tout de suite, dit Malko. Du coup, le Kurier m'a demandé de faire une enquête en profondeur sur les Brigades rouges. Cela va me prendre une quinzaine de jours. À propos, as-tu des nouvelles de ton ami Stefano ? J'aimerais le voir.

— Ces cochons l'ont inculpé, malgré sa blessure, dit Ornella.

— À quel hôpital se trouve-t-il ?

— À San Giovanni. Mais je ne sais pas si tu pourras le voir... Il ne reçoit personne.

— J'essaierai. Dis-moi, qu'est-ce que tu en penses, toi, des

Brigades ?

Ornella eut une moue dubitative.

— Oh, tu sais, je ne fais pas de politique. Les Brigades, ce sont des intellectuels. Il y a toujours eu une tradition d'anarchie en Italie. De gauche ou de droite. Il faudrait savoir qui est vraiment derrière eux. Ce ne sont pas des types comme Serengeti. Ils dansent sur une musique qu'ils n'ont pas écrite. Manipulés par des gens plus forts qu'eux. Aldo Moro avait deviné, c'est pour cela qu'il est mort. Si on l'avait libéré, il aurait parlé et il y aurait eu des surprises...

La religieuse-serveuse brune claqua des mains et annonça :

— Mes chers amis, nous interrompons notre repas comme tous les soirs pour chanter l'Ave Maria de Gounod. Que Dieu vous protège.

Les serveuses donnèrent l'exemple. Suivies par les religieux qui dinaient et une partie des clients. Malko regarda autour de lui. Les deux gardes du corps d'Agnelli chantaient à gorge déployée. Ornella avait fermé les yeux et ressemblait à une Madone brune. Il y avait de quoi rêver. Le cantique terminé, la musique classique reprit, et le repas continua. Ornella plus amoureuse que jamais. Malko se demanda ce qui la faisait marcher. L'argent ? Non. La conviction politique ? Difficile à croire. Le goût de s'amuser probablement, de manipuler des marionnettes...

Ils ressortirent enlacés, sous un flot de bénédictions... La rue était froide, noire et déserte. Malko serra la crosse de son pistolet à travers sa poche. Mais rien ne se passa jusqu'à la Ferrari qui ronronna docilement. Le cuir sentait bon et Ornella n'était plus qu'une belle femelle grisante.

— Tu veux aller au *Jackie'O* ? proposa-t-elle. Danser.

Le *Jackie'O* était désert. Rome ne sortait plus. Une voiture de carabiniers les doubla, sirène hurlante. Devant le ministère de la Justice, des voitures blindées veillaient, avec des barrières. Les Brigadistes avaient promis de le faire sauter. Quelques rares voitures filaient le long du Trastevere au milieu des derniers trams. Ornella posa la main sur la cuisse de Malko.

— Je suis très amoureuse de toi, soupira-t-elle. J'espère que tu resteras longtemps à Rome.

Jour après jour, le blue-jean de Maria Ave Doraventi semblait plus délavé. Cette fois, elle portait un caban rouge en plastique et de hautes cuissardes, les cheveux au vent. Un sixième sens disait à Malko que cette planque n'était qu'un relais, que Horst Fulda ne s'y trouvait pas et qu'en faisant arrêter la jeune femme, il couperait définitivement la seule piste qu'il possédait. Elle prit un taxi qu'il suivit facilement.

Jusqu'à la Via Giovanni Lanza où elle stoppa en face d'une agence immobilière. Elle y resta dix minutes, puis en ressortit accompagnée d'un grand moustachu maigre. Malko les vit monter dans une Fiat 600 qui avait connu des jours meilleurs. Ils filèrent vers le sud de la ville, tournant autour du Colisée, puis empruntant la Via San Gregorio. Ils longèrent les terme de Caracalla et il faillit les perdre à la Porta San Paolo. Il les rattrapa Via Ostiense, juste avant qu'ils ne stoppent devant un vieil immeuble, après le tunnel, sous la voie de chemin de fer.

Il vit Maria Ave et son compagnon y pénétrer. Quelques minutes plus tard, ils repartaient. Maria Ave se fit déposer à l'agence et partit à pied. Malko décrocha. C'était trop bête de prendre des risques. Chaque jour amenait une bribe d'information... Maria Ave était en train de louer une nouvelle « cova », comme disaient les Brigadistes. Sa couverture était parfaite. Elle partait de son village tous les matins comme si elle allait travailler. Dix jours déjà qu'il était à Rome. Les communiqués de victoire des Brigadistes tombaient quotidiennement, sur fond de tramontane. Peureusement, le gouvernement italien avait relégué le général de la Chiesa dans le Nord où il dirigeait vingt mille carabinieri, abandonnant Rome aux Brigadistes.

Chaque jour, il s'attendait à ce que Maria Ave le conduise à la planque des Allemands. En vain. Le goût de la vengeance ne s'émoussait pas avec le temps... Au contraire. Il sentait que quelque chose se préparait. Lui aussi guettait ceux qui protégeaient Horst Fulda et sa complice. L'Allemand et lui étaient comme deux fauves qui tournent l'un autour de l'autre, prêts à bondir. A prendre à la gorge et à serrer... Horst Fulda avait frappé le premier, mais Malko avait pu esquiver.

Comment allait se passer le prochain affrontement ?

Il lui fallait retourner au ministère de l'Intérieur afin d'obtenir un permis de visite pour voir Stefano Ruggieri. En attendant, il repassa à l'*Excelsior*. Un message d'Ornella l'attendait, et il la rappela.

— Puisque tu restes, dit-elle, j'ai organisé un week-end.

— Ah bon ! Où ?

— Au bord de la mer, à Ostia. C'est un endroit très agréable. Les parents de la fille avec qui je déjeunais ont une villa là-bas. Elle nous invite. Je lui ai parlé de toi, elle a très envie de te connaître. J'ai même rêvé que tu faisais l'amour avec elle, ajouta-t-elle. On ne sait jamais.

C'était trop beau. Malko eut l'impression qu'une main glacée lui étreignait la poitrine. La vieille histoire de Samson et Dalila tenait toujours. Ornella venait de sonner le signal de la mise à mort. Un beau week-end d'amoureux était l'occasion idéale pour se débarrasser de lui.

— C'est une bonne idée, dit-il. J'ai toujours eu envie de connaître Ostia.

CHAPITRE XII

Stefano Ruggieri regardait le jour tomber, installé dans un fauteuil, le dos à la porte, sa jambe blessée allongée devant lui. Son fils, Giulio, qui lui avait rendu visite, jouait avec le stylo du journaliste. Tout était calme au second étage de l'hôpital San Giovanni et on n'entendait que le bruit des chariots dans le couloir amenant le dîner aux malades. Lorsque la porte s'ouvrit derrière lui, le journaliste ne se retourna même pas. C'est le regard terrifié de son fils qui l'alerta. Il tourna la tête et le sang se retira instantanément de son visage.

— Tullio, non !

Le jeune homme qui avait pénétré dans la chambre ressemblait à une sorte d'archange, tant il était beau, romantique avec sa grande écharpe tournée autour du cou, sa peau lisse et sa bouche gourmande de petite frappe.

Il ne dit rien, écarta les pans de son long manteau. Un fusil de chasse dont le canon et une partie de la crosse avaient été sciés, était dissimulé dans une grande poche cousue à la doublure. Il l'en sortit, posa l'extrémité du canon contre la nuque de Stefano Ruggieri et appuya sur la détente. La détonation secoua la chambre, couvrant le hurlement du fils du journaliste. Le visage de ce dernier se transforma instantanément en une sorte de rose rouge, tandis que les éclats de boîte crânienne et de cerveau éclaboussaient les murs.

Calmement le tueur remit son arme sous son manteau, sortit, referma la porte et s'éloigna sans se presser. Giulio se rua vers son père.

— Papa, papa !

Sans le sang qui inondait son visage et le trou dans sa tête on aurait cru que le journaliste dormait, le menton sur sa poitrine. Lorsque les infirmières entrèrent, elles trouvèrent Giulio la main posée sur le trou dans la tête de son père, comme s'il avait pu ainsi l'empêcher de mourir.

Mario di Santini était livide, avec de grandes poches sous les yeux qui le vieillissaient de dix ans. L'huissier qui avait accompagné Malko jusqu'à la pièce 92 s'éloigna en traînant les pieds dans le couloir mal

éclairé et pisseux. Le questeur garda la main de Malko dans la sienne.

— Ils viennent de tuer Ruggieri, dit-il d'une voix blanche. Dans sa chambre d'hôpital.

— On a arrêté l'assassin ?

— Non, hélas. Je crois que c'était Tullio. Il a disposé de complicités pour parvenir jusqu'à la chambre. C'est horrible...

Derrière lui, la grande carte de Rome et de sa banlieue où étaient signalées par des épingles bleues toutes les « covi freddi⁽⁴⁷⁾ », les anciennes caches des Brigadistes, semblaient le narguer. Il y en avait partout : Porta Maggiore, Bocca di Leone, Campo di Mare, Tor Marancio, Ostia. Avec une prédilection pour le nord de Rome... Malko réfléchissait à ce que pouvait signifier le meurtre du journaliste. Qu'aurait-il pu dire ? Il chassa de sa pensée le fait qu'il se soit confié à Ornella. C'était trop horrible. Et pourtant...

Il risquait d'être fixé très vite sur l'étendue des relations de la jeune femme avec les Brigades.

— C'est en effet terrible, dit Malko. L'enquête sur la Villa Torlonia a-t-elle avancé ?

— Même pas, admit le questeur d'un ton découragé. Nous avons découvert qu'un inconnu s'est fait faire une clef de la grille en se prétendant envoyé par le ministère des Beaux-Arts. Là-bas, nous n'avons rien trouvé, à part les douilles. D'après le laboratoire, certaines ont été tirées par l'arme qui a tué le général des carabinieri, le soir de Noël.

— Moi, j'ai du nouveau, annonça alors Malko.

Il avait longuement hésité avant de révéler le fruit de ses filatures, mais il ne pouvait pas continuer à travailler ainsi en franc-tireur... Le policier le fixa avec un sourire figé. Comme s'il avait peur de ce que Malko allait dire.

— Grâce à des contacts en Allemagne, j'ai eu certaines informations, expliqua ce dernier. Je pense être bientôt victime d'un nouvel attentat. Une coproduction Brigades rouges et Rote Armee Fraktion...

— Un attentat ! sursauta le policier. Comment l'avez-vous su ? C'est très grave.

— Je ne peux donner mes sources, fit Malko. Samedi, je dois aller en week-end à Ostia. Cela se passerait pendant le parcours. Il me faudrait une protection.

Mario di Santini fronça les sourcils :

— Il faut m'en dire plus. Vous avez un contact avec les Brigadistes ? Je ne peux pas vous aider sans en référer à l'autorité supérieure. Vous êtes tenu de dévoiler tous les contacts que vous avez avec les BR.

— Je n'ai eu aucun contact depuis la Villa Torlonia, affirma

Malko, mais j'ai des informateurs. Je suis certain à quatre-vingt-dix pour cent de ce que j'avance. S'il ne se passe rien, vos hommes en seront quittes pour une promenade au bord de la mer. Bien entendu, si vous estimez ne pouvoir agir, j'annulerai ce week-end. Ce serait dommage. Je pense que nous avons affaire aux mêmes que ceux qui ont assassiné le général et Stefano Ruggieri. Et qui ont tenté de m'exécuter Villa Torlonia. Je ne veux pas aller au massacre tout seul. En plus, vous risquez de capturer des gens que vous cherchez depuis longtemps...

Mario di Santini réfléchit quelques instants :

— Bien, dit-il, je vais prendre sur moi de vous donner une voiture de protection avec quatre de mes meilleurs hommes. Ils seront en liaison radio avec un PC mobile, prêt à faire barrer les routes. Si vous nous permettez de capturer Tullio, vous aurez droit à la reconnaissance du gouvernement italien.

— Quatre hommes cela suffira ?

— Bien sûr ! Ce sont des spécialistes. Ils seront en alerte à partir du samedi matin. Vous partirez de l'*Excelsior* ?

— Oui, je vous communiquerai le numéro et le type de la voiture que je conduirai.

— *Benissimo*, approuva le questeur. Un peu rasséréné.

Il semblait avoir chassé de son esprit le meurtre du journaliste, mais ses yeux avaient toujours une expression de chien battu. Malko tint à le rassurer à la porte de son bureau.

— Vous saurez tout après, je vous promets.

Mario di Santini hocha la tête.

— J'espère... Sinon, je risque de gros ennuis.

En descendant dans l'ascenseur, Malko se dit qu'il aurait Ornella dans sa voiture et qu'ensuite, elle serait bien obligée de se confesser. Lui n'avait aucune autorité pour recueillir ses aveux, mais Mario di Santini en ferait ses choux gras... Il prenait un risque calculé en ne livrant pas la « cova » de la Via Torre Argentina. S'il avait été sûr d'y trouver Horst Fulda, il n'aurait pas hésité une seconde. Mais, Maria Ave arrêtée, plus aucune piste ne restait pour le conduire au terroriste allemand. La guerre entre le gouvernement italien et les Brigades n'était pas sa guerre. Il était à Rome pour ramener la tête de Horst Fulda.

Avant de reprendre sa voiture, il passa un coup de fil de la cabine qui se trouvait sur la façade extérieure du bar *Viminale*. La voix de Sergio répondit aussitôt.

— J'ai besoin de vous voir, dit Malko.

Le capitaine de carabinieri n'hésita pas une seconde.

— Je vous envoie une voiture au même endroit que l'autre jour. Dans une heure.

Malko avait quand même besoin de prendre certaines précautions avant de se jeter dans la gueule du loup... Seul Sergio pouvait s'en charger. Du moins, il l'espérait...

Le ciel était d'un bleu immaculé, bien qu'il fasse frais. En ouvrant la fenêtre de sa suite, Malko reçut la caresse d'un rayon de soleil presque printanier. Il se sentait un peu nerveux. Dans deux heures, il aurait une réponse à beaucoup de questions. Le téléphone se mit à grelotter. Il décrocha. Ornella parlait encore plus vite que d'habitude.

— *Amore mio*, c'est terrible, dit-elle, ma Ferrari est en panne, je n'arrive pas à démarrer. Comment allons-nous faire ?

Elle semblait si angoissée que Malko eut envie de rire.

— Sais-tu qu'il y a des millions de gens qui roulent dans autre chose qu'une Ferrari ? dit-il. Cela tombe bien, comme ma voiture ne marche pas bien. Avis m'en a donné une autre, une superbe Fiat 2500, blanche comme une jeune mariée. J'espère que tu me feras l'honneur de monter dedans.

Ornella sembla soulagée.

— Bien, dit-elle, je viens te chercher à l'hôtel dans un quart d'heure...

C'était reparti. Malko prit son sac de voyage dans lequel il avait fourré son pistolet extra-plat et descendit. La journée commençait mal : il avait téléphoné à Liezen pour apprendre que Krisantem avait de la fièvre et que les devis de remise en état des boiseries avaient doublé en quinze jours...

Il sut qu'Ornella était arrivé avant même de la voir. Les regards de tous les mâles présents s'étaient tournés vers la porte. La vie s'était arrêtée dans le hall de l'*Excelsior*.

Ornella franchit la porte tournante majestueusement et Malko resta cloué sur place. Un vison blanc jeté sur le bras, elle était moulée par un pantalon de lastex fuschia, assorti d'un haut de même couleur collant comme un gant. C'était à couper le souffle. La seule tache noire dans tout ce rouge venait de ses cheveux ramenés en chignon. Elle courut vers Malko et s'enroula autour de lui, sans la moindre pudeur, cambrant volontairement ses reins déjà proéminents. N'en pouvant plus, le concierge se plongea dans le classement du vieux courrier. Ornella passa son bras sous celui de Malko.

— *Amore mio*, roucoula-t-elle, nous allons passer un week-end de rêve.

C'était aussi l'avis de tout le personnel de l'hôtel, à voir leur expression.

La Fiat blanche attendait sous le porche. Malko ouvrit la portière à

Ornella qui se lova sur le siège comme si c'était un homme. Le voiturier ne pouvait détacher ses yeux de l'incroyable poitrine moulée de rouge. Une ouverture en dentelles en forme de cœur permettait d'en apercevoir assez pour pousser un honnête homme à des gestes regrettables.

La portière claqua comme une porte de coffre-fort. Malko se glissa au volant et s'engagea dans la Via Bissolati, conduisant très lentement, afin de laisser à ceux qui le surveillaient le temps de le prendre en charge. Ils les repéra très vite. Une grosse Alfa 2000 bleue avec des vitres teintées et une petite antenne émergeant du coffre. Il en fut rassuré. Les Italiens n'étaient quand même pas tout à fait pourris. Il conduisait avec prudence, tous ses sens en éveil. D'ailleurs la voiture avait des reprises très molles. Ornella parlait sans arrêt, comme si elle cherchait à s'étourdir. Elle mit la radio, changea plusieurs fois de poste.

Malko n'arrivait pas à dissiper sa tension, roulant lentement vers le sud-ouest. À chaque carrefour, il inspectait les lieux avec soin. Il était certain que l'attentat allait se produire à un ralentissement, à un feu, ou un croisement. Ils descendirent ainsi le long du Colisée, se perdirent dans les petites rues près du Tibre, pour regagner les quais.

Ornella se pencha sur lui.

— Passe à gauche, c'est plus joli, je vais te montrer la pyramide Caius Cestius.

Malko admira la pyramide. Cela ne valait pas Chéops... Ils étaient arrivés au passage sous la voie de chemin de fer coupant la Via Ostiense. Son cœur se mit à battre plus vite : le compte à rebours était commencé. Il refaisait le parcours de Maria Ave, la jeune Brigadiste. Il se cala bien sur son siège, vérifia d'un coup d'œil dans le rétroviseur que la grosse voiture bleue était toujours derrière lui.

Il ralentit en s'engageant dans le passage souterrain. De l'autre côté, la grande avenue était déserte. Il allait accélérer lorsqu'un camion surgit brusquement d'une rue à sa droite. Automatiquement, il ralentit pour le laisser traverser. Mais au lieu de franchir l'avenue, le camion – un semi-remorque avec une remorque – cala, bouchant toute la chaussée de la Via Ostiense.

Une brusque poussée d'adrénaline remplit les artères de Malko. Ça y était ! Il réalisa alors qu'il se trouvait juste à la hauteur de l'immeuble où Maria Ave était venue avec l'agent immobilier. Il leva les yeux et aperçut, pendant une fraction de seconde, une silhouette derrière une fenêtre de premier étage. Son pied écrasa le frein, et le pare-chocs avant de la Fiat s'arrêta à moins d'un mètre du gros camion. Il tourna la tête. Les traits d'Ornella s'étaient brusquement tirés. Au lieu de s'étonner comme elle aurait dû le faire, elle demeurait muette.

Malko jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. L'Alfa bleue venait de stopper dans un grincement à quelques centimètres de son pare-chocs arrière. Rien ne se passa durant quelques secondes. Il était coincé entre le camion et la voiture de police.

Soudain, un troisième véhicule surgit derrière eux. Une voiture beige qui s'arrêta à gauche de l'Alfa des policiers. Trois hommes en jaillirent. Malko aperçut l'éclat sombre de plusieurs armes. Au même instant le regard de Malko se porta sur sa droite. Une voiture était garée le long du trottoir, recouverte d'une bâche, comme souvent à Rome. Brutalement, la bâche s'écarta, et deux silhouettes jaillirent du véhicule. Horst Fulda et Inge Klein ! Tous deux armés de pistolets-mitrailleurs Skorpion. Curieusement, ils négligèrent la voiture de Malko pour courir vers l'Alfa des policiers. Celui qui conduisait eut le temps d'ouvrir la portière d'un coup d'épaule et de sortir, un pistolet à la main.

Il tituba aussitôt, haché littéralement par des rafales de pistolets-mitrailleurs, tirées à bout portant.

Ornella poussa un hurlement dément.

— Non ! Non !

Les cinq membres du commando rafalaient méthodiquement la voiture de police tirant à travers les vitres et les portières. Le policier déjà sorti s'effondra. Les autres, cloués sur leurs sièges par le feu des terroristes, n'eurent même pas le temps de quitter le véhicule dont toutes les glaces étaient devenues opaques sous l'impact des projectiles. Le silence retomba brusquement, troublé seulement par le bruit métallique des chargeurs vides qui tombaient à terre. Chaque terroriste avait une musette en bandoulière où il portait ses munitions de rechange. En quelques secondes, les quatre policiers étaient hors de combat.

Malko vit Horst Fulda qui courait vers sa voiture. Une boule dans la gorge, il appuya sur le bouton commandant la fermeture électrique des glaces et des portières, puis passa en marche arrière, essayant de se dégager. Des gens commençaient à apparaître aux fenêtres et aux portes, mais dans ce quartier tranquille, il y avait peu de badauds, la rue était bordée d'entrepôts et d'usines. L'arrière de la Fiat heurta violemment la calandre de l'Alfa de la police, la forçant à reculer. Mais ce n'était pas suffisant... Horst Fulda arriva à la hauteur de la portière avant gauche de Malko et braqua son Skorpion à travers la glace. Inge Klein se planta devant le capot, visant le pare-brise.

Ornella, avec un cri de terreur, plongea littéralement sur le plancher de la voiture. Les salves crépitèrent, assourdies par les glaces épaisses. Les deux Allemands visaient Malko.

Les projectiles giflèrent les glaces en tir groupé. Pourtant, rien de vraiment important ne se passa. Plusieurs points opaques apparurent là où les balles frappaient. Le pare-brise devint partiellement opaque. Les deux chargeurs de Skorpion y passèrent, sans qu'une seule balle ne traverse les glaces spéciales. Ornella se redressa pendant le bref instant de silence, ôta la sécurité de sa porte et se jeta dehors avant que Malko ait pu l'en empêcher. Il n'eut que le temps de plonger sur la banquette pour refermer la portière et la reverrouiller. Les trois autres tueurs arrivaient à la rescousse. De nouveau, les coups de feu claquèrent de toutes parts. Ornella courait en gesticulant vers les tueurs. L'un d'eux la mit en joue et lâcha une rafale. La jeune femme tituba, battit l'air de ses bras et s'effondra sur la chaussée.

Malko vit le visage de Horst Fulda, convulsé de rage et de stupéfaction. Le jeune Allemand braqua de nouveau son PM et refit feu à quelques centimètres de la glace. Malko vit les flammes jaillir de l'arme, sentit les impacts ébranler le sécurit mais les cinq centimètres de verre spécial tinrent bon. Malko, assourdi, secoué, repassa en marche arrière, emboutissant l'Alfa. Cette fois, il gagna assez d'espace pour se dégager, et la Fiat bondit en avant, évitant enfin le camion stoppé. Des coups de feu claquèrent derrière lui et il aperçut Horst Fulda dégoupiller une grenade, puis la jeter dans sa direction. Il était parti à temps. Dans le rétroviseur, il vit deux corps étendus sur la chaussée, et les terroristes qui remontaient en hâte dans leur véhicule. Le tout n'avait pas duré plus de deux minutes. La Fiat blindée procurée par Sergio lui avait sauvé la vie. C'est également les « volpi » qui avaient mis la Ferrari en panne. C'était le moment de les prendre en chasse. Ivre de rage, il plongea dans son sac et y prit son pistolet extra-plat. Il n'avait qu'à pousser le cran de sûreté pour qu'il soit prêt à servir. D'un seul coup de volant, il fit demi-tour, revenant vers le lieu de l'attentat. La voiture beige des quatre terroristes avait déjà démarré. Littéralement sous son nez, elle tourna dans une petite rue à gauche, puis encore à droite. Les dents serrées, Malko essayait de ne pas les perdre. Qu'est-ce que faisaient les policiers ? Ils avaient bien dû entendre la fusillade dans la radio de l'Alfa.

Il dut soudain freiner brutalement. Un fourgon venait de déboîter derrière les fuyards et de barrer l'étroite rue, montant en partie sur le trottoir.

Les terroristes avaient stoppé quelques secondes, permettant au conducteur du fourgon de quitter son véhicule par une porte latérale, hors du champ de tir de Malko, et de sauter dans le leur. Malko bondit à terre, visa le véhicule qui s'enfuyait et tira, vidant son chargeur. La voiture beige tourna et disparut hors de sa vue. Il en aurait pleuré ! C'était l'échec complet ! Remontant dans sa Fiat, il se mit à la

recherche d'un téléphone. Au moins tenter d'intercepter le commando qui venait de semer la mort. La colère l'étouffait. Une fois de plus sa confrontation avec Horst Fulda avait tourné à son désavantage. Certes, il était toujours vivant, mais l'Allemand s'en était tiré. Une sorte de match nul et sanglant.

Bouleversé, secoué, les oreilles encore bourdonnantes des coups de feu, il tourna à gauche, aboutit dans une impasse, fit marche arrière, retrouva les berges du Tibre, aperçut enfin une cabine téléphonique. Il composa le numéro de la police, le 113, l'avertit de l'attentat, signalant la voiture beige et raccrocha. Il repassa le pont de l'Industrie, retomba dans la Via Ostiense par l'autre côté. Une voiture de carabinieri avec un phare tournant barrait la chaussée. Un policier fit signe à Malko de stopper. En voyant le pare-brise éclaté par les balles, d'autres accoururent. Malko sortit lentement de la Fiat, car tous semblaient très énervés. Des badauds commençaient à s'approcher. Dans son mauvais italien, Malko expliqua qu'il était une des victimes de l'attentat, donna le nom de Mario di Santini exhibant la carte donnée par Sergio. Des ambulances se rapprochaient, précédées d'une sorte de sifflement bizarre.

Il s'approcha du lieu du massacre. Le camion était toujours en travers de la Via Ostiense. Les policiers retenaient les badauds. Il y avait des dizaines de douilles partout, une grande tache sombre, là où la grenade avait éclaté. Le sang ne se voyait presque pas sur la tenue écarlate d'Ornella. La jeune femme reposait sur le côté, le visage calme. Un carabinier jeta sur elle un drap, prêté par une vieille femme qui se signa.

Le policier qui gisait sur le dos serrait encore son pistolet de service dans la main. Une balle était entrée au-dessous de son nez et d'autres un peu partout. Il avait les yeux ouverts, et une drôle de moustache rouge d'un seul côté de la bouche. Par l'entrebâillement de sa chemise, on apercevait des poils noirs. À l'intérieur de l'Alfa c'était un carnage. Au moins une centaine de cartouches avaient été tirées. Les deux policiers de l'arrière étaient tassés sur le siège. Celui du devant, dont la tête reposait sur l'accoudoir, avaient le visage éclaté, un œil pendant. Deux mitraillettes étaient posées sur le plancher. Aucun ne portait de gilets pare-balles. La radio de bord continuait à cracher des informations. Les visages fermés et durs des carabinieri autour de lui exprimaient un désarroi mêlé de rage.

Il en arrivait de tous les côtés, sans compter les journalistes, les cameramen. Les flashes crépitaient. Des radios braillaient partout. Des motards partaient dans toutes les directions. En vain. Une Fiat noire stoppa près de Malko et Mario di Santini en descendit, blanc comme un linge. Il regarda la voiture des policiers, puis Malko, et balbutia :

— Mais vous n'avez rien ? Comment...

— On m'avait prêté une voiture blindée, expliqua Malko. Les carabinieri. Sinon, je serais aussi mort que vos hommes. S'ils en avaient eu une aussi, ils seraient toujours là. Les autres avaient des armes automatiques. Il y avait Horst Fulda. Et la femme aussi. Ce sont eux qui ont tiré sur moi.

Mario di Santini s'était planté devant l'Alfa bleue. Malko le vit ravalé des larmes. Le sang continuait à s'écouler de tous les cadavres mitraillés à bout portant. D'autres officiels arrivaient peu à peu. Le tumulte était à son comble. Des journalistes essayaient en vain d'approcher Malko. Il avait la tête qui tournait. Des ambulanciers chargèrent le corps d'Ornella sur une civière. Puis des photographes officiels commencèrent à photographier l'Alfa et son macabre contenu. Avant qu'on enlève les cadavres. Malko s'approcha du questeur italien.

— Les Brigadistes ont loué un appartement dans cet immeuble, dit-il, c'est de là qu'ils ont préparé l'attentat. Au premier étage.

Une meute de carabinieri se rua dans la direction indiquée. Lorsque Malko y entra, les deux petites pièces sans meuble grouillaient d'uniformes. Il y avait juste une chaise près de la fenêtre, des restes de nourriture, des bouteilles vides et un matelas par terre. On traîna la concierge qui en pleurant fit la description de sa locataire.

— Je connais la personne qui a loué cet appartement, dit Malko. Elle s'appelle Maria Ave Doraventi et elle habite Valmontone. Elle a déjà été inquiétée, il y a sept ans. Elle a une planque dans Rome où elle se trouve peut-être encore.

Mario di Santini le fixa, les yeux écarquillés de surprise.

— Comment, pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ? Nous aurions investi la « cova ». Il n'y aurait pas eu d'attentat.

— Je pensais que votre protection serait suffisante, avoua Malko. Qu'avec les policiers et ma voiture blindée nous prendrions les Brigadistes sur le fait. Ensuite, nous aurions pu les arrêter. Je vous signale qu'Ornella aussi était dans le coup. Je ne comprends pas pourquoi ils l'ont tuée.

Mario di Santini trépignait littéralement.

— Mais enfin c'est insensé ! explosa-t-il. Vous saviez tout et vous n'avez rien dit à la police. C'est très grave. *Gravissimo !*

— J'ai prévenu de l'attentat, dit Malko. Ces informations, je les ai obtenues par l'Allemagne. Vous auriez dû les avoir. Maintenant, au lieu de discuter, allons Via Torre Argentina. Ils y sont peut-être encore.

Les voisins étaient aux fenêtres, la rue grouillait de badauds, les

carabinieri avaient investi le vieil immeuble, mais ils étaient arrivés trop tard. L'appartement des Brigadistes, loué par Maria Ave sous le nom de Maria Domenica se trouvait au deuxième étage. Sous un lit, il y avait un PM Beretta, plusieurs chargeurs, des monceaux de tracts et certains papiers que les spécialistes de la DIGOS commencèrent à éplucher. La police avait découvert au cours des mois précédents des dizaines de ces appartements loués sous des noms d'emprunts... Sans trace, payés en liquide par les « vivandieri » comme Maria Ave.

On montrait les photos des Brigadistes les plus connus et on découvrait qu'ils s'étaient promenés tranquillement pendant des semaines à quelques mètres d'une caserne de carabinieri. Mario di Santini, l'air sombre, prit Malko à part, après être ressorti de l'immeuble.

— Ce qui se passe est très grave, dit-il. Quatre de mes hommes ont été tués sauvagement. Je vais être convoqué chez le ministre. Comment expliquer que vous connaissiez ces planques que vous n'en avez rien dit ?

— Comment expliquer que vous n'ayez pas encore retrouvé le juge D'Urso ? contra Malko. C'est vrai, j'ai commis une erreur de jugement, j'aurais dû vous prévenir, mais je pensais que les précautions prises étaient suffisantes. Et je voulais débusquer Horst Fulda.

— Il y avait les deux tueurs les plus dangereux des Brigades, dit amèrement le policier. L'Allemand et Tullio.

Ils montèrent dans une voiture de police. Mario di Santini appela le ministère de l'Intérieur, écouta et reposa le micro, découragé.

— Ils ont été chez les parents de Maria Ave, qui ne se doutaient de rien. Ils pensaient qu'elle travaillait à Rome, elle rapportait de l'argent tous les mois. Il y a peu de chance qu'elle rentre ce soir.

— Très peu, admit Malko, je suis sûr qu'elle connaît toutes les planques et qu'elle fait la liaison entre les groupes les plus dangereux. À propos, c'est vous qui aviez « blanchi » Ornella Antonioni ?

— Oui, avoua l'Italien.

— Elle connaissait Maria Ave et a participé à l'attentat, dit Malko. Comment se fait-il que vous n'ayez rien sur elle...

Mario di Santini eut un geste d'impuissance.

— Elle n'avait jamais milité. Encore un « sous-marin » des Brigades. Il y en a des dizaines. Des sympathisants, qui, un jour, passent à l'action directe. On ne peut pas les détecter. Sauf quand c'est trop tard. Je fais perquisitionner chez elle. C'est incompréhensible. Une fille dont les parents sont milliardaires. Elle a eu sa première Ferrari à vingt et un ans.

— C'est peut-être pour cela, dit Malko.

Épuisé nerveusement, il avait envie de prendre un bain et de réfléchir. Dans l'immédiat, il n'y avait rien à faire. La planque de la

Via Torre Argentina semblait avoir été louée uniquement pour cette opération.

— Je serai peut-être obligé de vous inculper, annonça timidement l'Italien. Nous allons avoir une campagne de presse épouvantable. Vous avez retenu des informations vitales pour la sécurité de l'État.

C'était un comble.

L'eau tiède clapotait doucement autour des épaules de Malko. Il avait fermé à double tour la porte de sa suite et le pistolet extra-plat était posé à portée de main sur le rebord de la baignoire. Il fallait prendre les Brigadistes au sérieux. Sans la voiture blindée des carabiniers il serait à la morgue de Rome. Deux tonnes de blindage. Seul le pare-brise et une glace auraient besoin d'être changés.

Maintenant, il était arrivé au bout du voyage.

Maria Ave et ses amis avaient replongé dans la clandestinité. Là où la police ne pouvait pas les trouver. Lui, Malko, n'avait plus qu'à quitter Rome avant d'avoir des ennuis. Son statut de barbouze risquait de ne pas le protéger. Il n'aurait pas deux fois le coup de chance qui lui avait permis de remonter jusqu'à la Brigadiste. La suite semblait vide sans la présence envahissante d'Ornella. Qu'est-ce qui avait fait courir la jeune milliardaire qui aimait tant faire l'amour ? L'idéal ? Les sensations ? Elle avait emporté son secret dans la tombe.

Il ferma les yeux, revivant l'attentat, cherchant une piste. D'après la façon dont les deux Allemands avaient arrosé la Fiat au pistolet-mitrailleur, Ornella avait de fortes chances d'être touchée ou tuée de toute façon. Le Skorpion n'est pas une arme sélective.

En plus, il revoyait distinctement un des Brigadistes braquer son arme sur la jeune femme et l'abattre. Quel danger représentait-elle pour eux ? Elle était des leurs. Sa participation à l'organisation de l'attentat était indéniable. C'est elle qui avait arrangé le « week-end ». À moins que ses complices ne lui aient pas dit toute la vérité... Qu'ils aient prétendu vouloir seulement enlever Malko. Cela expliquait sa réaction aux rafales de l'Allemand. Prise de panique, elle avait fui. Perdant son sang-froid...

Pourtant, ils pouvaient avoir confiance en elle. Après la Villa Torlonia, elle n'avait pas parlé... Donc on l'avait abattue volontairement. Pour une seule raison : l'empêcher de parler.

Il fit couler la douche sur son visage, réfléchissant à se faire péter les méninges. Qui pouvait avoir peur d'Ornella ? Un nom lui effleura le cerveau : Le questeur Mario di Santini, l'homme qui s'était porté garant pour elle... Cependant, même si ses services avaient mal fonctionné, que risquait-il ? Cela arrivait tous les jours en Italie.

Supposer que le numéro 2 de la DIGOS, haut fonctionnaire au passé sans tache, ait des liens avec les Brigades semblait impensable. L'idée le poursuivait pourtant. Il récapitula toutes les étrangetés de l'enquête menée par eux.

D'abord cette mollesse pour rechercher Maria Rossi, alors que la CIA possédait un dossier sur elle.

Puis, le dédouanement d'Ornella.

Même le meurtre de Stefano semblait suspect maintenant. Pourquoi ne pas avoir fait protéger le journaliste ?

Le fait aussi que les quatre policiers chargés de l'escorter n'aient pas été munis de gilets pare-balles pouvait paraître surprenant. Aucun dispositif policier n'était prévu non plus pour une intervention rapide, comme cela aurait dû se faire... Évidemment, tout pouvait s'expliquer par la négligence. On était en Italie. Un détail jaillit soudain de sa mémoire, alors qu'il repassait mentalement tout ce qu'il savait du questeur de la DIGOS. Une chose idiote qui pouvait avoir une importance énorme. Tout expliquer. Malko sauta hors de la baignoire et commença à s'essuyer à toute vitesse.

Il avait une vérification urgente à faire. S'il voyait juste, il reprenait l'avantage. Un avantage décisif.

CHAPITRE XIII

Malko relut trois fois le télex que lui tendait le chef de station de la CIA. Il ne lui apportait pas encore une certitude absolue, mais il y avait quand même quatre-vingt-dix-neuf pour cent de chances pour qu'il ait touché juste. Ce qui le rendait à la fois fier et triste. D'autant que cette information allait dans le même sens qu'une autre pièce du puzzle qu'il avait dans sa poche, grâce aux services de Sergio. Deux jours s'étaient écoulés depuis le massacre de la Via Ostiense, et l'émotion était encore à son comble à Rome. Il leva la tête vers son vis-à-vis.

— Il n'y a aucune chance d'erreur, d'homonymie ?

— Aucune, affirma James Gardener. J'ai « checké » par les services de l'Immigration. Nous avons même eu le temps d'envoyer quelqu'un sur place. Vous gardez le télex ?

— Je le garde, dit Malko.

C'était arrivé le matin même, à travers le codage de la Company, donc les Italiens n'avaient pu l'intercepter. L'Américain fixait Malko pensivement. L'importance des manchettes des journaux commençait à diminuer. Les Brigades rouges avaient revendiqué le massacre par un communiqué expliquant qu'ils avaient voulu frapper un des agents de la féroce répression contre leurs camarades allemands. Suivait la description de Malko, agent du BKA, de la CIA et des carabinieri, en ne citant que ses initiales. Avec une prudence digne d'éloge, la direction de l'*Excelsior* l'avait aussitôt enregistré sous un faux nom et lui avait fait comprendre discrètement que s'il souhaitait quitter l'hôtel, ils se feraient un plaisir de le conduire en Rolls à Fiumicino...

Ils n'avaient pas du tout envie de trouver une bombe dans un ascenseur... Il avait reçu une convocation du ministère de la Justice à laquelle il ne s'était pas encore rendu. Bien entendu, aucun des coupables n'avait pu être arrêté malgré les rafles et les perquisitions des carabinieri. Maria Ave n'avait pas reparu chez elle en dépit des appels éplorés que ses parents lui avaient adressés à la télévision. L'examen des « covi » n'avait rien donné, sauf quelques armes et des tracts. Les Brigadistes s'étaient évanouis dans la nature. Ils avaient prévu un pépin et se terraient dans une autre « cova », bien que Rome et ses environs soient passés au peigne fin par les forces de l'ordre.

— Tenez-moi au courant, fit l'Américain. C'est un problème qui

nous intéresse au plus haut point. Pour le moment je n'en parle pas à mes homologues.

— Promis, affirma Malko.

Il regagna l'*Excelsior* à pied. Un message l'attendait au desk. Le Dottore di Santini avait téléphoné. Malko rappela le questeur qui lui demanda de passer à son bureau. Le ministre de la Justice voulait lancer un mandat d'arrêt contre Malko. Il voulait discuter avec lui de cet épineux problème.

— Très bien, dit Malko, retrouvons-nous à l'Osteria del Papa Giovanni, près du Sénat, nous y serons tranquilles pour bavarder.

Les scampi fritti étaient croustillants à point et le chianti pas trop décapant. Autour d'eux, des sénateurs ventripotents échafaudaient les combinaisons les plus farfelues en se saluant d'une table à l'autre. Presque pas de femmes. L'endroit n'était pas assez discret. Mario di Santini mangeait sans grand appétit. Le massacre ne lui avait pas attiré de félicitations. Le matin même, il avait assisté à l'enterrement des quatre policiers assassinés et, visiblement, il n'en était pas remis. Malko avait écouté le récit des magouilles inter-polices, lesquelles se rejetaient la responsabilité du massacre. Bien entendu, s'il y avait eu des fichiers, Maria Ave aurait été sous les verrous depuis longtemps. Malko acheva son verre et demanda d'une voix égale :

— Vous avez des nouvelles de votre fils ?

Mario di Santini leva la tête et fronça les sourcils.

— De mon fils ? (Un sourire éclaira son visage.) Oh oui, bien sûr, il m'écrit tous les quinze jours. Il me téléphone aussi de temps en temps, mais c'est *carissimo*, très cher. Je ne suis qu'un fonctionnaire... n'est-ce pas...

Malko hocha la tête avec sympathie.

— Je comprends. À propos, signor di Santini, j'ai acquis une conviction au cours de ces derniers jours.

— Laquelle ?

— Les Brigadistes qui ont monté deux tentatives d'assassinat contre moi étaient renseignés par quelqu'un qui les protégeait, quelqu'un d'insoupçonnable...

Le policier approuva.

— Si ! bien sûr. Cette Ornella Antonioni.

— Non, dit Malko, quelqu'un de plus haut placé. Qui la protégeait, elle aussi.

— Qui ?

Malko le fixa droit dans les yeux.

— Vous, signor di Santini.

L'Italien demeura figé une fraction de seconde, puis éclata d'un rire légèrement forcé.

— Vous plaisantez !

— Pas du tout, dit Malko. Et vous le savez très bien. Je suis certain de ce que j'avance. Vous êtes un des informateurs des Brigades rouges. Vous saviez que cet attentat allait avoir lieu. Vous saviez qu'Ornella travaillait avec eux.

Une lueur furieuse passa dans les prunelles noires de l'Italien.

— Signor, dit-il avec sécheresse, vous n'avez pas le droit de porter de telles accusations. J'occupe des fonctions extrêmement importantes, et personne n'a jamais mis en doute mon honorabilité.

— Je ne la mets pas en doute, dit Malko. Je dis seulement que vous renseignez les Brigades rouges. Pour une raison que je devine et qui n'a rien de déshonorant. Vous m'avez bien dit que votre fils faisait ses études aux États-Unis. Vous m'avez montré une photo ?

— *Sì, sì*. Pourquoi ?

— Vous n'auriez pas dû montrer cette photo, dit Malko avec une lenteur calculée. Il y avait un détail que vous n'avez pas remarqué. Derrière les cinq personnes il y avait un calendrier. De 1979. Pas de 80. C'est l'année dernière... que cette photo a été prise.

Il vit dans son regard que le questeur perdait pied. Mais il se reprit aussitôt et balaya l'argument avec un rire nerveux.

— J'ai reçu cette photo il y a quelques jours, je ne pense pas qu'elle soit vieille.

Malko sortit de sa poche le télex adressé par Langley.

— Signor di Santini, dit-il, vous oubliez que j'appartiens à la Central Intelligence Agency... Nous avons certains moyens d'investigation. J'ai vérifié. Votre fils ne se trouve plus à Berkeley. Il n'est pas revenu de vacances au mois de septembre et n'est pas non plus aux États-Unis, selon les services de l'Immigration. Donc, pourquoi prétendez-vous qu'il se trouve toujours là-bas ?

Mario di Santini demeura silencieux, le temps de digérer la mauvaise nouvelle, puis fit face avec une certaine agressivité.

— Ce sont mes affaires, dit-il. Cela ne vous regarde en rien où se trouve mon fils, et cela n'a pas de rapport avec le reste.

— Si, dit Malko, parce que j'ai une théorie, signor di Santini. Je pense que les Brigades rouges ont enlevé votre fils et qu'elles vous font chanter. Cela expliquerait pourquoi un fonctionnaire honnête et intègre comme vous, trahit son administration et prend d'aussi graves responsabilités.

Cette fois, di Santini parvint à demeurer impassible. Il dit d'une voix qu'il contrôlait parfaitement :

— Signor Linge, c'est une hypothèse ridicule. Mon fils est en liberté et je ne travaille pas avec les Brigades rouges. Ce que vous

insinuez est monstrueux et stupide. Tout le monde sait que les Brigades rouges revendiquent toujours les kidnappings et en tirent un maximum de publicité avant de relâcher leurs otages. Mes supérieurs me font entièrement confiance et, croyez-moi, eux aussi sont méfiants. Bien sûr, dans le cas de cette Ornella Antonioni nos services n'ont pas fonctionné avec leur efficacité habituelle, mais cela peut arriver. Sortez cette idée de votre tête et essayons de repartir d'un bon pied. Quant à cette photo, j'ignore quand elle a été prise, mais je vous garantis que mon fils se trouve bien aux États-Unis.

L'Italien était tellement convaincant que Malko se sentit ébranlé. Effectivement, l'histoire de la photo n'était qu'un indice. Mais il y avait le télex expédié par la CIA. Ça, c'était une preuve, au moins du mensonge de Mario di Santini. Malko ne se troubla pas.

— Signor di Santini, dit-il, je suis persuadé que j'ai raison. Je vais donc communiquer mon hypothèse au ministre de l'Intérieur par l'intermédiaire des Services américains à Rome avec la preuve que votre fils ne se trouve pas aux États-Unis. Ce sera à vous de vous expliquer avec vos supérieurs. De plus, j'ai pu récupérer les instructions écrites que vous avez données aux quatre policiers chargés de me protéger. Vous avez parlé d'une mission de *routine*. Or, vous saviez qu'il risquait de se produire un attentat. Vous les avez envoyés au massacre. Parce que vous vouliez que l'attentat réussisse. Je vous salue.

Il se leva, laissa vingt mille liras sur la table et traversa le restaurant. Au moment de sortir, il se retourna : le Dottore di Santini était figé à sa place.

Il était en train de mettre sa voiture en marche lorsque l'Italien surgit dans la rue et courut jusqu'à lui. Il ouvrit la portière puis s'installa, tournant un visage ravagé vers Malko.

— Signor, fit-il d'une voix blanche, je vous en supplie, ne dites rien, sinon, ils vont le tuer.

Malko éprouva instantanément un immense soulagement et une pitié sans limite pour l'homme qui se trouvait à côté de lui. Il avait tout appris de son background. Fils d'un général de carabiniers, plusieurs magistrats dans sa famille, un strict sens moral, des responsabilités, pas de besoins, c'était le profil idéal du haut fonctionnaire. Un homme entièrement dédié à son travail. Et c'était justement celui-là que les Brigadistes avaient réussi à récupérer !

Il y avait de quoi faire froid dans le dos. Cela expliquait en partie les étonnants succès des terroristes.

Machinalement, il démarra. Mario di Santini regarda

nerveusement derrière lui et dit d'une voix tendue :

— Il faut être très prudent, ils sont partout, je sais qu'ils me surveillent. S'ils nous voient ensemble, ils risquent de se douter de quelque chose et alors...

C'était vraiment le monde renversé ! L'homme assis à côté de Malko était le numéro 2 des forces de l'ordre à Rome et réagissait comme un terroriste traqué. Malko eut un sourire encourageant et accéléra.

— Signor di Santini, dit-il, je n'ai jamais eu l'intention de vous dénoncer à vos supérieurs. Je suis votre ami. Nous combattons les mêmes gens, mais j'avais absolument besoin de votre confiance. Mon enquête m'avait persuadé que vous aviez trempé dans différents attentats. J'avais éliminé toutes les motivations banales comme l'argent, la politique, la corruption. Il ne restait que les raisons nobles. Je vous comprends car j'ai connu jadis un homme dans la même situation que vous.⁽⁴⁸⁾ Aussi intègre et occupant un poste encore plus important que le vôtre. Je l'ai aidé, mais malheureusement il s'est suicidé. Ne pouvant plus sortir du dilemme que lui avaient imposé les services soviétiques.

— J'ai pensé au suicide, avoua Mario di Santini, mais il y a ma femme. Elle a déjà tellement de mal à supporter cette situation ! Quand je suis rentré chez moi après avoir vu les quatre cadavres de mes hommes, je voulais me tuer. Elle m'en a empêché...

— Vous saviez qu'il allait y avoir un attentat, n'est-ce pas ?

— Oui, dit-il dans un souffle. Mais ils m'avaient menti. Ils avaient juré qu'ils ne tueraient personne, qu'ils voulaient seulement vous enlever. J'ai eu la faiblesse de les croire.

Ils tournaient en rond autour du Colisée. Soudain Mario di Santini prit sa décision.

— Allons chez moi, dit-il. Nous passerons par une autre entrée. Tant pis, je ne peux plus vivre comme ça.

Il guida Malko à travers les allées calmes de Parioli, puis dans le garage souterrain d'un bloc d'immeubles résidentiels. Ils suivirent ensuite plusieurs couloirs pour aboutir à un ascenseur qui les déposa sur un petit palier. Mario di Santini ouvrit avec sa clef. Une très jolie femme apparut aussitôt dans l'entrée. Épanouie. Un beau visage mobile et sensuel, une poitrine enrobée de dentelles, des bas noirs sur des jambes bien galbées, la taille encore mince. Une lueur apeurée assombrissait ses yeux noirs. Mario di Santini s'approcha d'elle et l'étreignit.

— Virna, n'aie pas peur, j'ai tout dit à cet homme. C'est un agent des Américains. Il va nous aider à retrouver notre Beppe.

La femme s'arracha à son mari et courut vers Malko, des larmes plein les yeux.

— Oh, signor, dit-elle avec des sanglots dans le voix. Quand allons-nous le retrouver ?

Ses yeux noirs ombrés de longs cils fixaient anxieusement Malko. Ses cheveux vaguement platinés lui donnaient un air un peu mauvais genre qui accentuait son charme. Pas du tout la bobonne que Malko s'attendait à trouver au domicile d'un fonctionnaire.

— Ce serait prématuré de le dire, fit-il prudemment.

Mario di Santini prit sa femme par le bras et lui dit gentiment :

— Attends-nous dans le salon, je vais expliquer au signor Linge toute notre histoire.

Il fit entrer Malko dans un petit bureau aux murs recouverts de liège, avec une bibliothèque et un minibar. Des fauteuils de cuir, des lumières douces c'était très cosy.

— Dites-moi tout ce que vous savez, demande Malko. C'est seulement après que nous pourrions envisager une contre-attaque.

Le questeur approuva. Il alla prendre au bar une bouteille de Gaston de Lagrange et s'en versa un verre. Il en avait visiblement besoin. Malko se contents d'un Pepsi-Cola.

— *Bene, bene*, voilà ce qui s'est passé. C'était en septembre. Mon fils allait repartir aux États-Unis pour continuer ses études. Vous avez vu sa photo c'est un beau garçon... Il sortait souvent avec des filles ravissantes. Un jour, il m'a dit qu'il en avait rencontré une au restaurant des étudiants, *l'Eau Vive*. Qu'il était tombé amoureux. Ce qui se passe à vingt ans. Il a voulu me la présenter. Nous avons déjeuné tous les trois. C'est vrai qu'elle était ravissante. Des yeux clairs, de longs cheveux auburn, petite mais très bien faite. Moi, j'étais content pour mon Beppe. Il m'a dit qu'ils allaient passer le week-end à Ostia.

« Elle est venue le chercher. Un samedi matin. (Sa voix se brisa.) Je ne l'ai jamais revu, signor. Le lundi matin, j'ai reçu un coup de téléphone. Une voix inconnue qui me disait qu'il y avait quelque chose pour moi dans la poubelle au coin de ma rue. Je n'ai pas fait la liaison tout de suite. À cause de mon poste, les Brigadistes avaient déjà cherché à m'intimider. J'avais droit à une voiture blindée pour mes déplacements. J'ai fouillé la poubelle avec précaution. Il y avait un petit paquet, trop léger pour être une bombe. Je l'ai ramené ici et je l'ai ouvert... Voilà ce qu'il contenait.

Il se leva, alla ouvrir un petit réfrigérateur et en sortit un bocal qu'il posa sur la table basse en face de Malko. Celui-ci distingua un objet marron qui flottait dans un liquide incolore.

— Qu'est-ce que c'est ?

— L'oreille droite de mon Beppe, dit Mario di Santini d'une voix blanche. Ils l'ont mutilé, ces *fentiti*.⁽⁴⁹⁾ Elle saignait encore lorsque je l'ai reçue. Il y avait une lettre avec, signée de la Colonne romaine des

Brigate rosse. M'informant qu'ils avaient kidnappé mon fils. Que pour le moment, il ne risquait rien, qu'ils n'avaient pas l'intention de le tuer si je me conduisais bien avec eux... Que je recevrais des instructions en temps utile.

— Pourquoi l'oreille ? demanda Malko.

— Pour me prévenir que si je disais un mot à qui que ce soit, ils m'envoyait un de ses yeux. Puis, l'autre ensuite. Cet enlèvement devait rester totalement secret. Au bas de la lettre, il y avait un mot de Beppe me disant qu'il était vivant et de faire comme ils me demandaient, sinon il allait mourir... Si vous saviez le mal que j'ai eu à aller au bureau, les premiers jours ! D'abord, j'ai tout caché à ma femme. Puis il a fallu que je la mette au courant. Ça a été terrible. Elle voulait que je prévienne de la Chiesa. Je lui ai dit que même lui ne les retrouverait pas. Du moins pas assez vite pour qu'ils ne puissent le tuer.

« Alors, j'ai tenu le coup. Au bureau, c'était facile, j'ai dit que j'avais envoyé mon fils en Amérique un peu plus tôt, parce qu'il était tombé amoureux d'une fille que je n'aimais pas... Mes amis et les siens ont accepté cette version. J'ai demandé à un ami aux États-Unis de m'envoyer régulièrement des lettres de là-bas pour que la concierge ne s'étonne pas. J'ai mis la vieille photo dans mon bureau, comme si elle venait d'arriver...

— Et alors ?

— Rien. Ils ne m'ont rien demandé pendant un mois, signor. Seulement un coup de téléphone une fois par semaine, disant que Beppe allait bien, mais qu'il mourrait si je parlais. Tous les quinze jours, j'ai eu un mot de lui, dans des poubelles différentes. Disant que son oreille s'était cicatrisée. J'en avais presque pris l'habitude. Sauf que ma femme avait besoin de somnifères pour dormir.

« Et puis, un jour, on m'a donné rendez-vous à la Villa Torlonia. J'ai vu un homme que je ne connaissais pas. Un jeune. Qui m'a posé des questions précises sur le juge D'Urso. Sur ses habitudes, ses fonctions etc. Il m'a donné trois jours pour laisser la réponse dans une poubelle dont l'endroit me serait indiqué. Sinon mon fils mourrait. Ils allaient m'utiliser un certain temps et ensuite ils relâcheraient Beppe.

— Vous avez obéi à leurs ordres ? demanda Malko.

— Oui. Quinze jours plus tard, ils sont revenus à l'assaut. Il fallait que je me procure un dossier qui était chez le juge d'instruction, le nom des gens qui allaient être inculpés... Là aussi, j'y suis arrivé, je leur ai communiqué les noms qu'ils voulaient. Trois terroristes importants ont pu prendre la fuite. L'un d'eux était le fils d'un des chefs de la Démocratie chrétienne. On a cru que c'était son père qui l'avait prévenu... Ça l'a sali, bien entendu... J'avais de plus en plus honte. Mais ils ont été très forts. Alors que j'étais prêt à tout avouer, à

sacrifier la vie de mon Beppe, on m'a dit de me rendre un soir Villa Borghese, au bout d'une allée. Il y avait une cabine téléphonique. Le téléphone s'est mis à sonner. J'ai fini par décrocher. C'était mon Beppe. Il me disait qu'il allait bien, qu'il fallait tenir le coup, qu'ils lui avaient promis de le relâcher bientôt.

« Après cela, je ne pouvais plus le condamner à mort... Ce soir-là, j'ai vraiment pensé à me tirer une balle dans la tête. Sans rien dire à personne. Moi mort, ils seraient obligés de le laisser aller... Il ne leur serait plus utile. Ma femme m'a convaincu d'attendre encore un peu.

« Je suis lâche, j'ai accepté. Et alors, vous êtes arrivé à Rome. Ils sont revenus à la charge. Cette fois, en me promettant que c'était le dernier service qu'ils me demandaient. Que vous étiez un criminel fasciste condamné par un Tribunal du Peuple, que je devais aider à votre exécution. Cela rachèterait mes « crimes » à mon poste de la DIGOS.

De mieux en mieux. Malko pensa brusquement à quelque chose.

— La fille qui a dragué votre fils, c'était Maria Ave Doraventi.

— Oui.

La boucle était bouclée. Malko enregistrait tout ce que disait le policier italien. Le système des Brigadistes était diabolique. Peu de gens auraient résisté. Tous n'avaient pas le courage de Foster Hillman⁽⁵⁰⁾ qui avait préféré se suicider que trahir son administration. Mme di Santini passa la tête dans l'entrebâillement de la porte.

— Je peux venir ?

— Si tu veux, dit son mari, mais je n'ai pas tout à fait fini.

Il se tourna vers Malko :

— C'est moi qui ai mis Ornella sur votre chemin. Ils avaient prévu que vous me demanderiez des renseignements. Je n'avais plus eu de nouvelles de Maria Ave depuis mon fils. D'après votre description, j'ai compris qu'elle revenait à l'assaut. C'est une des plus dangereuses, parce qu'elle est intelligente, qu'elle aime le risque et qu'elle est la maîtresse de Tullio, qui est un tueur. Elle est belle... Très excitante.

— Je sais, dit Malko. Elle n'a pas essayé son charme sur moi, mais cela aurait pu marcher. Maintenant, c'est un peu tard. Vous avez eu de leurs nouvelles depuis l'attentat de l'autre jour ?

Mario di Santini secoua la tête.

— Non, mais cela ne va pas tarder. Ils vont vouloir remonter autre chose...

Malko réfléchissait.

— Il n'y a aucune chance qu'ils tiennent leur promesse, qu'ils relâchent votre fils, si je repars en Autriche... par exemple.

L'Italien eut un sourire triste.

— Signor, vous ne les connaissez pas. Si, peut-être, ils vont le relâcher. Mais en disant à la presse tout ce que j'ai fait pour eux, pour

que je sois un homme brisé, fini. Ils diront que j'ai collaboré, que je me suis racheté... Je n'aurai plus qu'à donner ma démission. Ma vie sera finie.

Il avait sûrement raison. Malko regarda l'oreille qui flottait dans son sérum physiologique. Sa cause rejoignait brusquement celle de l'Italien. Il aurait été prêt à abandonner sa vengeance contre Horst Fulda si ça avait servi à sauver le fils de Mario di Santini. Puisque c'était impossible, il n'avait qu'une solution.

— Signor di Santini, dit-il, le temps des pleurs est terminé. Je ne vois qu'une solution à votre problème. Libérer votre fils et s'arranger pour que ceux qui l'ont enlevé ne puissent jamais se vanter de leur exploit.

Di Santini leva la tête, le regard interrogateur.

— Que voulez-vous dire ?

— Que nous devons agir avec la même brutalité qu'eux, dit Malko. Le Seigneur a dit que « celui qui se sert de l'épée périra par l'épée ». Qu'ils meurent. Mes ennemis et les vôtres.

CHAPITRE XIV

— Que voulez-vous dire ? demanda Mario di Santini d'une voix mal assurée.

— Qu'il faut tendre un piège à ceux qui ont enlevé votre fils, récupérer ce dernier et abattre les kidnappeurs. Nous sommes en guerre. C'est eux ou vous.

— Il a raison, interrompit sa femme. Ce sont des monstres, des bêtes fauves. Ils méritent cent fois la mort.

Mario di Santini passa ses mains sur son visage, visiblement incapable de prendre une décision.

— Mais... Qui va faire cela ? Et si cela rate, ils vont tuer Beppe !

— S'il y a le moindre risque, affirma Malko, nous n'agirons pas. Mais vous devez vous reprendre. Je ne suis pas seul, j'ai des alliés. Les « volpi » de la Chiesa. La Fiat blindée, c'était eux. Je ne révélerai pas votre secret, mais je demanderai leur aide. Vous connaissez leurs méthodes...

Quinze jours plus tôt, les carabinieri avaient abattu quatre terroristes dans leur repaire à Gênes. Mario di Santini parut reprendre un peu de poil de la bête. Il remit le bocal contenant l'oreille de son fils dans le réfrigérateur de son bar et vint se rasseoir près de Malko.

— Comment faire ? demanda-t-il. Je ne sais pas où les trouver, sinon, j'aurais tenté quelque chose depuis longtemps. Ce sont eux qui me contactent.

— Comment ?

— Toujours le même système. Téléphone et un mot dans une poubelle près de chez moi. Seulement, on ne peut pas la surveiller vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Cela se remarquerait...

— Pouvez-vous mettre votre ligne sur écoute ?

— C'est dangereux. Je serais obligé de donner des explications au service spécialisé. Il peut y avoir des fuites. Et alors...

Malko réfléchissait. Depuis l'attentat raté et la mort d'Ornella, il n'avait plus aucune piste.

Le questeur soupira :

— Croyez-moi, ils me tiennent bien. Ils ont pensé à tout. Si je demande l'aide de mes collègues, rien ne sauvera Beppe. Ils le tueront, ils en ont tué d'autres...

Mme di Santini écoutait, les yeux brillants, trempant à intervalles

réguliers ses lèvres dans un verre rempli d'un liquide blanchâtre.

De plus en plus nerveuse.

Malko entrevit soudain la solution de son problème.

— Je pense qu'ils vont vous recontacter, dit-il. Très vite.

— Pourquoi ?

— À cause de moi. Leurs amis allemands veulent ma peau. Ils ont une « commande » des Libyens ou des Palestiniens. Les Brigadistes en ont besoin aussi pour leur logistique. Donc, ils vont recommencer tant que je serai à Rome. Ils savent que je suis sur mes gardes, que j'ai une voiture blindée, que j'en connais certains. Donc, ils vont me tendre un piège. La seule personne qui peut les aider, c'est vous...

— C'est vrai, admit le policier.

— Par conséquent, conclut Malko, il faut attendre. Ne rien faire. Ils se manifesteront. A partir de là, nous échafauderons un plan. Avec l'aide de nos amis, les « volpi »...

Le policier regarda sa montre.

— Il faut que j'aille au bureau. Je ne voudrais pas que vous ressortiez en même temps que moi. On ne sait jamais, ils peuvent surveiller la maison. Ce vous ennuie de rester un peu ?

— Pas du tout, affirma Malko. Ne nous donnez plus signe de vie. Dès que vous aurez quelque chose appelez-moi à l'*Excelsior*, sans dire votre nom.

Le questeur rangea la bouteille de Gaston de Lagrange et sortit. Malko regarda la porte se refermer. La signora di Santini vida son quatrième verre de liquide blanchâtre, les yeux de plus en plus brillant la poitrine palpitante sous la dentelle.

— C'est Dieu qui vous a envoyé, dit-elle d'une voix légèrement pâteuse. Mario a perdu la tête. Il veut se suicider tous les matins. J'ai confiance en vous. Je suis sûre que vous allez ramener mon Beppe. Il fallait un homme comme vous, qui ne craigne pas ce bandits...

— Merci, dit Malko, mais rien n'est encore sûr.

Elle se leva.

— Vous voulez voir ses photos ? Venez.

Il la suivit dans une chambre de garçon pleine de maquettes, de posters de filles ravissantes et nues. Il regarda les photos que la signora di Santini lui montrait. Elle s'était arrosée de parfum et leur hanches se frôlaient dans la petite pièce. Elle se tourna vers lui et le fixa, avec une intensité presque pathologique.

— Vous allez le sauver, n'est-ce pas ?

Sans attendre sa réponse, elle se jeta d'un brusque élan dans ses bras, son corps généreux secoué de sanglots. Malko était très gêné. C'était une femme appétissante, pas une grand-mère. Il tenta de la repousser, mais elle s'accrocha encore plus.

— Oh, je n'en peux plus, gémit-elle. Pardonnez-moi j'ai un

malaise, il faut que je m'étende. Aidez-moi à gagner ma chambre.

Elle lui passa un bras autour du cou et ils arrivèrent dans une chambre rose bonbon avec un immense lit en acajou, plein de coussins.

Malko voyait mal le numéro 2 de la DIGOS là-dedans. Mme di Santini roula sur elle-même, et sa jupe remonta, montrant le bas d'une jarretelle rose et un bout de cuisse blanche. Ses mains s'accrochèrent aux boutons de son chemisier, et elle commença à les défaire.

— J'ai chaud, murmura-t-elle. J'étouffe !

D'un geste apparemment involontaire, son bras fendit l'air, et sa main se referma sur la nuque de Malko, penché sur elle. Elle l'attira aussitôt avec une force incroyable. Sa bouche était déjà ouverte et leurs dents se heurtèrent violemment. Elle s'était retournée d'un coup de reins et collée à lui. La jupe portefeuille s'écarta, découvrant le haut des bas, les fines jarretelles roses, et elle l'embrassait à perdre haleine. Ses bas gris montaient très haut, s'arrêtant à la lisière des fesses rondes. Elle pétrissait Malko, l'enveloppant comme une tornade rose, accrochée à lui. Son ventre se creusa, elle tâtonna fébrilement entre leurs deux corps et sans même ôter son ultime rempart de nylon, elle le guida en elle d'une main sûre. Le chagrin ne semblait pas avoir altéré ses pulsions sexuelles. Elle donna aussitôt un coup de reins comme pour mieux se river à lui. Elle lui griffait la nuque, les yeux fermés, ondulait avec des plaintes ravies.

Elle poussa un feulement rauque et se mit à trembler puis retomba, toutefois sans lâcher Malko, toujours raidi en elle. Son plaisir était venu si vite qu'il s'était laissé prendre de court. Dieu merci, la signora di Santini pratiquait la charité chrétienne. Repoussant Malko, le regard trouble, elle se leva du lit, le prit par la main et l'entraîna vers la salle de bains. Une grande glace recouvrait tout un panneau, en face de la baignoire. Mme di Santini se laissa tomber à genoux sur le sol recouvert de moquette, dans une pose qui ne prêtait pas à confusion.

— *Così*, murmura-t-elle, *così*.

Il reprit les choses là où il les avait laissées. Les jambes gainées de nylon gris serraient les siennes, la croupe se levait vers lui, du coin de l'œil, sa partenaire surveillait dans la glace leur accouplement. L'orgasme de Malko déclencha chez elle une manifestation de sympathie... Puis elle glissa doucement de tout son long, respirant bruyamment. Enfin calmée, elle se releva et poussa Malko hors de la salle de bains, sans un mot.

Lorsqu'elle en ressortit, elle était de nouveau impeccable, à part les cernes sous les yeux. Elle s'assit sur le lit et dit doucement :

— Je suis folle, vous devez croire que je suis *una zozzona*... ^[51]

Faire l'amour avec un homme que je ne connais pas, un ami de mon mari...

Malko l'assura qu'une telle idée ne lui avait jamais traversé l'esprit. Mme di Santini eut un sourire humble.

— Je me suis mise à boire, depuis ce qui est arrivé, expliqua-t-elle. De l'anis sicilien à 78°. C'est terrible, cela déchaîne les pires instincts. J'ai tout le temps envie de faire l'amour. Il y avait si longtemps que cela ne m'était pas arrivé... Quand Beppe a été enlevé, nous étions sur le point de nous séparer, Mario et moi. Nous ne faisons plus l'amour depuis des années. Mario a sa vie, j'ai la mienne. Nous nous aimions beaucoup, et il y a le petit. Depuis tout ce qui est arrivé, c'est la première fois que je me trouvais seule avec un homme... Un homme qui me plaît... Sinon, je ne me serais pas conduite comme une chienne.

Elle eut un sourire gêné.

— Il faut que vous réussissiez à sauver mon Beppe. Mario est à bout de nerfs. Je vais aller mettre un cierge à la Madone. Je vous laisse partir maintenant. Revenez quand vous voulez...

On ne pouvait être plus explicite. Malko se retrouva sur le palier, légèrement groggy. C'était une journée à marquer d'une pierre blanche. Une information capitale, un nouvel allié et une femme de feu, qui n'était pas une Dalila... La partie la plus pénible commençait. Attendre sans savoir ce qui allait se déclencher ni si les nerfs de Mario di Santini allaient tenir le coup.

Malko regardait d'un œil absent la télévision. Trois jours d'attente à l'*Excelsior*. Le massacre de la Via Ostiense avait disparu des manchettes. Il ignorait même si son hypothèse était juste, si Horst Fulda se trouvait encore à Rome. Malko occupait ses journées à visiter des musées, à flâner dans la Via Condotti et à fouiller les archives de la station locale de la CIA, au cas improbable où il y aurait trouvé une information. En vain, jusque-là.

Horst Fulda était peut-être en Allemagne, mais il devait se donner un délai de grâce. Une semaine au moins. Il n'avait eu aucun contact avec Mario di Santini, ni avec sa volcanique épouse.

Il fallait des nerfs solides. Malko s'attendait toujours à une attaque surprise des Brigades. Son pistolet extra-plat ne le quittait pas, et il avait gardé la Fiat blindée à qui il devait la vie : un monstre de quatre tonnes.

Le téléphone sonna.

— Ici Mario, j'ai des nouvelles, annonça la voix de Mario di Santini. Venez chez moi ce soir.

Mario di Santini ouvrit lui-même, l'air plus soucieux que jamais. Son épouse jeta un regard brûlant à Malko. Une robe de flanelle grise moulait étroitement son corps épanoui, et sa poignée de main aurait donné une érection à un pape, tant elle ruisselait de sensualité.

— Ils m'ont contacté, annonça di Santini. Ce matin. J'ai été voir la poubelle, il y avait un mot. J'ai rendez-vous demain à une librairie libre-service à côté du restaurant *Il Bolognese*, Piazza del Popolo. Au rayon « Histoire de l'Art ».

Il fallait qu'ils soient vraiment sûrs d'eux pour donner rendez-vous en plein Rome au numéro 2 de la DIGOS. Celui-ci lut les pensées de Malko et remarqua avec tristesse :

— Ils savent qu'ils peuvent avoir confiance en moi. Que faut-il faire ?

— Y aller, dit Malko.

— Vous viendrez ?

— Non, c'est trop tôt, ils s'attendent sûrement à une filature. Ils ont dû prendre leurs précautions. Je ne veux pas mettre en péril la vie de votre fils. Si c'est ce que je pense, il y aura d'autres contacts. Je ne veux intervenir qu'une seule fois, pour frapper à coup sûr... Voyons-nous demain, ici, à la même heure.

— Pourquoi ne restez-vous pas dîner ? proposa Virna di Santini. À la bonne franquette. J'ai fait des « nervitti⁽⁵²⁾ ».

C'était difficile de refuser. Pendant tout le repas, Mario di Santini, de grandes poches noires sous les yeux, n'ouvrit la bouche que pour manger. Sous la table, la jambe gainée de gris de Virna s'enroulait autour de celle de Malko. Mario di Santini refusa le café et demanda la permission d'aller se coucher. Il voulait être en forme pour le lendemain.

— Je vais te faire une camomille, proposa Virna. À vous aussi.

Dès qu'il eut refermé la porte de sa chambre, Virna di Santini s'approcha de Malko et, sans un mot, lui enfonça une langue chaude jusqu'aux amygdales.

Comme il la repoussait, elle le prit par la main et l'entraîna vers la cuisine.

Elle referma la porte, s'adossa au battant, le ventre en avant et noua ses bras autour du cou de Malko. Il eut l'impression de prendre un transformateur dans ses bras. Elle se frottait furieusement contre lui, comme si elle avait voulu faire jaillir des étincelles. Puis, elle s'immobilisa d'un coup, haletante, les ongles enfoncés dans la nuque de Malko, tremblant de tout son corps. Alors seulement, elle se détacha de lui.

C'était une femme qui savait ce qu'elle voulait. Malko prit rapidement congé. Sans boire la camomille. Il avait hâte d'être au lendemain.

La librairie Il Globo comportait des dizaines de tables où étaient empilés les livres à vendre, autour desquelles circulaient une nuée d'acheteurs. Curieux, étudiants, professeurs. Mario di Santini s'arrêta au rayon « Histoire de l'Art », se demandant qui allait le contacter. Une fille superbe émergea soudain de la foule, venant vers lui. De hautes cuissardes fauves recouvrant en partie un pantalon de cuir noir qui semblait peint sur elle, un T-shirt jaune moulant une poitrine de rêve, la besace à l'épaule et de longs cheveux attachés en une queue de cheval asymétrique. Elle s'arrêta à côté de lui et se mit à feuilleter un gros livre sur l'art tantrique aux Indes. Le cœur de Mario di Santini se mit à cogner furieusement dans sa poitrine : c'était Maria Ave Doraventi.

— Faites semblant de ne pas me connaître, souffla-t-elle. Continuez à regarder des livres. Si quelque chose arrivait, j'ai une grenade dans mon sac. Quant à Beppe, il ne finirait pas la journée. *Capito ?*

— *Capito*, dit l'Italien d'une voix blanche. Je n'ai rien fait, je suis venu seul de mon bureau.

— Je le sais, on t'a filé, fit cyniquement la fille.

— Mais tu aurais pu avoir l'idée de préparer un petit dispositif. Ce serait idiot. Si tu es sage, bientôt, tu vas revoir ton fils...

— Il se porte bien ? ne put s'empêcher de demander Mario di Santini.

— Très bien, répondit la fille avec un sourire plein de méchanceté. Tu auras le droit de lui parler ce soir. Selon nos instructions...

Ils se turent, le temps pour un amateur d'art de passer près d'eux. Di Santini ne pouvait détacher les yeux du ravissant visage de la Brigadiste. On aurait dit un mannequin, une étudiante, pas une terroriste. Si jeune et déjà foncièrement mauvaise. La bouche était bien dessinée, les dents blanches, les yeux gris pétillaient d'intelligence...

Il avait envie de lui sauter à la gorge. C'était à cause de cette garce qu'il vivait dans l'angoisse depuis des mois. Elle dit d'une voix soudain dure :

— Contrôle-toi, sale flic ! Sinon tu ne reverras jamais ton fils.

Mario di Santini avala l'insulte.

— Qu'est-ce que vous voulez ? Je n'en peux plus. Un jour, mes collègues vont découvrir la vérité... Je ne vous servirai plus à rien. Si

vous faites du mal à Beppe, je passerai le reste de ma vie à vous chercher pour vous tuer.

Maria Ave sourit et dit d'une voix très calme :

— Allons, allons, c'est le dernier service que nous te demandons. Si tu t'en sors bien, je te jure sur le pape que tu retrouveras ton fils. Il a grossi et, à part son oreille, il se porte bien.

Mario di Santini fixa la jeune femme avec haine. Oser se référer au pape ! Une Brigadiste qui ne songeait qu'à détruire et à tuer.

— Que voulez-vous de moi ? demanda-t-il en se contenant.

Maria Ave eut un sourire indulgent.

— Voilà ! C'est mieux. Je savais que nous allions nous entendre. C'est une chose relativement facile.

— Au fait !

— Comme je te l'ai dit, nous avons décidé de te rendre ton fils.

Mario di Santini essaya de garder son sang-froid. Elle jouait avec ses nerfs pour mieux l'assommer ensuite.

— Pourquoi ne pas l'avoir libéré alors ?

Maria Ave referma brusquement l'histoire du tantrisme.

— Ne fais pas le con ! Nous allons te rendre ton fils, mais en échange de quelque chose.

— De quoi ?

— De l'agent du BKA que nous avons raté à cause de toi. Tu ne nous avais pas dit qu'il utilisait une voiture blindée. Cela aurait pu coûter la vie à des camarades...

— Je ne le savais pas, contra le policier. Ce n'est pas moi qui la lui ai procurée. Je croyais que vous étiez si bien informés...

— Ne fais pas d'ironie, fit sèchement Maria Ave. Je suis chargée de te faire une proposition de la part de la Direzione strategica. Nous te rendons ton fils contre l'agent du BKA.

— Qu'en ferez-vous ? Vous allez le tuer ?

— Non, dit-elle, nous voulons seulement le juger pour ses crimes, le faire parler et ensuite le relâcher comme nous avons déjà fait avec nos prisonniers.

— Vous n'avez pas relâché Aldo Moro, objecta le policier.

— C'était autre chose. Tu acceptes ou non ?

— Et si je n'accepte pas ?

— Tu ne reverras pas Beppe. Du moins, pas vivant.

Le silence retomba entre eux, troublé seulement par le bruit des pages feuilletées. De nouveau, Mario di Santini était pris en sandwich entre sa conscience et son amour pour son fils. Il sentit son front se couvrir de sueur. Il savait déjà qu'il allait accepter. Qu'il était forcé d'accepter...

— Cela va m'impliquer obligatoirement, remarqua-t-il.

— Pas du tout, expliqua la Brigadiste. Il faut seulement que tu lui

donnes un rendez-vous dont il ne parle à personne. En dehors des heures de travail. C'est assez facile. Bien sûr, ne va pas le chercher à l'*Excelsior*.

— Et où voulez-vous que je le conduise ?

— Tu acceptes ?

Il baissa la tête.

— Oui. Mais c'est la dernière fois. Si vous ne me rendez pas Beppe ensuite, j'irai tout raconter au procureur général. Et je vous tuerai tous...

Sa voix était si désespérée qu'elle ne sourit pas.

— Bien, voilà ce que tu vas faire. Nous voulons que tu l'amènes dans un endroit où il ne se méfiera pas. Chez toi.

— Chez moi ?

— Oui. Nous serons là. Tu nous auras donné les clefs. Nous arriverons avant par le garage souterrain, de façon à ce que personne ne nous voie, et nous repartirons de la même façon.

— Et Beppe ?

— Il sera avec nous. Nous procéderons à l'échange dans le garage. De cette façon, personne ne se rendra compte de rien. Tu auras récupéré ton fils, et nous celui que nous voulons. Tu pourras aller à ton bureau le lendemain, et commencer les recherches pour retrouver l'agent du BKA...

Mario di Santini cherchait les failles de ce plan diaboliquement simple. C'était trop beau. Il était sûr que la fille lui mentait. Les Brigadistes garderaient un atout dans leur manche. Ils relâcheraient son fils, mais plus tard. De nouveau, il serait confronté au chantage... Sentant son hésitation, Maria Ave dit d'une voix cassante :

— Si tu dis non, ton fils sera exécuté ce soir. C'est Tullio qui le garde. Tu le connais. Il n'en est pas à un mort de plus ou de moins.

— Quand voulez-vous ? s'entendit demander d'une voix étranglée Mario di Santini.

— Après-demain soir. Nous serons chez toi vers six heures et demie. Tu recevras des instructions pour les clefs. Je vais m'en aller. Reste ici au moins cinq minutes. Tu es surveillé.

Elle s'éloigna sans se retourner et sortit sur la Piazza del Popolo. Mario di Santini tentait désespérément de s'intéresser aux livres devant lui, mais sa vision était brouillée par la haine et la peur. Une idée l'effleura. Jouer le jeu des Brigadistes ?

Ce serait tellement plus simple.

CHAPITRE XV

Maria Ave enfourcha sa bicyclette et s'éloigna en pédalant sans se presser, par la Via del Babuino. Il y avait une chose que les spécialistes de la lutte antiterroriste ne faisaient jamais, c'était d'interpeller un cycliste...

Un véhicule surgit à sa hauteur, et elle se rabattit automatiquement à droite. Mais la voiture ne la dépassa pas. C'était une superbe Lamborghini rouge sang, plate comme une punaise, au ronronnement de rêve. Une voiture de cent millions de lires, se dit-elle. La Lamborghini la dépassa, puis doucement, obliqua sur sa droite, coinçant Maria Ave contre le trottoir. Elle dut mettre pied à terre. Le conducteur émergea de la Lamborghini. La cinquantaine, typiquement romain avec sa chemise rose à grand col et son costume pied-de-poule. Il vint s'incliner devant Maria Ave avec un sourire jusqu'aux oreilles.

— Signorina, vous êtes beaucoup trop belle pour pédaler de la sorte. Vous allez prendre froid. Laissez-moi vous donner l'hospitalité de ma voiture.

Maria Ave effleura de son regard froid le dragueur. Notant les tempes grisonnantes et le beau visage de patriarche un peu las. En d'autres circonstances, il lui aurait plu. Elle aimait bien les hommes âgés. Mais il y avait des impératifs de sécurité. Montant sur le trottoir, elle dépassa la Lamborghini et se remit à pédaler. Trente mètres plus loin, la voiture était de nouveau à sa hauteur ! Même dialogue, ou presque. Excédée, Maria Ave finit par lui dire qu'elle ne parlait pas à des inconnus et qu'elle allait rejoindre son fiancé.

L'homme réagit comme si elle venait de lui annoncer qu'elle était une nymphomane en manque. Maria Ave se dit qu'elle ne s'en débarrasserait pas ainsi. Il y avait une station de bus dont la ligne desservait sa direction. Elle posa sa bicyclette, l'enchaîna à un poteau et sauta dans le premier bus qui arrivait. Elle reviendrait chercher l'engin plus tard.

Dans l'autobus, elle fit tout pour ne pas se faire remarquer. C'étaient les risques courants pour les clandestins, les transports en commun, mais les taxis l'étaient encore plus et cela coûtait cher. Elle prit la précaution de descendre cinq cents mètres avant sa destination. Puis elle se hâta. Il avait été convenu que si Maria Ave n'était pas là à

six heures, Tullio exécutait Beppe et quittait cette « cova » pour une autre. Cela aurait signifié que Maria Ave avait été interceptée. Ils jouaient tous leur liberté et leur vie. Aucun ne pouvait reculer.

« Vroom – vroom. » Un bruit de moteur soyeux.

Maria Ave se retourna : la Lamborghini rouge ronronnait derrière elle ! Le véhicule la dépassa, s'arrêta le long du trottoir et le conducteur en sortit. Un petit bouquet de fleurs à la main ! « Le con ! pensa Maria Ave. Comme s'il n'y avait pas assez de putes à Rome... » L'homme s'avança avec un sourire enjôleur, et lui tendit les fleurs.

— Signorina, j'ai tenu à me faire pardonner mon insistance, mais vous êtes si belle.

Maria Ave prit les fleurs, et, bien campée sur ses jambes écartées gainées de plastique noir, les jeta dans le ruisseau d'un geste sec.

— Fichez-moi la paix ! dit-elle, ou j'appelle les carabinieri !

Le sourire du dragueur s'accentua. Pas découragé.

— Signorina, mon oncle était général des carabinieri. Ils ne chassent pas les hommes galants, mais les terroristes... Ne soyez pas aussi farouche, je veux seulement prendre un verre avec vous...

— Pas question ! fit Maria Ave en se remettant à marcher le plus vite possible.

Le dragueur remonta dans la Lamborghini, qui glissa le long du trottoir comme un gros insecte rouge. Régulant sa vitesse sur celle de Maria Ave. Plus il admirait le balancement de sa démarche, plus le conducteur avait envie d'insister. On ne rencontrait pas tous les jours une fille aussi bandante.

Le quartier était calme, et il n'était pas gêné par la circulation. Maria Ave sentait l'affolement la gagner. Jamais elle ne s'était trouvée devant un personnage aussi collant. Si elle avait eu le temps, ce n'aurait pas été grave. Elle serait revenue sur ses pas, aurait pris un autre bus, mais ses minutes étaient comptées. Elle s'arrêta, fit demi-tour et alla se planter devant le conducteur, aussitôt sorti de son engin.

— Vous allez me suivre jusqu'où ?

— Jusqu'à chez vous, annonça tranquillement l'élégant quinquagénaire. Je n'ai jamais rencontré une fille aussi excitante que vous. Ni aussi farouche d'ailleurs. Je veux savoir où vous habitez, vous revoir.

C'était la tuile. Imparable. Elle n'était plus qu'à cent mètres de la « cova ». Pas question d'y monter avec ce type sur ses talons. C'était mortellement dangereux, surtout s'il se mettait à poser des questions. Elle calcula qu'elle avait encore une demi-heure. Ensuite, c'était la catastrophe. Il fallait le raisonner. Feindre.

— Écoutez, dit-elle, j'ai un fiancé très jaloux. Je veux bien vous voir, mais une autre fois. Au *Café de Paris*, demain à six heures.

D'accord ?

Le dragueur sourit.

— D'accord. Montez, je vais vous rapprocher.

— Je suis arrivée. À demain.

Elle lui tourna le dos, fit trois pas et pénétra dans le premier immeuble, filant jusqu'au bout du couloir. Elle y resta cinq minutes. Quand elle ressortit, la Lamborghini avait disparu.

Elle se hâta, longeant un petit parc où jouaient des enfants, appuya sur la touche d'un des interphones du numéro 1 Via Seventano, juste au moment où une voix disait derrière elle :

— Ce n'est pas gentil de me raconter des histoires ! Vous ne seriez pas venue demain.

Maria Ave se retourna d'un bloc. Pour se trouver face à face avec le visage souriant du conducteur de la Lamborghini. Infatigable ! Il avait dû garer sa voiture et la suivre à pied, se doutant de son stratagème. Maria Ave recula vivement pour qu'il ne puisse pas entendre la voix de Tullio, submergée par la panique. Ce type était super dangereux. Ou c'était un vrai dragueur qui voulait la sauter, ou un « figurant » envoyé par les carabinieri. Dans les deux cas, il fallait s'en débarrasser.

Il insistait, gluant comme un pot de colle. Mentalement elle hésita entre plusieurs solutions. Si elle entraît et lui claquait la porte au nez, il était capable de soudoyer la gardienne et de savoir l'étage où elle se rendait. Ce qui déclencherait une catastrophe. Si elle acceptait de prendre un verre avec lui ce serait pire. Elle ne pourrait plus s'en décoller, maintenant qu'il connaissait l'adresse. Or, cette « cova » était la plus sûre, la plus importante. Celle qu'elle ne devait jamais griller.

— Signorina ! insista le dragueur, pardonnez mon obstination mais vous êtes si belle...

Les yeux gris de Maria Ave le fixèrent avec une expression qu'il prit pour de l'intérêt. Elle fit demi-tour, s'éloignant de la porte. Il suivit, bien entendu. Elle lui fit face.

— Je vous ai dit que j'étais fiancée, s'il nous voit...

— Eh bien, allons ailleurs...

Elle sembla céder d'un coup, par lassitude.

— *Va bene*. Où est votre voiture ?

Il ne se tenait plus, tremblant de désir de la toucher enfin. Ses yeux ne quittaient pas le décolleté de Maria Ave.

— Je vais la chercher...

— Non, dit-elle, je viens avec vous. Je ne veux pas qu'on nous voie ensemble. Marchez devant.

— *Bene, benissimo*, accepta-t-il.

Elle eut du mal à le suivre tant il marchait vite. La Lamborghini était garée au coin de la Via Ravenna. Il lui ouvrit la portière. L'odeur

du cuir fauve la grisa pendant quelques instants. Il démarra doucement, mit une cassette de musique douce, les yeux humides de désir...

— *Dove andiamo, Signorina ?...*

— Vous connaissez la Villa Adana ? Le long de la Via Salaria ? Il y a des endroits tranquilles où nous pourrions bavarder... Je ne veux pas aller dans un lieu public avec un homme que je ne connais pas.

— Parfaitement, dit le conducteur de la Lamborghini.

Quoi de mieux qu'une fille splendide qui vous propose d'aller dans les allées désertes d'un parc à la nuit tombée... Il se hâta vers le nord, confiant dans la musique pour détendre l'atmosphère. Au troisième feu rouge, sous prétexte d'allumer une cigarette, il effleura le plastique soyeux et fin qui moulait les cuisses de Maria Ave comme un gant. Il laissa le bout de ses doigts sur la cuisse. La jeune femme ne broncha pas. La tête très droite, les mains posées sur sa besace, bien calée sur son siège, elle réfléchissait. Cinq minutes plus tard, ils pénétraient dans les allées du parc. À cause du froid, il n'y avait presque personne. Le conducteur de la Lamborghini parcourut une centaine de mètres avant de stopper le long d'un petit lac. La nuit tombait. Il arrêta son moteur et poussa un soupir de soulagement.

— *Ecco !* Je suis heureux que vous ayez accepté de venir avec moi. *Lei e splindidad !* Vos yeux, votre...

Tout en parlant, il avait passé un bras autour des épaules de Maria Ave, l'attirant vers lui. Il aperçut par l'entrebâillement de la blouse le profil d'un sein rond, ferme et attaché haut. Quand il essaya de l'embrasser, Maria Ave détourna la tête. Ils luttèrent ainsi quelques instants ; il lui déversait des mots sirupeux à l'oreille, effleurait sa poitrine, lui malaxait les cuisses, de plus en plus excité. Hélas, le pantalon hyper serré interdisait les privautés les plus agréables. Il commençait à s'agacer de ce visage refusé, de cette bouche fermée...

Soudain, alors qu'il tournait presque de force le visage de Maria Ave vers lui, elle lui offrit sa bouche. Elle embrassait assez mal, mais avec fougue. Lui n'en pouvait plus. Tenir dans ses bras cette fille qu'il ne connaissait pas une heure plus tôt ! La Lamborghini avait du bon... Il prit la main gauche de sa partenaire, la posa sur le haut de sa cuisse. La présence de Maria Ave le mettait dans un tel état qu'un picotement délicieux monta de ses reins.

Il eut le temps de sentir quelque chose de dur et de froid contre son flanc droit, puis, il se demanda comment Maria Ave avait pu lui donner un coup de poing si violent alors qu'elle le tenait dans ses bras. Le second coup, plus haut, fut presque aussi fort. Il se sentait anesthésié, assourdi par les deux détonations. La douleur explosa brutalement, et il ouvrit la bouche pour crier, mais l'hémorragie interne se déchaînait déjà.

Maria Ave le repoussa violemment, et l'espace d'une seconde, il vit le petit automatique noir – un Beretta 38 – prolongé d'un silencieux, avant qu'elle ne le braque sur sa tête. Le troisième coup de feu lui claqua en plein visage, et la balle pénétra au-dessus de la mâchoire supérieure, traversant tout le cerveau avant d'écraser le cervelet. Le conducteur de la Lamborghini retomba sur le dossier de son siège.

La meurtrière était déjà en train de sauter de la Lamborghini. Elle partit en courant. Ses mains n'avaient rien touché dans la voiture, donc il n'y avait pas d'empreintes. De toute façon, elle était déjà recherchée pour meurtre, et la peine de mort n'existait pas en Italie...

Elle arriva essoufflée à la Via Salaria qu'elle traversa et fila vers le sud à travers les petites rues tranquilles. Elle était épuisée, mais c'était trop dangereux de prendre un taxi. Furieuse contre elle-même et contre cet inconnu qu'elle avait été obligée de tuer. Mais c'était la seule solution. Tullio aurait été fou furieux d'un tel manquement à la sécurité. Elle s'aperçut que ses mains tremblaient et qu'elle avait la gorge en feu. À chaque seconde, elle s'attendait à entendre les sirènes de la police, mais elle arriva saine et sauve et sonna. La voix froide de Tullio faillit la faire s'évanouir de joie.

— *Sono io !* dit-elle.

Dans l'ascenseur, elle se mit à pleurer convulsivement. Elle avait hâte que le problème de l'agent du BKA soit réglé. Ensuite, ils partiraient se reposer au Liban, quelques semaines. Hélas, ceux qui leur donnaient les passeports et l'argent ne les lâcheraient que contre la peau de leur ennemi.

Maintenant, c'était une question de jours.

Maria Ave sortit de l'ascenseur et sonna quatre fois, essoufflée au point de ne pas pouvoir parler. La porte s'ouvrit sur la silhouette élégante de Tullio. Le jeune homme se raidit aussitôt, devant l'air de Maria Ave.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Il n'a pas voulu ?

— Si, si, dit-elle.

— Bon. Il n'y a pas de problème ?

Il n'aimait pas que Maria Ave sorte trop dans Rome depuis le massacre de la Via Ostiense. Elle avait une silhouette trop reconnaissable...

— Si, dit-elle, il y a eu un problème, mais je crois que je l'ai résolu...

Elle raconta tout à Tullio. Le Brigadiste l'observait avec acuité. Une belle petite salope et une vraie dure. Quand elle eut fini, il se leva et vint la prendre contre lui, caressant ses fesses moulées par le plastique noir avec une tendresse perverse. C'était la première fois qu'elle se servait du Beretta.

— *Bravissimo !* dit-il. Tu as bien agi. Tout va bien se passer.

CHAPITRE XVI

Un silence lourd d'angoisse régnait dans le petit bureau de Mario di Santini. Ce dernier réchauffait avec sa main un verre de « grappa », Virna di Santini s'en tenait à son anis sicilien, et Malko à un verre de Vichy. La situation était d'une clarté limpide, après le récit du questeur. Le surlendemain, un commando des Brigades rouges débarquerait chez Mario di Santini pour y attendre Malko. Si ce dernier ne se montrait pas ou tentait une contre-attaque, le fils du questeur serait exécuté.

Malko sentait le regard de Virna di Santini posé sur lui avec une gravité inhabituelle. Il avait joué à l'apprenti sorcier. S'il se dérobait, Beppe di Santini mourrait. S'il allait au rendez-vous tel qu'il était prévu, c'est lui qui était exécuté. Pour l'instant, toute autre solution était exclue.

La seule échappatoire était de trouver avant la rencontre où était détenu Beppe. Mais comment ? Maria Ave s'était évanouie dans Rome. Donc, il ne restait qu'une solution : renverser l'équilibre de la terreur.

— Les Brigadistes sont forts, dit Malko, parce qu'ils sont sûrs d'eux. Ils sont persuadés que vous avez trop peur pour vous défendre. Ils n'imaginent pas se trouver dans la même situation. Si nous nous emparons d'un membre du commando qui viendra chez vous et que nous frappions très fort et très vite, ils n'auront pas le temps de réagir.

— Mais comment ?

La voix du questeur était presque plaintive.

— Il y aura des risques, remarqua Virna di Santini.

Re-silence : Malko pouvait presque lire dans les yeux du couple. L'issue d'un combat était toujours douteuse. Si le plan de Malko avait une anicroche, leur fils mourrait. Il soupira.

— Essayez de dormir. Je vais réfléchir. Je vous promets une chose. Si je ne trouve pas une astuce pour que Beppe ne courre aucun risque, je viendrai ici. Seul et sans arme. Bonsoir.

— Vous êtes fou, fit faiblement Virna. Ils vont vous...

— C'est mon problème, dit Malko.

Le questeur le raccompagna et lui serra longuement la main. En descendant dans l'ascenseur, il se dit amèrement que c'est sur lui que le piège était en train de se refermer.

Malko parcourut d'un œil distrait les manchettes du *Messagero* qu'on venait de lui apporter avec son petit déjeuner dans sa suite. L'éternelle enquête sur l'enlèvement du juge D'Urso piétinait... En page 3, son attention fut attirée par un fait divers qui tenait six colonnes. Une histoire curieuse. La veille au soir une ronde de la Sicurézza pública avait trouvé le cadavre d'un industriel romain, Gianni Viterbo, dans sa Lamborghini, au fond d'une allée déserte de la Villa Adana. Tué de trois balles de pistolet. Probablement avec un silencieux, car un balayeur qui se trouvait non loin n'avait rien entendu. Le vol n'était pas le mobile du crime, et l'industriel avait eu des rapports sexuels juste avant sa mort.

Gianni Viterbo n'avait jamais été mêlé à aucun scandale. Veuf, il avait une vie très libre et ne faisait pas de politique. *Il Messagero* concluait à un possible trafic d'armes... Malko reposa le journal, pensif. Bizarre. On ne tuait pas ainsi pour rien. Quelque chose l'accrochait. Cela se passait dans le nord de Rome, là où les Brigades rouges avaient certaines de leurs « covi ». Mais comment interpréter ce meurtre ? Il y pensa tout le temps qu'il prit son petit déjeuner. Un seul homme pouvait l'aider : Sergio.

Maria Ave n'arrivait pas à s'endormir. Comme la veille. Les trois détonations sourdes claquaient encore dans ses oreilles. Elle revoyait le visage stupéfait de l'homme qu'elle avait tué. Maintenant qu'elle avait lu les journaux, elle savait son nom.

Tullio s'était endormi comme un enfant, la « lupara » à portée de la main. Maria Ave se leva, enfila une robe de chambre et sortit de la pièce. De la lumière filtrait sous la porte du salon. Elle la poussa. Les yeux sombres de Horst Fulda la fixèrent. L'Allemand était assis sur un canapé devant une table basse, en train de démonter un pistolet-mitrailleur Skorpio sur une peau de chamois. Il adressa un sourire pâle à la jeune Italienne et demanda :

— C'est moi que tu cherchais ?

Maria Ave avala difficilement sa salive. Tant de temps s'était écoulé depuis qu'elle lui avait appartenu. À l'époque où elle n'était qu'une modeste « vivandiera », fascinée par les terroristes de la bande à Baader. Elle était tombée amoureuse de Horst Fulda, et ils avaient fait l'amour un peu partout, comme des fous. Même chez ses parents. Il avait disparu un jour, et elle n'avait jamais eu de nouvelles. Dans leur milieu, c'était courant.

— Non, dit-elle, je ne pouvais pas dormir.

L'Allemand sourit. Il était torse nu, en jean.

— Tu as très bien réagi hier. Ce type aurait pu nous causer beaucoup d'ennuis. Tu mériterais de faire plus que des courses et louer des appartements. Viens avec nous au Liban subir un véritable entraînement. Après, tu pourras enfin faire des choses intéressantes.

Elle s'assit à côté de lui. Les pièces de l'arme la fascinaient. Horst l'attira doucement contre lui et glissa une main sous sa robe de chambre, emprisonnant un sein ferme, qu'il serra un peu.

— Tu as toujours une belle poitrine.

Troublée, elle ne répondit pas. Horst Fulda défit d'un coup, en souriant, la cordelière de la robe de chambre. Maria Ave en referma les pans autour d'elle, murmurant :

— Non, Tullio dort à côté. S'il se réveillait...

— Il ne se réveillera pas, assura l'Allemand caressant le ventre plat et ferme.

Il écarta les bords du peignoir, dénudant la poitrine et se pencha sur ses seins. C'était une caresse à laquelle Maria Ave n'avait jamais pu résister. Le ballet de la langue sur ses mamelons lui envoya un véritable choc électrique dans l'épine dorsale.

Peu à peu, elle s'allongea sur le divan. Horst Fulda se leva pour éteindre la lumière. Il revint, ôta son blue-jean, et Maria Ave sentit aussitôt son membre dur qui se frayait un chemin en elle. Son orgasme se déclencha en quelques secondes sous les poussées rythmées qui transperçaient son ventre, et elle réalisa qu'elle avait eu envie de lui depuis leurs retrouvailles. Elle s'accrocha à son dos, oubliant où elle se trouvait. Horst Fulda laissa passer l'orage, la retourna doucement sur le ventre et reprit possession d'elle très lentement, jusqu'à sentir toute sa longueur dans ses reins. Il se mit alors à la marteler de toutes ses forces avec des « hans » de bûcheron. Maria Ave gémissait et aurait voulu que ça dure indéfiniment. L'Allemand explosa, hélas, très vite, se retira et lui donna une tape sur les fesses.

— Va te recoucher, sinon ton Jules va se poser des questions.

Docilement, elle retourna dans la chambre « conjugale », le ventre en feu. Tullio ne s'était pas réveillé.

Horst Fulda n'avait plus envie de graisser son PM. Il remit son jean et rentra dans sa chambre. Inge Klein ne dormait pas. Elle le fixa d'un air impénétrable.

— Tu viens de la baiser, dit-elle, je vous ai entendus. Moi, tu ne me baisses plus.

Ce n'était même pas un reproche. Brusquement, Horst Fulda eut peur de son calme un peu effrayant. Il voulut s'allonger près d'elle, mais Inge le repoussa.

— J'en ai assez de toi, de cette vie et de ce pays, dit-elle.

Elle éteignit et se tourna sur le côté.

La voix de Sergio était pleine d'excitation. Il ne s'était pas écoulé plus de six heures depuis que Malko lui avait téléphoné. Six heures interminables pour ce dernier. Le compte à rebours s'achevait le lendemain soir.

— Vous aviez raison, annonça-t-il. La Sicurèzza pùbblica a reconstitué l'itinéraire de Gianni Viterbo. On l'a aperçu dans le quartier de la Villa Adana en compagnie d'une fille qu'il avait visiblement draguée, répondant au signalement de Maria Ave Doraventi.

— Donc, dit Malko, sur des charbons ardents, ce serait le hasard. Elle l'aurait tué pour se débarrasser de lui. Parce que sa « cova » était dans les parages... Il faut effectuer une enquête de voisinage, montrer des photos de Maria Ave. Elle est trop jolie pour passer inaperçue... Si seulement on trouve l'endroit...

Il reprenait espoir. Il avait vingt-quatre heures pour réussir.

— Nous commençons tout de suite, dit Sergio. Mais nous sommes obligés d'être très discrets. Sinon, nous risquons de leur donner l'alerte. Ce n'est encore qu'une hypothèse.

— Je peux me joindre à vous ?

— Demain matin, quand nous aurons dégrossi le problème. On viendra vous chercher à l'endroit habituel. À neuf heures.

Malko et le carabinier en civil remontaient la Via de la Villa Massimo, en faisant du porte-à-porte. Toutes les indications concordait. Maria Ave habitait le quartier. Où ? C'était un autre problème.

Les concierges étaient pourtant coopératives... Ils entrèrent au numéro 42. Montrèrent la photo. Cette fois, ce fut différent. La matrone volubile se mit à raconter une histoire passionnante. Oui, elle l'avait vue le jour du crime. Réfugiée dans son couloir. Elle l'avait prise pour une pute et s'était assurée qu'elle ressortait. La ragazza avait remonté vers la Via Severano.

Encore un indice. Ils firent cent mètres. Un petit square était plein de bonnes d'enfants. Ils y entrèrent. Et de nouveau, ce fut le « jackpot ». Deux des bonnes se souvenaient parfaitement de la Lamborghini rouge et de la ragazza avec les cuissardes... *Molto sexy*... Ils brûlaient. Malko regarda les immeubles bourgeois qui l'entouraient. Un quartier cher, des gens paisibles. Pourtant, les Brigades rouges avaient une de leurs « covi » dans le coin. Le policier rempocha sa

photo, secoua la tête.

— Il faudrait une dizaine d'hommes pour la retrouver sans donner l'éveil. Attaquer tous les immeubles du coin en même temps.

— Essayons les commerçants, proposa Malko.

Le premier était une petite boutique de photocopie, tenue par un vieil homme à moitié sourd. Celui-ci regarda attentivement la photo de Maria Ave, puis laissa tomber :

— Ah oui, c'est la ragazza du numéro 1 de la Via Severano. Elle vient souvent pour des photocopies... Elle a fait quelque chose ?

Malko et le policier se regardèrent.

— Non, non, affirma le policier. Si vous la voyez, ne lui dites surtout rien.

Ils ressortirent de la boutique. L'immeuble qu'on leur avait désigné se dressait cent mètres plus loin. Six étages cossus, avec un parlophone à la porte du jardin, comme dans la plupart des immeubles de ce standing. Bien entendu, il y avait une gardienne, mais c'était trop dangereux de la questionner. Malko et le policier ne s'attardèrent pas. Ils avaient fait un pas de géant, mais le dernier stade était le plus délicat. Certes, d'un simple coup de téléphone, Sergio pouvait faire cerner l'immeuble et perquisitionner dans tous les appartements. Seulement, si les Brigadistes y gardaient Beppe di Santini, ils avaient dix fois le temps de le tuer. Avant de frapper, il fallait encore affiner le problème.

— Rentrons voir le capitaine Sergio, proposa Malko.

Il consulta sa montre chronographe Seiko-quartz : 11 h 25.

Il restait la moitié de la journée.

La conférence se tenait dans le sous-sol en béton d'une caserne de carabinieri de la Via Tiburtina. Malko y était arrivé dans un fourgon conduit par un des « renards solitaires » du général de la Chiesa. À part la grande carte de Rome au mur et un graphique des subversifs arrêtés par de la Chiesa, la pièce était absolument nue. Celui qui présidait et que Malko connaissait sous le nom de Sergio lui montra une série de photos prises au télé-objectif deux heures plus tôt. Toutes représentaient Maria Ave, en pantalon, accompagnée de deux silhouettes qui lui firent battre le cœur. Horst Fulda et Inge Klein.

— Vous avez bien travaillé, dit Sergio. Ils sortaient du numéro 1 Via Severano, quand ces photos ont été prises.

— Vous ne vous êtes pas fait repérer ? interrogea Malko. Pensant à Beppe.

Le carabinier eut un sourire froid.

— Ne craignez rien. Nous avons travaillé à partir d'une

fourgonnette de fleuriste. Nous sommes certains que le numéro 1 de la Via Severano est une « cova » des BR. Mais nous ignorons encore à quel étage. Il n'y a qu'un appartement par palier. Nous en avons déjà éliminé quatre sur six parce qu'il y a des enfants ou des incompatibilités. La gardienne aussi, c'est trop petit. Il reste le quatrième et le sixième.

— Pourquoi ?

— Au quatrième, il y a un professeur et sa femme, qui reçoivent très peu. Ils étaient avant à Trente et ont des sympathies à gauche. Bien sûr, cela ne veut rien dire...

« Par contre au sixième, il n'y a qu'une femme paralysée, dont s'occupe son neveu, Antonio Capri. Étudiant à la faculté de lettres. Nous avons fait un criblage rapide sur lui sans rien trouver. Là non plus, pas de visite, et l'appartement est assez grand pour avoir des hôtes...

— Vous pensez que Beppe di Santini pourrait s'y trouver ?

— C'est une possibilité. Dans ce cas, il n'est pas seul. Puisque nous avons vu sortir les Allemands et Maria Ave, il resterait Tullio et Antonio Capri. Au moins.

— Comment les attaquer ?

Le carabinier hocha la tête.

— C'est là que cela devient délicat. Il est hors de question de se présenter avec un mandat de perquisition. Ils auraient le temps de tuer l'otage. Les trucs habituels, la quête, le prêtre, le facteur, ne marcheront pas. Au mieux, on pénétrera dans le hall, sans rien pouvoir visiter. J'ai pensé à quelque chose. Une fuite de gaz. J'ai des uniformes. Nous allons commencer par ouvrir un tuyau au rez-de-chaussée, de façon à ce que les gens sentent l'odeur. Puis, nous commencerons par le haut pour nos « vérifications ».

— Ils ne nous laisseront pas visiter tout l'appartement, remarqua Malko. Il faudrait mieux demander l'évacuation de l'immeuble.

Sergio eut un large sourire :

— C'est imparable ! Mais il va falloir *vraiment* évacuer l'immeuble. Nous devons minuter notre rendez-vous en tenant compte du guet-apens qu'ils vous tendent. Il nous reste deux heures environ. Soyons extrêmement prudents. S'ils se sentent acculés, ils peuvent devenir très dangereux. Voici ce que nous allons faire...

CHAPITRE XVII

La camionnette de la SIG^[53] stationnait au début de la Via Severano depuis une heure. Deux « volpi » déguisés en gaziers auscultaient consciencieusement les canalisations de la rue. Personne n'était sorti de l'immeuble depuis les Allemands.

Malko venait de débarquer d'un véhicule banalisé. Il ferait partie de la seconde vague. Il restait un peu plus d'une heure pour sauver Beppe di Santini.

Il inspecta son uniforme. Le gilet pare-balles se voyait à peine sous la redingote boutonnée. Lui et Sergio avaient chacun une arme. Malko son pistolet extra-plat et l'Italien, un « 38 » à canon court. Malko avait en plus un petit automatique Mauser fixé à sa jambe droite, par une large bande de scotch. Un des gaziers revint, monta dans la camionnette et annonça :

— Ça y est, toute la maison empeste ! On a ouvert une bouteille de gaz dans l'escalier. Il n'y a aucun danger.

Malko sortit de la fourgonnette avec Sergio. Ils allèrent frapper à la loge de la concierge.

— Signora, annonça Sergio, il va falloir évacuer l'immeuble. Il y a une fuite de gaz importante que nous ne pouvons pas détecter...

La gardienne commença par lever les bras au ciel, mais le « gazier » fut inflexible.

— Nous commençons par le plus haut, dit-il. Venez avec nous pour prévenir les gens.

— Au sixième, remarqua la gardienne, il y a la signora Mafaldi qui est paralysée... Comment va-t-on faire ?

— On appellera les pompiers, dit Sergio.

Dans le hall, la concierge fit la grimace.

— *Che puzzal*^[54] !

Le vieil ascenseur de bois grinçait tristement et montait avec une sage lenteur. Le palier du sixième était orné d'un magnifique bouquet de plantes vertes. Malko redescendit un étage, soi-disant pour aller prévenir les gens du cinquième. Inutile de se trouver nez à nez avec Tullio. Sergio appuya sur la sonnette du sixième. Une fois, deux fois, dix fois. La gardienne secoua la tête.

— Si le neveu n'est pas là, elle ne peut pas ouvrir.

— Il n'y a personne d'autre ?

— Si quelquefois, la fiancée du neveu, et des amis à eux mais elle est partie tout à l'heure.

— Vous avez une clef ?

— *Si, ma...*

— Allez la chercher. C'est une question de sécurité... L'immeuble peut exploser...

Au moment où la concierge se ruait dans l'ascenseur, il y eut un bruit de verrous, et une tête apparut dans l'entrebâillement. Un jeune ébouriffé, avec des lunettes, qui demanda d'un ton grognon :

— *Ma que passa ?*

Sergio porta la main à sa casquette.

— Signor, comme vous le sentez, il y a une fuite de gaz importante dans l'immeuble. Nous devons évacuer tout le monde. Les pompiers vont arriver. Voulez-vous de l'aide ?

Aux yeux avertis du carabinier, le visage du jeune homme sembla se décomposer. Il balbutia :

— Mais ma tante n'est pas sortie depuis vingt ans !

— C'est un ordre de la Sicurèzza, affirma Sergio. Tout le monde doit partir.

— Bien, bien, fit le jeune homme précipitamment. Je vais la prévenir. Pouvez-vous revenir dans quelques minutes ?

Sergio fit mine d'hésiter, regarda sa montre.

— *Bene.* Mais il faut que tout l'immeuble soit évacué dans une demi-heure. Les occupants seront regroupés dans le restaurant *Al Foggio* tandis que nous procéderons aux examens de la conduite. *Arrivederci...*

Il descendit à pied, retrouva Malko au cinquième.

— Je crois qu'ils ne se doutent de rien, dit le carabinier. Mais ils vont paniquer et risquent de faire des bêtises.

Malko ne répondit pas. Ils jouaient à la roulette russe avec la vie de l'otage, s'il était bien dans l'appartement. Qui y avait-il là ? Les Brigadistes qui s'y trouvaient étaient-ils en liaison avec le commando chargé d'exécuter Malko ? Autant de questions à l'importance capitale. Sans réponse pour l'instant.

Antonio, le neveu de la signora Mafaldi se précipita dans la chambre de Tullio. Le Brigadiste était debout derrière la porte, sa « lupara » au poing. Les coups de sonnette l'avait arraché à une rêverie agréable.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il brutalement.

Antonio le sentait brusquement soupçonneux à son égard. Il savait que c'était un tueur, et ses jambes se dérobaient sous lui.

— C'est le gaz, annonça-t-il, une fuite. Il faut évacuer. Je leur ai dit de revenir. Ils seront là dans cinq minutes. Qu'est-ce qu'on fait ?

Tullio renifla.

— C'est ça, cette odeur de merde... Bon, pour nous, il n'y a pas de problème. Mais pour l'autre...

Il laissa sa phrase en suspens, puis reprit :

— Le mieux serait de le planquer. Ils ne vont pas fouiller l'appartement. La pièce est fermée à clef. Si on dit qu'il n'y a plus personne, ils nous croiront. Ce sont pas des flics. On évacue la vieille, ça leur fera plaisir.

— Très bien, fit Antonio.

Il referma la porte, le cœur dans la gorge. Pourvu que tout se passe bien. Il n'avait jamais été qu'un « postino », un soldat de base, et on ne lui avait pas encore demandé de participer à une action violente. Son aide le rendait quand même passible d'une peine de trente ans de prison. C'était la première fois qu'il le réalisait. Il entra dans la chambre de sa tante qui somnolait et annonça :

— *Zia*, il y a un problème de gaz. Il va falloir quitter l'immeuble pour une heure ou deux...

La vieille dame paralysée se mit à pleurer. Elle ne voyait personne, passant son temps entre la radio et la télé, ayant les nouvelles du quartier par sa femme de ménage piémontaise qui venait deux fois par jour, nettoyer sa chambre, la cuisine et le salon. Elle avait bien senti l'odeur du gaz, mais n'y avait pas attaché d'importance.

— Je ne veux pas bouger, dit-elle avec toute la fermeté dont elle était capable.

Antonio leva les bras au ciel. Les problèmes commençaient.

Le palier du cinquième retentissait des cris et des hurlements des quatre enfants de la famille évacuée pour donner plus de crédibilité à l'opération. Sergio appuya sur le bouton de la sonnette du sixième. Cette fois, le battant s'ouvrit tout de suite. Le neveu semblait plus détendu.

— J'ai fini par convaincre ma tante, annonça-t-il. Pouvez-vous m'aider à la porter ?

Sergio le suivit dans l'appartement qui semblait immense. Ils traversèrent un salon poussiéreux pour entrer dans une chambre pleine de tableaux, de bibelots. La vieille dame s'arc-boutait dans son fauteuil, au milieu de la pièce et foudroya du regard les nouveaux arrivants. Sergio s'approcha d'elle, la prit à bras le corps et la souleva comme une plume. Antonio suivit.

Dans le hall, Sergio se retourna :

— Il n'y a personne d'autre ?

— Seulement un ami.

— Dites-lui de sortir.

Antonio ouvrit une porte et cria :

— *Andiamo !*

Le battant s'ouvrit sur un grand jeune homme au visage pâle et romantique, avec une grande écharpe et des yeux durs. Son regard croisa celui d'Antonio qui lui trouva une drôle d'expression. Le neveu lui adressa un sourire un peu forcé.

— Dépêchons-nous avant que ça saute.

Tullio ne bougea pas.

— Pauvre con ! fit-il d'un ton méprisant. C'est toi qui vas sauter. Je viens de téléphoner au gaz. Il n'y a pas d'alerte. Ce sont les flics.

Il écarta les pans de son manteau, découvrant la « lupara » qu'il braqua sur Sergio qui tenait la vieille dame dans ses bras.

— Alors ? demanda-t-il, tu n'es pas un flic ?

Sergio ne perdit pas son sang-froid.

— Si, dit-il. Je suis le capitaine Maricone, des carabinieri. L'immeuble est cerné. Vous feriez mieux de vous rendre.

Antonio avait blêmi. Il croisa le regard brusquement cruel de Tullio. Celui-ci s'avança vers lui et siffla entre ses dents :

— Salope ! Tu nous as vendus.

— Mais non, hurla le jeune homme, Tullio, tu es fou !

— Tullio, rendez-vous, lâchez votre arme, supplia Sergio. Il vous en sera tenu compte.

— C'est ça, fit ironiquement Tullio. Au lieu de trente ans, j'en aurai vingt-huit. Si tu lâches la vieille, je vous flingue.

Sergio ne bougea pas. À cette distance, la « lupara » pouvait les déchiqueter tous les deux. Il y eut un bruit derrière lui. L'ascenseur arrivait. La porte s'ouvrit sur Maria Ave. La jeune femme plongea immédiatement la main dans son sac et en sortit le Beretta prolongé d'un silencieux qui lui avait servi à abattre Gianni Viterbo. Elle semblait essoufflée, affolée.

— Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi as-tu appelé ?

Tullio pointa la « lupara » sur Sergio et annonça ironiquement :

— Je te présente le capitaine des carabinieri Maricone. Nous avons de la visite. Va avec Beppe. Si quelqu'un essaie d'entrer dans la pièce, tu le tues. *Presto !*

Il se tourna vers Sergio :

— Vous avez cru nous baiser, hein ? Restez là pendant que je règle son compte à cette ordure. Si vous bougez, le petit y passe. Si vous filez, il y passe aussi.

Antonio recula, ouvrant une porte dans son dos. Blême. Tullio le

suivit et s'arrêta sur le pas de la porte. Antonio fixait la « lupara », terrorisé.

— Non, Tullio, dit-il faiblement. Non.

— Je n'aime pas les bavards, fit Tullio.

Antonio, ne sachant plus où se réfugier, monta sur un lit dans un coin de la pièce. La « lupara » explosa avec un bruit terrifiant, et la charge de gros plomb creusa dans le ventre d'Antonio un trou comme une soucoupe, lui arrachant des morceaux de colonne vertébrale en ressortant. Tullio fit un pas rapide en avant vers sa victime, posa le canon sur sa tête et tira le second coup à bout portant, emportant d'un coup la moitié de son visage, criblant le mur de débris d'os et de cerveau... La double détonation l'empêcha d'entendre Malko déboucher dans le hall, attiré par l'arrivée de Maria Ave. Lorsqu'il se retourna, les deux hommes se trouvèrent nez à nez. Tullio plongea la main dans sa ceinture, en arracha un P 38 et visa Malko.

Sergio bougea à toute vitesse. D'un seul élan, il projeta la vieille dame sur le tueur. Celle-ci atterrit dans les bras de Tullio au moment où il appuyait sur la détente du P 38. La balle se perdit dans la corniche, et Malko eut le temps de dégainer à son tour.

La vieille dame tomba à terre en hurlant, et Tullio tira à nouveau. Cette fois Sergio fut atteint au cou. Il tituba, essaya de sortir son arme puis laissa retomber son bras et glissa le long du mur, le sang s'écoulant à gros bouillons de sa blessure. Le P 38 avait déjà craché une autre fois. Le projectile atteignit Malko en pleine poitrine. Sous le choc, il recula, le souffle coupé. Déjà Tullio doublait. La seconde balle frappa Malko juste à la base du cœur. Il eut l'impression que sa poitrine explosait.

Un voile noir passa brutalement devant ses yeux. Il leva son pistolet extra-plat, mais sa main n'avait plus de force. Même pas assez pour actionner la détente de son arme. Ses jambes se dérobaient sous lui, son cerveau n'étant plus irrigué.

Un sourire méchant tordant sa bouche, Tullio s'approcha pour lui donner le coup de grâce.

Par un effort incroyable de volonté, Malko ouvrit les yeux, devina plus qu'il ne vit la silhouette debout en face de lui. Son étourdissement n'avait pas duré plus de quelques fractions de seconde. Sergio agonisait, les yeux vitreux, son arme tombée sur le dallage noir et blanc. D'un mouvement réflexe, Malko leva son pistolet et tira. La balle frappa Tullio sur le côté gauche. L'Italien pivota sur lui-même en tirant et son projectile pulvérisa une applique. Comme Malko, il portait un gilet pare-balles. Il retrouva son équilibre au moment où

Malko tirait pour la seconde fois. Touchant l'Italien dans le bas-ventre, juste sous le gilet. Tullio poussa un hurlement rauque, se plia en deux.

La bouche grande ouverte, les yeux fixes, il chercha son souffle, oubliant Malko. Ce dernier ne lui laissa aucune chance. Tenant son arme à deux mains, il visa la tête. Tullio, qui avait tourné sur lui-même, prit la balle en pleine nuque, entre l'axis et l'atlas, et tomba foudroyé.

Tandis que Malko se redressait, Maria Ave apparut sur le pas de la porte, blanche comme une morte, son Beretta à la main. Elle vit le cadavre de Tullio, poussa un petit cri et fixa Malko. De nouveau, elle avait l'air d'une petite fille avec son visage rond et sa bouche qui tremblait.

— Laissez votre arme, dit-il. On ne vous fera aucun mal.

Au lieu de répondre, Maria Ave avança en braquant le Beretta sur lui et cria d'une voix qui tremblait :

— Laissez-moi passer, laissez-moi !

Elle avait le doigt sur la détente. Malko aurait pu l'abattre, mais il avait toujours répugné à tirer sur une femme. Le Beretta étant pointé sur sa poitrine il ne risquait pas grand-chose. Il recula. Maria Ave traversa le petit hall comme un crabe, marchant de côté, un cerne blanc autour de la bouche, puis sortit à reculons, se dirigeant vers l'escalier.

Malko la suivit des yeux. Il la vit rebrousser chemin et se ruer vers l'ascenseur, effrayée par le tumulte qui venait du cinquième. Il la laissa faire, puis dès que l'ascenseur fut en route, ouvrit la grille, bloquant la cabine entre deux étages Maria Ave était prisonnière. Malko rentra dans l'appartement et se pencha sur Sergio. Le carabinier respirait à peine et son pouls n'était plus perceptible.

Il y eut un remue-ménage dans l'escalier ; les hommes de Sergio arrivaient, portant tous des brassards pour ne pas s'entretuer. Ils s'empressèrent autour de leur chef et de la vieille dame qui gémissait à terre.

Malko se lança dans l'exploration de l'appartement. Il parcourut rapidement trois pièces sans rien voir, puis arriva dans une quatrième, toute petite, avec un détail particulièrement insolite. Une tente était plantée à même le sol ! Près du mur il y avait des piles de boîtes de conserve. L'odeur était effroyable. Il se pencha, écarta le pan de toile et se trouva en face du regard brûlant de fièvre d'un jeune homme barbu et émacié, vêtu d'un slip. Celui-ci était étendu sur un lit de fer, attaché par des menottes qui lui liaient les chevilles et les bras. Il était très maigre et un gros pansement couvrait son oreille droite. Il posa sur Malko un regard vide.

Celui-ci se pencha sur lui :

— *Lei e Beppe di Santini ?*

Le jeune homme bougea les lèvres, puis hocha la tête affirmativement. Malko vit accrochée à un clou, au mur, la clef des menottes. En quelques secondes, il libéra le jeune homme, mais ce dernier ne bougeait pas. Quand Malko voulut l'aider à se lever, il résista et cria de douleur. Complètement ankylosé. Malko regarda autour de lui. Il fallait l'évacuer avant l'arrivée de la police officielle.

Arrachant la tente, il prit le jeune di Santini dans ses bras. Il était étonnamment léger. Malko le porta jusqu'à la chambre de la vieille dame, le posa sur le lit, l'enroula dans une couverture qui cachait son visage et le reprit dans ses bras. C'était effarant, il ne pesait pas plus de quarante kilos !

Une activité fébrile régnait dans le hall. Les carabiniers entouraient Sergio et la vieille dame. L'un d'eux, au téléphone, appelait des renforts. Personne ne se préoccupa de Malko. Celui-ci commença à descendre. Les gens du cinquième s'écartèrent sur son passage, muets de peur. Quand même, au troisième, il dut s'arrêter pour souffler. Malgré le poids ultraléger de Beppe, il fut content d'atteindre le rez-de-chaussée où d'autres carabiniers veillaient. Malko leur tendit l'otage.

— Emmenez-le vite à l'hôpital, fit-il. Discrètement.

— On fera comme si c'était l'un des nôtres, promit le maréchal de carabiniers, prenant Beppe des bras de Malko.

Celui-ci souffla quelques secondes. Il avait enfin tenu la promesse faite à la signora di Santini. Son fils était sain et sauf... Mais que s'était-il passé chez le questeur ? Où était Horst Fulda ? Il allait poser une question à un carabinier lorsqu'il entendit un bruit derrière lui. L'ascenseur qui arrivait. En un éclair, il comprit ce qui s'était passé. Ignorant la présence de Maria Ave dans la cabine, un des carabiniers avait refermé la porte, débloquent l'appareil.

La porte s'ouvrit dans son dos, à la volée. Avant même qu'il puisse se retourner, Maria Ave lui avait enfoncé violemment le canon du Beretta dans le cou.

— Tu vas m'aider à sortir, *stronso* ! dit-elle. Ou je te tue.

La gardienne, sortie de sa loge, la fixait avec stupéfaction. Elle se mit soudain à hurler comme une sirène :

— *La Brigadista* !

Les lèvres serrées, Maria Ave bougea légèrement. Il y eut un « plouf » sec, et la concierge se tut d'un coup, regardant son ventre troué. Puis elle poussa un grognement étranglé. Malko avait déjà la main sur la crosse de son pistolet. Maria Ave pivota et siffla entre ses dents, le Beretta braqué sur la tête de Malko :

— Lâche ça. Vite. Laisse-le tomber.

Malko laissa tomber l'arme que Maria Ave envoya promener d'un coup de pied. Elle poussa ensuite Malko du bout de son pistolet.

— Maintenant on sort. Si tes copains essaient de m'arrêter, tu sais ce qui arrive.

Ils sortirent dans le passage menant à la grille. Quelques badauds regardaient l'immeuble, attirés par le bruit des coups de feu. On entendait au loin la sirène d'une voiture de carabinieri. Maria Ave jeta à Malko :

— Tu as une voiture ?

— Non.

— Tu mens !

— Non, dit Malko.

— Bien, fit la terroriste. Ça ne fait rien.

Elle regarda autour d'elle. Un taxi stationnait en face, attendant quelqu'un. Poussant Malko, elle s'approcha du chauffeur et lui intima :

— Sors de là, et laisse tes clefs de contact !

L'homme, un gros gaillard moustachu, la regarda, ricana et laissa tomber :

— Tu crois que tu vas me voler mon taxi, *puttana* !

— Faites ce qu'elle vous dit, coupa vivement Malko. Elle est dangereuse. Elle peut vous tuer.

Son intonation terrifia le chauffeur, qui sortit de sa voiture. Maria Ave poussa Malko au volant et monta derrière. Aussitôt, elle posa le canon encore chaud de son arme sur sa nuque.

— *Andiamo*. Ne fais pas l'imbécile, ne provoque pas d'accident, n'attire pas l'attention d'un flic. Parce que je te tue. Maintenant démarre.

Malko obéit. Son cerveau tournait à dix mille tours. Il ne pouvait plus compter que sur lui-même. Lentement, il descendit l'avenue tranquille qui menait à la Via Nomentana. Une Alfa Roméo banalisée les croisa, roulant à toute vitesse, faisant hurler une sirène invisible, avec quatre hommes à bord.

Derrière lui, Maria Ave ricana :

— Imbéciles ! Ils vont arriver trop tard.

Sa voix se brisa. Dans le rétroviseur, Malko vit qu'elle essuyait une larme. Mais le pistolet menaçait toujours sa nuque.

— Où allons-nous ? demanda-t-il.

Maria Ave émit un grincement désagréable.

— Tu ne t'en doutes pas, *stronso* ? Tourne à droite ! On va dans un endroit tranquille où je vais pouvoir te vider mon chargeur dans les couilles. Comme tu as fait à Tullio.

CHAPITRE XVIII

Malko conduisit quelques instants sans répliquer, afin de lui laisser le temps de se calmer. Puis il expliqua en descendant la Viale della Provincie :

— Tullio a voulu me tuer. Il venait m'achever après avoir tué votre camarade... qui n'avait pas trahi, entre nous soit dit.

— Tais-toi ! hurla Maria Ave, ou je t'abats tout de suite. Je l'aimais, tu m'entends, je l'aimais. Et tu l'as tué, il est froid et mort, maintenant... comme toi dans pas longtemps. Allez, prend la Via délia Lega Lombarda, *basura*...^{55}

Elle était si excitée qu'il décida de garder le silence. Ils longeaient l'immense cimetière de Campo Verano. Brusquement, Maria Ave se pencha en avant :

— Arrête-toi là.

Malko obéit, la gorge serrée. C'était l'endroit idéal pour une exécution.

— Coupe le moteur.

Il tourna la clef ; ça y était. Tous ses muscles crispés dans l'attente du coup de feu qui allait le tuer, il vit Maria Ave descendre du taxi et remonter à côté de lui.

— Enlève ton gilet pare-balles ! ordonna-t-elle.

Malko dut s'exécuter et remit ensuite la tenue de gazier.

— Comme ça je peux mieux te surveiller, dit-elle. Prends la Via Tiburtina jusqu'au GRA.^{56} Ensuite à droite.

Malko s'empressa d'obéir. Tant qu'ils roulaient, les risques étaient moindres. De temps en temps, il jetait un coup d'oeil dans le rétroviseur, sans voir aucune voiture suiveuse. Personne ne s'était rendu compte de leur départ dans la pagaille, et le chauffeur de taxi avait dû donner l'alarme trop tard. Au bout de dix minutes, ils atteignirent le grand boulevard périphérique contournant Rome à une dizaine de kilomètres du centre. La circulation y était intense – surtout des camions – et ils s'y perdirent. Malko devait se concentrer sur la conduite. D'ailleurs, avec une arme au chien relevé pointée à dix centimètres de son foie, les chances étaient limitées... Ils parcoururent ainsi le quart du périphérique. Des panneaux commencèrent à apparaître, indiquant la Via Pontina.

— Tu prends la Via Pontina ! intima Maria Ave.

Il y avait un grand nœud d'autoroutes, et ils se retrouvèrent filant vers le sud. Un kilomètre plus loin, Maria Ave ordonna de nouveau :

— Il y a un parking au bord de l'autoroute, dans cinq cents mètres. Tu t'y arrêtes. En face de la cabine téléphonique.

La circulation était toujours très intense. Malko suivit ses instructions. La nuit était tombée, et le parking était désert. Il se gara à côté de la cabine. Maria Ave tendit la main.

— Les clefs de la voiture.

Elle les prit de la main gauche, avec un sourire méchant.

— Je vais téléphoner. Tu ne bouges pas de la voiture ou je te tue. Horst va être content de savoir où tu es. Je suis sûre qu'il va venir très vite...

Malko ne répondit pas. Que dire ? Maria Ave entra dans la cabine à reculons et, sans quitter Malko des yeux, composa son numéro. Plusieurs fois de suite. Il commençait à reprendre espoir. Effectivement, elle ressortit de la cabine, les traits crispés par la contrariété. Elle apostropha Malko :

— Ne te réjouis pas trop. Si je ne le trouve pas, je ferai le travail à sa place.

Ce parking désert était l'endroit idéal pour une exécution tranquille. Malko se dit qu'il fallait parler, détourner l'attention de la Brigadiste. En attendant le miracle.

— Le meurtre de Gianni Viterbo était une erreur, dit-il calmement. C'est grâce à cela qu'on vous a retrouvée. Vous auriez mieux fait d'accepter ce qu'il voulait et de filer ensuite...

Maria Ave sursauta.

— Je ne suis pas une putain, je ne couche pas avec n'importe qui.

Brusquement, elle se tut. Malko ne trouvait plus rien à dire. Pourtant, il sentait que si ce silence se prolongeait, cela risquait de se terminer très mal. Maria Ave avait tourné la tête vers lui et l'observait. Par brèves saccades leurs visages étaient éclairés par les phares des véhicules passant sur l'autoroute. Les yeux gris de la jeune femme étaient devenus durs, sans expression.

— Vous saviez que cela allait se terminer ainsi ? dit-elle d'une voix changée, presque douce, reprenant le vouvoiement.

— Comment ? dit Malko.

— Vous allez mourir.

— Nous devons tous mourir. C'est un mauvais moment à passer.

— Vous avez tué Tullio, fit-elle, comme pour se justifier.

— Il avait tué pas mal de gens, vous le savez bien. Si ce n'avait pas été moi, un autre s'en serait chargé. Il avait choisi sa voie. Mais pourquoi voulez-vous me tuer, vous ? Je croyais que vous désiriez me livrer à Horst Fulda.

— Je ne sais pas où ils sont, avoua-t-elle.

Parler, parler, il fallait parler. L'empêcher de se concentrer assez pour presser la détente.

— Que ferez-vous quand vous serez sortie de cette voiture ?

— Cela ne vous regarde pas.

— Vous allez partir à pied, dit Malko. Faire du stop, peut-être, et gagner une de vos « covi ». Essayer de retrouver vos amis. Seulement, la situation n'est plus la même... Vous savez qui m'a aidé dans cette opération ? Les « volpi » du général de la Chiesa. Ils vous traqueront et, un jour, c'est vous qui tomberez sous leurs balles. Ils ne vous arrêteront même pas.

— Pourquoi ?

— Parce que Tullio a tué l'un des leurs.

Elle haussa les épaules, en un mouvement de feinte indifférence.

— Je me planquerais, nous sommes bien organisés... Certains de nos camarades se cachent depuis des années.

— Vous ne vous cacherez pas toute votre vie, dit Malko. Il y a des centaines de Brigadistes à la prison de Trani. C'est ce qui peut vous arriver de mieux. Trente ans de prison si vous vous rendez avant qu'ils vous trouvent... À votre âge, et belle comme vous êtes, c'est idiot.

— Cela ne changera rien que je vous tue ou non, dit-elle abruptement. J'ai déjà tué, cela suffit.

— C'est vrai, reconnu Malko. Cela vous fera seulement deux fantômes au lieu d'un, quand vous serez en prison. Moi aussi, j'ai tué, je repense quelquefois aux visages des morts. Un mort, c'est terriblement immobile et froid, vous savez ? On a toujours envie de leur parler, mais ils ne peuvent pas répondre.

Ils parlaient tous deux à voix basse, comme des amoureux. Presque tête contre tête. Malko avait les mains sur le volant du vieux taxi qui sentait la pipe et le renfermé. Il savait qu'il ne sauverait pas sa vie en prenant Maria Ave par surprise. Il ne pouvait que la convaincre... C'était difficile de tuer un homme qui était devenu un intime. Il attaqua directement.

— Au fond, vous ne savez pas qui je suis. Pourquoi je fais ce métier.

— Parce que vous êtes un fasciste, fit-elle brutalement. Un salaud de fasciste. Vous haïssez le peuple.

— Je ne hais pas le peuple, corrigea doucement Malko. Je ne suis pas fasciste. Vous ne faites pas partie du peuple. J'ai vu votre maison. Vos parents sont aisés. Quand je me bats, je me bats par idéal, j'ai très peu d'argent...

— Vous avez un château, vous exploitez des domestiques...

Malko eut un sourire sincère, cette fois.

— Mon vieux couple serait à la rue, si je ne les employais pas. Quant à mon maître d'hôtel, il me déteste tellement qu'il a pris une

balle dans le ventre pour me protéger.

— C'est un imbécile ! cracha Maria Ave, de nouveau énervée. Les riches ont des chiens courants, c'est connu, comme les policiers qui nous poursuivent et tapent sur les ouvriers des usines...

— Allons donc, dit Malko. La saloperie est de tous les côtés. Vous savez comment ils ont traité une fille qui les avait aidés, vos « camarades » allemands ? Ils l'ont fait chanter...

Les camions continuaient à défiler, les phares à les éclairer par à-coups et il faisait de plus en plus froid dans le taxi... Le ciel était si noir qu'il se confondait avec le reste du paysage.

Il lui raconta l'histoire de la lesbienne de Francfort, qu'elle écouta sans l'interrompre, puis enchaîna :

— Et Tullio, votre amant, pourquoi a-t-il abattu son camarade ? Il n'avait rien fait. C'était la joie de tuer, la folie. C'est ça que vous voulez ? Des morts, encore des morts. Jusqu'à votre tour... Vous tournez en rond.

Vos « Colonnes » sont détruites les unes après les autres. Parce que personne n'est avec vous. Sauf ceux que vous terrorisez. Cette malheureuse gardienne à qui vous avez troué le ventre, c'était une fasciste, ou une capitaliste ? Une exploiteuse du prolétariat ?

— J'étais énervée, admit Maria Ave d'un ton piteux, j'avais peur.

— Vous irez dire ça à sa famille... Et Beppe, que vous avez mutilé pour faire chanter son père ?

Elle ne répondit pas. Pourtant, les doigts qui tenaient la crosse du Beretta ne se desserraient pas. Malko savait qu'il n'avait pas gagné. Elle pouvait s'en aller, ou le tuer. Elle ne savait pas. Soudain, elle dit :

— Ne restons pas ici. Roulons.

— Non, dit Malko. Si je dois mourir, je préfère rester ici.

Maria Ave serra les lèvres. Il crut qu'elle allait tirer, puis elle secoua la tête et murmura :

— Au fond, cela ne change rien...

Il avait marqué un tout petit point, mais elle le contra aussitôt, d'une voix beaucoup plus ferme :

— Vous croyez me convaincre, avec tout votre baratin, que vous êtes un type gentil et tout. Mais je connais votre réputation. Vous êtes un de nos pires ennemis. Vous avez fait beaucoup de mal à notre cause. Vous avez tué deux de nos camarades allemands en Égypte. Vous êtes un vrai salaud. Un menteur...

Elle était remontée... Malko sentait la sueur lui couler dans le dos. Il savait qu'un mot pouvait déclencher le geste irréversible. Que si sa tension nerveuse baissait, il ne la tiendrait plus à distance. Elle avait vraiment envie de l'abattre. C'était dangereux, parce qu'elle avait déjà commencé à tuer.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas mariée ? demanda-t-il d'un

coup.

Surprise, elle mit quelques secondes à répondre, de mauvaise grâce.

— Ce n'est pas votre problème.

— Vous ne plaisiez pas aux hommes ? Ils vous trouvaient trop grosse ?

— Quoi ? Comment savez-vous cela ?

Malko avait lu dans le rapport de la CIA qu'avant son séjour en prison, Maria Ave était enveloppée et qu'on l'avait surnommée la « Cicciona^[57] ». C'était le moment d'utiliser la faille.

Il continua d'une voix douce :

— Vous vous êtes lancée dans le terrorisme, parce que vous liez cela à votre nouvelle existence de jolie femme mince, qui fait bander les hommes. (Il employait volontairement un mot trivial.) Et maintenant, vous ne voulez pas profiter de votre jeunesse et de votre beauté.

— Taisez-vous !

Elle avait crié. Malko s'arrêta de parler. Un peu plus tard, un camion donna un coup de klaxon strident en passant, qui les fit sursauter tous les deux. Malko s'ébroua.

— Rendez-moi les clefs, dit Malko. Vous aviez raison. Il vaut mieux rouler. Si une voiture de carabinieri vient nous inspecter...

Il voulait éviter de la mettre dans une situation où elle serait acculée à une action violente. Il la sentait à bout de nerfs.

— Non, nous resterons ici, dit-elle.

Malko hocha la tête.

— Je vais sortir de ce taxi. Vous ferez ce que vous voulez.

— Qu'est-ce qui vous prend ?

— Rien, dit Malko, je suis fatigué. Ou vous me tuez, ou nous sortons de cette situation.

Elle le regarda avec surprise.

— Vous voulez que je vous tue ?

— Non, je ne veux pas. Mais il faut en finir. Nous n'allons pas rester toute la nuit ici. Vous me tuez et vous allez rejoindre vos amis, ou nous faisons la paix.

— La paix ! s'exclama Maria Ave. Il ne peut y avoir de paix. Je ne veux pas être une « pentita » qui vend ses amis pour un peu de liberté. Ceux-là, j'aimerais les dépecer avec un petit couteau très pointu.

Elle était redevenue lyrique. Faisant allusion à tous les Brigadistes repentis qui, pour acheter quelques années en prison, balançaient à qui mieux mieux leurs anciens complices, les planques, les copains, tout ce qui pouvait obtenir une réduction de peine... À tel point qu'il y avait plus de Brigadistes en prison qu'en liberté...

— Je ne vous parle pas de ça, dit Malko. Nous pouvons nous

séparer. Comme des gens qui se respectent. Vous lâchez les Brigades pour une autre vie.

— Impossible, c'est trop tard.

— Si nous nous mettons d'accord, dit-il, je m'engage à ce qu'on vous laisse quitter ce pays. Ni la police, ni vos amis ne vous retrouveront. Il n'y aura pas de haine, puisque vous n'aurez dénoncé personne.

Silence. Troublé seulement par le bruit des voitures et des camions. Un ronronnement hypnotique. Malko tendit lentement la main droite.

— Maria Ave, nous allons repartir ensemble, quitter ce parking. Je vous déposerai où vous voulez. Je ne dirai pas aux carabiniers ce que je sais de vous.

Malgré le froid, la sueur coulait le long de ses tempes, lui brûlait les yeux, collait sa chemise à son dos. Les doigts courts, terminés par des ongles mal faits, de la main gauche de Maria Ave étaient posés sur le cuir noir de son pantalon. Malko les vit se crispier légèrement sur la cuisse et se dit qu'il avait fait un mauvais calcul.

Elle allait tirer.

CHAPITRE XIX

Le silence se prolongea. Le regard de Maria Ave était fixé sur le flanc de Malko, là où était braqué le Beretta. Puis, avec une infinie lenteur, la jeune femme leva les yeux. Intérieurement, Malko soupira de soulagement : on ne tue pas quelqu'un qu'on regarde. La bouche de Maria Ave se tordit, comme si elle allait pleurer. Puis, d'un geste brusque, elle jeta le Beretta dans son sac et lança d'une voix qui était plutôt un coassement :

— Très bien, vous allez rester ici. Je m'en vais. Ne me suivez pas ou je vous tuerai.

Elle avait déjà la main sur la portière. Malko l'arrêta d'une voix pressante.

— Maria Ave, ne sortez pas.

Instinctivement, elle avait saisi son pistolet, sans le sortir de son sac.

— Pourquoi ?

— Où voulez-vous aller ?

— Qu'est-ce que cela peut vous faire ?

— Vous allez vous faire prendre. Ou tuer.

Elle dit d'une voix lasse :

— Quelle importance ! Ils vont me mettre en prison pour des années. Je préfère encore qu'ils me tuent.

Elle repoussa la portière, mais il la retint.

— Ils ne vous tueront pas, dit Malko. Et vous n'irez peut-être pas en prison.

— Comment ?

— Vous auriez pu m'abattre tout à l'heure. Vous avez un crédit avec moi. Si vous faites ce que je vous dis, vous vous en sortirez.

Maria Ave eut un soupir amer.

— En vendant mes camarades ?

— Non. En vous retirant du combat. Vous disparaissiez, hors de portée du SISDE et des Brigades. Vous vous refaites une autre vie.

— C'est impossible.

— Difficile, mais pas impossible. Je vous aiderai.

— Pourquoi ?

— Je vous l'ai dit. Vous auriez pu me tuer. Maintenant, nous allons partir d'ici.

Il démarra, et elle ne chercha pas à s'échapper. Recroquevillée sur son siège, elle semblait déconnectée, amorphe. La circulation était moins intense sur le périphérique, mais les camions les dépassaient en grondant, inondant l'intérieur du vieux taxi de la lueur de leurs phares. Malko dut aller jusqu'à Tor de Cenci, pour reprendre la direction de Rome. Ils arrivèrent vingt minutes plus tard, à Eur, un des quartiers extérieurs de la capitale, et Malko stoppa près d'une cabine téléphonique.

— Attendez-moi, demanda-t-il.

Il ne chercha même pas à lui prendre son arme. Le numéro de Sergio répondit tout de suite. C'était l'adjoint du capitaine de carabiniers. Malko se fit connaître.

— Le capitaine Sergio a succombé, annonça le carabinier. Les Allemands ont abattu Mario di Santini et sa femme. Horst Fulda a téléphoné à la planque de la Via Severano, et c'est un de nos hommes qui lui a répondu... Ils ont fui.

— Et Beppe ?

— Pas de problème.

Malko sentit un goût de cendre dans sa bouche. Ainsi, Mario di Santini avait payé de sa vie l'aide qu'il lui avait apportée. Ironie du sort, son fils pour lequel il craignait tant était vivant...

— C'est affreux, dit Malko.

— Où êtes-vous ? demanda le carabinier. Vous avez disparu.

— J'ai été enlevé, expliqua Malko. Par Maria Ave Doraventi.

Il expliqua rapidement ce qui s'était passé.

— Je pense qu'elle est « retournée », conclut-il. Je la garde avec moi. Elle est la seule à pouvoir nous conduire aux autres.

— Faites attention, conseilla le carabinier. Ne prolongez pas cette situation. C'est une criminelle. Il faudra nous la livrer, tôt ou tard. La gardienne de l'immeuble, abattue par elle, est dans un état critique.

— Ne craignez rien, dit Malko. Je vous rappelle demain matin.

Il remonta dans le taxi. Maria Ave semblait dormir.

— Horst Fulda a abattu Mario di Santini et sa femme, annonça-t-il.

La jeune Brigadiste ne répondit pas. Elle sembla se tasser encore plus sur son siège. Dix minutes plus tard, Malko stoppa le taxi Via Boncompagni, à côté de l'*Excelsior*. Maria Ave le suivit comme une automate, semblant à peine remarquer le hall de l'hôtel. Le concierge essaya de dissimuler sa surprise devant la tenue de gazier de Malko, mais ne fit aucun commentaire.

Malko retrouva sa suite avec joie. Il se sentait vidé. Maria Ave se laissa tomber sur un des lits jumeaux sans même se déshabiller. Malko bloqua la porte de la suite avec une chaise, ferma à clef la porte de sa chambre et prit le Beretta dans le sac. Il vida le chargeur, éjecta la

balle engagée, but une bouteille entière de Perrier et se coucha. Sa montre Seiko-quartz à cadran lumineux brillant faiblement dans l'obscurité, indiquait dix heures trente.

Cela avait été une longue journée !

Horst Fulda se cala dans le fauteuil d'orchestre, sa musette à ses pieds et tapota distraitement la main de Inge Klein. Depuis leur fuite de l'appartement de Mario di Santini, c'était leur premier moment de vrai repos. Ils avaient somnolé, tassés dans leur Fiat 127 garée dans un parking souterrain, s'attendant à chaque seconde à voir surgir les carabiniers. Épuisés, ils étaient remontés à la surface pour se restaurer un peu et lire les journaux. Les nouvelles n'étaient pas encourageantes... Horst Fulda avait ensuite téléphoné au numéro de détresse prévu pour ces cas-là. Une voix inconnue lui avait donné rendez-vous quai de Mars, sur la berge du Tibre, à côté du pont Umberto. Mais à six heures seulement...

Horst Fulda savait que la Direzione politica n'avait jamais complètement approuvé la croisade contre l'agent du BKA. Ils avaient déjà le SISDE et la DIGOS sur le dos. Mais, au nom de la logistique, elle avait dû s'incliner. Les Allemands arrivaient avec de l'argent et des armes. Choses dont la Colonne romaine avait particulièrement besoin. Maintenant que c'était la déroute, les Italiens devaient griller d'envie de le laisser tomber. S'il avait connu l'adresse à laquelle correspondait le téléphone, il s'y serait rendu. Seulement, ils n'étaient pas fous... Inge et lui avaient traîné dans les endroits touristiques jusqu'à l'ouverture du premier cinéma. Pour dormir enfin un peu. Et se calmer... S'il prenait les Brigadistes à rebrousse-poil, il risquait fort de ne jamais revoir l'Allemagne.

Inge Klein n'avait fait aucun commentaire. Elle suivait. Il y avait juste quelques couples d'amoureux en ce début d'après-midi et ils purent s'installer confortablement. Inge Klein appuya la tête sur son épaule et dit d'une voix lasse :

— J'en ai marre. Où allons-nous dormir ce soir ?

— Ne t'en fais pas, fit Horst Fulda. J'ai encore de quoi me défendre.

Ils avaient chacun un Skorpion avec une vingtaine de chargeurs, des grenades et dix mille dollars.

Le successeur de Sergio serra longuement la main de Malko. Le fourgon de l'ENEL était venu le chercher à l'endroit habituel. Le QG

des carabinieri grouillait d'activité. L'officier emmena Malko dans un petit bureau où tous les journaux du jour étaient étalés. Détaillant l'attaque de la Via Severano. Sans un mot de Beppe, ni de Malko. On mentionnait seulement qu'une dangereuse Brigadiste, Maria Ave Doraventi, avait pu s'échapper. L'Italien posa l'index sur la photo de la jeune femme publiée par *Il Messagero*.

— Nous la voulons, dit-il. Où est-elle ?

— Avec moi, à l'*Excelsior*.

— Que voulez-vous en faire ?

— Je lui ai promis la liberté si elle quittait les Brigades.

L'officier secoua la tête, le visage soudain fermé.

— Impossible. Elle est trop dangereuse. Je sais ce que vous avez derrière la tête. Vous espérez qu'elle va vous mener à Horst Fulda. Mais je ne peux pas jouer avec vous cette fois. J'accepterais de me désintéresser de Maria Ave à une seule condition : qu'elle me livre le professeur Serengeti.

Malko s'en était douté.

— Sinon ?

— Je vous donne quarante-huit heures pour la convaincre. Vous en êtes responsable. Ensuite, nous l'arrêtons. Même si elle est avec vous.

Horst Fulda était méconnaissable. Il avait acheté au « Porta Portese^[58] » une combinaison de travail sale, un vélo et une boîte à outils. Dans cet accoutrement, il attendait depuis dix minutes sur le quai désert, assourdi par la rumeur de la circulation au-dessus de lui. Inge Klein était dans un nouveau cinéma. Via Nazionale.

Un garçon aux cheveux courts, l'air d'un étudiant sage, descendit les marches du pont et vint dans sa direction. Intérieurement, Horst Fulda ragea. Ils avaient envoyé un « postino », un petit messenger sans responsabilité. Ils échangèrent le code et le « postino » annonça :

— *Il capo* vous a trouvé un refuge pour ce soir. Voilà l'adresse. On vous y attend. Demain matin, vous rappelez au même numéro.

Il tendit à l'Allemand un papier plié et s'enfuit littéralement. Horst Fulda déplia le papier et lut avec stupéfaction : « Istituto Cattólico per giovane. I'sola Tiberina. Padre Pio. »

Inge Klein était fascinée par le visage mobile et un peu mou du padre Pio, et par son col immaculé. Ses yeux étaient grossis par des lorgnons à l'ancienne mode et son regard limpide. Il fit signe de

s'asseoir aux deux Allemands d'un geste onctueux. Le petit bureau aux murs nus sentait l'encaustique.

— Je sais qui vous êtes et ce que vous avez fait, commença-t-il sans préambule. Notre ami commun ne m'a rien dissimulé. L'Église réproouve la violence, sauf quand elle est absolument justifiée, ce qui n'est pas votre cas...

Devant l'air subitement hostile de Horst Fulda, il ajouta :

— Je ne suis pas ici pour vous juger, mais vous aider. Afin que vous ne vous abandonniez pas au désespoir. Que vous ayez le temps d'accomplir un retour sur vous-même, de réfléchir. Dans un lieu où personne ne viendra vous chercher. Que vous ne soyez pas tenté de commettre de nouveaux actes... irréparables.

— Et ensuite, demain ? demanda Horst Fulda.

— Vous partirez où bon vous semble. Ou je négocierai une reddition avec les carabiniers, si vous le souhaitez. Maintenant, reposez-vous. Ceci est la maison de Dieu, vous ne pouvez garder vos armes. On vous les rendra quand vous partirez.

Il tendit la main vers la musette de Inge Klein et la boîte à outils de Horst Fulda. Ce dernier eut un geste de recul, puis se résigna devant le regard de sa compagne. Alors seulement le padre Pio les conduisit à une petite chambre simple mais confortable.

— On vous apportera votre repas dans une heure environ, annonça-t-il.

Il referma doucement la porte. Dès qu'il fut parti, Horst se précipita. Elle n'était pas fermée à clef.

— Ça va, fit-il, malgré leurs conneries, ils sont corrects. On n'est pas enfermés.

Inge Klein avait déjà ôté ses bottes. Elle s'allongea sur le lit avec un soupir. Aucun bruit ne filtrait à travers les murs épais. Pour la première fois depuis longtemps, elle se sentait en sécurité.

Maria Ave était allongée sur le lit, les yeux rouges et gonflés.

— Qu'est-ce qui est arrivé ? demanda Malko.

Maria Ave repris son visage de petite fille. On oubliait qu'elle avait froidement abattu un homme quelques jours plus tôt, qu'elle avait blessé une pauvre femme, sans compter sa participation aux autres activités brigadistes. Ce n'était plus qu'une jeune femme affolée, perdue.

— J'ai téléphoné à Serengeti pour lui dire que je voulais décrocher, que je n'y croyais plus. Mais que je ne dénoncerai personne. C'est lui qui m'avait recrutée, il y a sept ans.

— Et alors ?

Maria Ave renifla.

— Il m'a traitée de salope. Il m'a dit que je ne pourrai aller nulle part, qu'ils me retrouveraient et qu'ils me « jambiseraient ». Que je serais infirme pour le restant de mes jours dans une chaise roulante...

— C'est du bluff.

— Non, ils tuent même les gens en prison. Ils le feront.

C'était complet. Malko, du coup, n'osa pas lui transmettre la proposition des carabiniers. À quoi bon ? Elle était coincée. On ne sortait plus du terrorisme, une fois qu'on y était entré.

— Ce Serengeti ne représente pas tout le monde, remarqua Malko.

— Les nouvelles vont vite, fit Maria Ave amèrement. Il y a tous ceux à qui on va dire des horreurs sur moi, que je suis une salope, que je baise avec un agent du BKA, que je suis une moucharde. Je les connais. (Elle se tourna vers lui, brusquement en fureur.) C'est ta faute. J'aurais dû te tuer. Maintenant, je serais à l'abri dans une « cova ». Des camarades échappent aux flics depuis dix ans, j'aurai pu en faire autant.

— Écoutez, proposa Malko, je peux demander pour vous la protection du BKA. Au moins pour un temps.

— Je m'en fous ! hurla-t-elle.

Déchaînée, elle sortit de la chambre en claquant la porte. Malko l'entendit se barricader dans le living. Il ne se dérangea pas, sachant qu'elle n'irait pas loin. Si elle quittait l'*Excelsior* et sa protection, elle était fichue. Il s'allongea sur le lit, plutôt déprimé. Une fois de plus, Horst Fulda lui avait échappé...

Sans même s'en rendre compte, il s'assoupit.

Malko fut réveillé en sursaut par un cri. Maria Ave se tenait devant lui, en larmes. Elle poussait de petits cris comme un animal qui souffre.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle s'effondra sur le lit en sanglotant :

— Je ne peux pas dormir. J'ai peur. Protégez-moi. J'ai des cauchemars.

Elle se réfugia dans ses bras, en proie à une véritable crise de nerfs, le corps secoué de spasmes nerveux, le visage inondé de larmes. Peu à peu, elle se calma, mais demeura serrée contre lui. Puis, son corps s'amollit, se souda au sien d'une façon différente. Il sentait la masse de sa poitrine écrasée contre son torse, une de ses cuisses se faufila entre les siennes. Elle gardait les yeux fermés, comme dans un rêve.

Malko lui caressa le dos. Maria Ave frémit, s'appuya plus fort

contre lui, elle écarta sa chemise, commença à picorer son torse de petits baisers. Maintenant, son ventre ondulait sans retenue. Elle se débarrassa de son pantalon et de son T-shirt avec des gestes de somnambule, attira Malko et le souda en elle. Les ongles rouges se crispèrent dans son dos. La bouche grande ouverte, comme si elle allait crier. Mais aucun son ne sortait de ses lèvres. Puis, inexplicablement, elle le repoussa et lui tourna le dos, en chien de fusil comme une petite fille endormie. Mais ses reins se creusaient face à lui, dans une ondulation qui n'avait rien d'enfantine. Malko posa les mains sur ses hanches un peu grasses et l'attira. Elle ne protesta pas quand elle sentit qu'il explorait ses reins. Elle eut juste un léger gémissement quand il y enfonça d'un coup de la moitié de sa longueur. Ce n'était visiblement pas une première expérience pour Maria Ave. Malko en profita longuement la prenant de plus en plus fort. Maria Ave participait pleinement comme une sorte de rite païen. Une façon de donner un nouveau maître. Malko sentit enfin venir le délicieux picotement annonciateur de l'explosion et la prit encore plus violemment. Il sentit alors les muqueuses les plus secrètes de la jeune femme se resserrer autour de lui, comme pour lui arracher le plus de plaisir possible. Ils restèrent ensuite longtemps dans la même position sans dire un mot.

Au bout d'un moment, alors que Malko la croyait endormie, Maria Ave dit à voix basse :

— Je vais t'aider. Moi, je sais où trouver celui que tu cherches.

Horst Fulda se réveilla en sursaut, regarda sa montre : 11 h 10. Il tourna automatiquement la tête vers l'autre lit. Inge ne s'y trouvait pas. Ses affaires manquaient aussi. Il s'habilla comme un fou et se précipita dans le couloir désert. Il trouva le padre Pio dans son bureau. Le prêtre leva les yeux sur lui avec un sourire paisible.

— Vous avez bien dormi ?

— Où est Inge ? aboya Horst Fulda.

— La personne qui se trouvait avec vous ?

— Évidemment, pas le pape ! fit l'Allemand.

— Elle est partie !

— Partie ! Où ?

Le prêtre désigna de la main un siège au jeune Allemand.

— Cette jeune femme est venue me trouver ce matin. Elle m'a dit qu'elle ne voulait plus continuer cette vie, qu'elle avait besoin de réfléchir sur elle-même, de se reprendre. Que si elle rentrait en Allemagne, on l'arrêterait. Que si elle se livrait à la police, elle passerait de longues années en prison. Que si elle voulait quitter

votre... mouvement... on la considérerait comme une renégate.

— Elle s'est tirée ! dit d'une voix blanche Horst Fulda.

— Ce n'est pas le mot exact, corrigea le prêtre. Elle m'a demandé de lui trouver une structure d'accueil pour quelques mois. Un endroit neutre où elle puisse réfléchir. Je ne pouvais pas lui refuser cette aide.

— Où est-elle ? hurla Horst Fulda.

— Dans une de nos maisons de religieuses, dit paisiblement le prêtre. Elle est libre. Si vous souhaitez lui transmettre un message, je serai heureux de le faire...

Horst Fulda se leva, blanc de rage.

— Dites à cette salope d'aller se faire foutre ! Qu'elle ne retombe jamais sur mon chemin, je la crèverais.

Il donna un coup de pied dans la chaise qui tomba. Le prêtre demeura impassible.

— Je suppose que vous voulez partir ?

— Donnez-moi mes affaires ! hurla le terroriste.

— Par ici.

Le padre Pio le mena jusqu'à un placard près de l'entrée et y prit la boîte à outils contenant les armes. Horst Fulda l'ouvrit et en inspecta le contenu. Puis, il la passa à son épaule et franchit le portail. Avant de s'éloigner, il se retourna et lança au prêtre :

— Ne soyez pas étonné si je me paie deux ou trois salauds de votre espèce avant de me faire flinguer.

Il partit à grandes enjambées, bouillonnant de rage et déboucha sans le vouloir Piazza Navona. Là, il était noyé dans la foule des drogués et marginaux de toutes sortes. Il s'assit sur le bord du trottoir et tenta de réfléchir. La défection de Inge lui portait un coup terrible. Il avait envie de retourner en Allemagne. Il se sentait perdu dans ce pays de mangeurs de macaroni. Encore ivre de rage, il se dirigea vers une cabine téléphonique. Les Brigadistes n'avaient pas intérêt à le laisser tomber.

CHAPITRE XX

Maria Ave raccrocha le récepteur téléphonique, en proie à des sentiments contradictoires, dominée par une sorte de dégoût, dû à sa nouvelle lucidité. Jamais « Il professore » Serengeti n'avait été aussi aimable avec elle. Aussi compréhensif. S'excusant même de sa sortie de la veille. Aussi peu prudent, non plus. C'est spontanément qu'il lui avait donné des nouvelles de leur « camarade » allemand. Il était sain et sauf, grâce à l'efficacité de leur organisation. Il allait partir se reposer dans une des planques brigadistes. La « cova numéro 9 ». Bien entendu, si on avait surpris leur conversation téléphonique, nul ne savait où se trouvait cette cova. Seulement, Maria Ave la connaissait, elle...

— Pars, va te reposer, avait suggéré Serengeti de sa douce voix d'intellectuel. Quand tu auras réfléchi, téléphone-moi. Je suis ton ami.

Il avait raccroché sur ces propos encourageants. Maria Ave essayait de toutes ses forces de chasser l'idée répugnante que le chef de la Colonne romaine venait d'échanger sa vie contre celle de Horst Fulda. Car il savait que la jeune Brigadiste se trouvait avec l'homme qui voulait la peau de Horst Fulda. Qu'il la protégerait des carabiniers si elle l'aidait. Donnant le temps à Serengeti de s'organiser...

— Alors ? demanda Malko, sortant de la salle de bains.

— Je sais où il se trouve. A partir de ce soir. La « cova numéro 9 ». Une maisonnette isolée en retrait de la Via Cristoforo Colombo... Je n'ai même pas eu à le lui demander. Seulement...

— Quoi ?

— On ne peut pas s'approcher. C'est dangereux si tu y vas. Il vaudrait mieux...

Elle laissa sa phrase en suspens. Malko savait à quoi elle pensait. Un coup de fil aux carabiniers. Il secoua la tête.

— Non, Maria Ave, j'irai seul. Personne ne pourra dire que tu as vendu tes camarades allemands à la police. Il faut seulement que tu m'expliques où cela se trouve.

— Attendez, je prends de quoi noter.

Horst Fulda chercha fébrilement dans ses poches, coincé dans

l'étroite cabine. Puis il commença à noter les indications données par Serengeti lui-même. Le « capo » de la Colonne romaine prit la peine de lui répéter trois fois l'adresse, précisant même le car qu'il devait prendre.

— Je viendrai vous y rendre visite moi-même, conclut-il, afin que nous décidions de votre avenir... À propos, vous y trouverez une surprise agréable. Soulevez le plancher de la cuisine. Dessous, il y a une M 60 avec quelques bandes. Cela pourrait vous servir au cas où... *Arrivé* merci.

Horst Fulda sortit de sa cabine et enfourcha sa bicyclette. Le car lui faisait peur. Il allait pédaler jusqu'à sa planque... Excité comme un gosse. Une M 60 ! Une mitrailleuse. Elle faisait partie d'un lot volé à l'OTAN dans un dépôt de Naples. Les Brigades ne s'en étaient jamais servi jusque-là, car c'était une arme destinée au combat de rue plutôt qu'à de brefs coups de main. Mais, dans ses mains, cela transformait la « cova » en bastion inexpugnable. Six cents coups/minute !

Quel dommage qu'il n'ait pas eu cela plus tôt.

Giovanni Serengeti but d'un coup son sixième expresso avec la satisfaction du devoir accompli. Une fois de plus, il venait de démontrer sa science politique. En sauvant sa Colonne et lui-même et en résolvant d'un coup plusieurs problèmes.

Horst Fulda, d'abord. L'Allemand pouvait se montrer très dangereux. Il savait beaucoup de choses. Et il était bien encombrant. Le laisser dans la nature était éminemment risqué... La solution de la « cova numéro 9 » était idéale. Si Serengeti connaissait bien la nature humaine, Maria Ave allait communiquer à son nouvel ami l'adresse de cette cova... Deux heures plus tard, l'agent du BKA y serait avec les carabiniers. C'est là que la « combinazione » touchait au sublime. Parce que Serengeti avait omis de signaler à Maria Ave l'existence de la mitrailleuse... Horst Fulda n'avait rien à perdre. Il allait faire un carnage de carabiniers avant d'y passer. Quelle publicité pour les Brigate rosse...

Il ne restait plus qu'à faire courir le bruit dans les milieux de la gauche que la « pentita » Maria Ave avait vendu son camarade allemand aux carabiniers.

Serengeti soupira de contentement. Depuis qu'il » avait pris la tête de la Colonne romaine, c'était son plus beau coup. Il n'allait plus lâcher l'écoute de la radio. Pour savoir quand le siège commencerait. Une M 60 servie par un professionnel, ça peut faire beaucoup, beaucoup de mal.

James Gardener avait écouté le récit de Malko sans l'interrompre. Les yeux brillants de sympathie. Tiquant seulement à la fin.

— Et Maria Ave ?

— Le problème est résolu, dit Malko. Des amis sûrs vont la cacher. De la police et des Brigades. Je la dépose tout à l'heure.

— Ainsi, dit lentement l'Américain, vous voulez aller vous payer ce type tout seul, comme un samouraï... Au lieu de laisser faire les gens qui sont payés pour ça. C'est con...

— Possible, dit Malko, mais à mon âge, on ne se refait pas...

— Et s'il vous flingue ?

— C'est un risque. J'espère que non.

L'Américain secoua la tête.

— Vous avez vu trop de foutus westerns... Écoutez, si vous fermez votre gueule, je peux vous donner un coup de main. Regardez.

Il se pencha et prit sous son bureau une valise métallique qu'il ouvrit. Malko aperçut ce qui ressemblait à un gros pistolet-mitrailleur court, avec un énorme chargeur « camembert » comme les vieilles Tomson, de près de quarante centimètres de diamètre. Le calibre paraissait énorme. Un vrai canon. Entre trente-cinq et quarante millimètres.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un XM 18. Projectile launcher, fabriqué par ATS. Encore à l'état de prototype. Révolutionnaire. Cela balance dix-huit missiles de 35 millimètres en cinq secondes. Presque sans recul, puisqu'ils sont auto-propulsés. Explosifs, incendiaires, à gaz, perforants. Au choix. Vous panachez pour faire un « pudding » réussi. C'est comme si vous aviez un canon à tir rapide. Chaque grenade détruit tout dans un rayon de trois mètres. Portée efficace, 200 mètres.

— Vous allez en faire quoi ?

L'Américain sourit :

— Je suis chargé de le faire essayer à mes homologues italiens. En attendant, je vous le prête. Avec un chargeur complet. On dira qu'il s'est égaré en route.

Malko regarda le XM 18. Le canon ne mesurait pas plus de quarante centimètres de long. James Gardener referma la valise et la poussa vers lui.

— Faites-en bon usage.

La « cova numéro 9 » n'était qu'une maisonnette de deux pièces, un cube de brique isolé à cent mètres de la route, entouré de quelques

arbres squelettiques. À côté se trouvait une charrette recouverte d'une bâche. Horst Fulda avait rangé sa bicyclette à l'intérieur, pour ne pas risquer de donner l'éveil. Avant de faire l'inventaire de ses richesses. Des conserves, des boîtes de bière, un vieux fauteuil, des chaises de bois et un matelas à même le sol. Plus la M 60 qu'il avait trouvée encore enveloppée dans son papier huilé d'origine. Elle était maintenant en batterie sur la table, une bande engagée, à côté du seul luxe de sa planque : un téléphone. L'ampoule nue pendue au plafond diffusait une faible lumière et il n'avait pas l'intention de s'en servir beaucoup.

Il s'allongea sur le matelas après avoir vérifié la porte et s'endormit immédiatement.

Malko arrêta sa Fiat au début de l'embranchement partant de la Via Cristoforo Colombo. À travers un rideau d'arbres dépouillés, il apercevait nettement l'endroit où devait se cacher Horst Fulda. Le ciel s'était un peu dégagé, mais il soufflait encore un vent glacé. Il se concentra quelques secondes. Autour de lui, la campagne romaine, avec ses pins parasols et ses couleurs pastel, s'étendait à perte de vue.

Personne, à part Maria Ave, ne savait qu'il se trouvait là. Il avait lâché la jeune femme en face de la Stazione Termini. Une brève étreinte, un regard intense, et elle s'était perdue dans la foule. Il sortit et ouvrit le coffre. Le XM 18 s'y trouvait enveloppé dans une couverture. Assez léger pour être porté à bout de bras. De loin, on devait le prendre pour un pistolet-mitrailleur équipé d'un viseur infrarouge.

La route continuait tout droit jusqu'à la maison, avec un léger coude à la fin. Malko s'y engagea, marchant sans se presser, captant tous les bruits de la nature. À la fois calme et résigné à ce qui allait se passer. Horst Fulda ne pouvait pas ne pas être sur ses gardes. Avec Inge Klein, ils devaient se relayer. Donc, ils le verraient venir. Tout dépendait du type d'arme qu'ils avaient. Le XM 18 n'était pas efficace au-delà de deux cents mètres. Avec un fusil à lunette, on pouvait tuer à deux fois cette distance... Il essaya de se vider le cerveau, de se concentrer sur le cube de brique rouge. Derrière lui, le bruit de la circulation diminuait. Il traversa le premier rideau d'arbres. Maintenant, on ne le voyait plus de la route.

Il restait quatre cents mètres environ. Une demi-seconde pour une balle de fusil.

Horst Fulda s'essuya le front et manœuvra deux fois la culasse de la M 60, pour vérifier qu'une cartouche était bien engagée. Il avait repéré Malko dès que la voiture s'était arrêtée. Il était sûr que son adversaire n'était pas seul. Au contraire, cette façon de s'avancer droit sur lui ne pouvait être qu'une diversion. Pendant que les carabiniers allaient attaquer par derrière. De ce côté-là, il n'avait qu'un poste d'observation : le vasistas minuscule de la douche. Comme il ne pouvait pas transporter les dix kilos de la mitrailleuse sans arrêt, il la laissait sur la table, effectuant la navette entre ses deux angles de tir.

Il avait toujours su que cela se terminerait comme ça. Mais cela valait mieux que de se « suicider » dans sa cellule comme Andréas Baader. Avec la mitrailleuse, il allait en mettre pas mal hors de combat.

La silhouette dans le sentier n'était plus qu'à deux cent mètres. Avec la M 60, il suffisait d'une rafale pour le coucher, même s'il avait un gilet pare-balles. C'était une arme de guerre avec une vitesse initiale très élevée : 800 mètres/seconde... Il bondit vers l'arrière et se hissa jusqu'au vasistas.

Rien. Il était tellement sûr que les carabiniers étaient là qu'il demeura plusieurs secondes à écarquiller les yeux, sans apercevoir le moindre mouvement. Il leva les yeux vers le ciel. Pas d'hélicoptère non plus. Incompréhensible.

De nouveau, il traversa la maison minuscule. Il eut un choc en voyant que son adversaire se trouvait maintenant à cent cinquante mètres environ, tenant au bout du bras droit un gros pistolet-mitrailleur. Il allait s'amuser. Courant à la fenêtre, il ouvrit d'un coup de poing les volets verts. Pour la mitrailleuse, il avait besoin d'un champ de tir assez large. Il retourna à la table, épaula la crosse et chercha sa cible dans l'œilleton.

À pleine voix, il hurla :

— Tu es là, punaise ?

Une lueur orange jaillit de l'arme de son adversaire. L'index de Horst Fulda n'eut pas le temps d'appuyer sur la détente de la M 60. La première grenade, entrant par la fenêtre, explosa contre le mur du fond, criblant d'éclats le dos de l'Allemand.

Quand les volets s'étaient ouverts, Malko avait distingué la longue forme noire sur la table. Une mitrailleuse. Ses pieds le portèrent en avant comme un automate. Il avait levé le projectile launcher et appuyé sur la détente. Une détonation sourde, un léger recul, et, aussitôt, une boule rouge éclairant l'intérieur de la maison comme un feu d'artifice. Il avait continué à tirer. Une grenade explosive, une

incendiaire, une à gaz. Tous les projectiles pénétraient par la fenêtre. Le cube de brique rouge sembla s'enfler comme un ballon, les murs volèrent en éclats, soufflés de l'intérieur. Un volet vert gicla vers le ciel, puis une colonne de fumée s'éleva tout droit, mêlée de flammes.

Pas un coup de feu n'était parti de la fenêtre qui n'existait plus. Malko continuait à tirer, assourdi par ses propres détonations. La maison sembla soudain se plier comme un jouet de carton et s'effondra de côté dans une mer de flammes. Il y eut un « clac ». Le XM 18 était vide.

Le silence retomba, troublé seulement par le bruit de l'incendie. Malko s'avança encore un peu, mais dut stopper à cause de la chaleur. Le picotement de l'angoisse avait brutalement disparu, laissant la place à une sorte de vertige. Le XM 18 semblait très lourd au bout de son bras. Il entendit des oiseaux qui chantaient, pas troublés par les explosions. Ou peut-être rêvait-il... Les flammes diminuaient. Il put s'approcher un peu. La maison semblait avoir été victime d'un bombardement d'artillerie. Effondrée, brûlée, seuls quelques pan de mur restaient debout. La M 60 n'était plus qu'un tas de ferraille. À côté d'une forme recroquevillée, carbonisée par les grenades incendiaires, déchiquetée par les explosifs.

Ce qui restait de Horst Fulda.

Malko contempla quelques instants le cadavre de son ennemi. Où se trouvait Inge Klein ? Peu importe. Pour Malko c'était fini. Mais à quel prix ?

Il fit demi-tour et repartit vers la Via Cristoforo Colombo.

Le concierge de l'*Excelsior* arrivait au travail dans sa Rolls, comme tous les jours, quand Malko gara sa Fiat blindée sous l'auvent de l'hôtel. L'employé lui jeta un regard curieux.

Malko alla droit à la réception.

— Préparez ma note, je vous prie, demanda-t-il. Je m'en vais.

— Votre séjour vous a plu ? demanda poliment le caissier.

— Beaucoup, dit Malko.

Une demi-heure plus tard, il contournait le Coliseum dans un vieux taxi vert, en route pour Fiumicino. Le chauffeur se retourna et lança :

— *Bellissima Città, eh ! Roma e unica !*

- {1} Très charmant.
- {2} Comtesse.
- {3} C'est bon ! C'est bon !
- {4} Arrêtez ! Tout de suite !
- {5} Mon nom de guerre est « Johnny ».
- {6} Vengeance et châtiment, en arabe.
- {7} Voir SAS n° 61 : *Le complot du Caire*.
- {8} Laisse tomber !
- {9} Votre Altesse.
- {10} Vengeance.
- {11} BKA, Office Fédéral de Police Judiciaire.
- {12} Service de protection constitutionnelle.
- {13} Rote Armee Fraktion.
- {14} Confidentiel.
- {15} Signalement.
- {16} Servizio d'Informazione per la Sicurezza Democratica. (Services secrets civils italiens).
- {17} Jungsocialisten. Jeunesses socialistes.
- {18} Tout à fait correct.
- {19} Nous sommes absolument désolés.
- {20} Expression allemande.
- {21} Tournesol.
- {22} « Séminaire ».
- {23} Jeu de cartes populaire, style belote.
- {24} Cochonnerie !
- {25} Mouchard, en argot.
- {26} Les terroristes.
- {27} Caisse d'épargne.
- {28} Préfet. Direzione Generale Organizzazione Speciale
- {29} Des « repentis »
- {30} « Renards ».
- {31} Restaurant très connu.
- {32} Suceuses.
- {33} Baise-moi !
- {34} Ente Nazionale Eletticità.
- {35} Ma puce...
- {36} Parti Communiste Italien.
- {37} Imbécile.
- {38} Arme à canon scié très utilisé en Sicile.
- {39} Servizio d'Informazione Democratica.
- {40} Militante de base.
- {41} Le crime ne paie pas...
- {42} Pédé.
- {43} Démocratie chrétienne.

- {44} Salaud !
- {45} Frère, est-ce que tu as cinq dollars. J'ai froid.
- {46} Drogué.
- {47} Caches froides.
- {48} Voir SAS n° 9 : *À l'Ouest de Jérusalem.*
- {49} Ordures.
- {50} Voir SAS n° 9 : *À l'Ouest de Jérusalem.*
- {51} Salope.
- {52} Nerfs de porc aux oignons.
- {53} Società Italiana del Gas.
- {54} Quelle puanteur!
- {55} Ordure.
- {56} Boulevard périphérique. (Grande Raccórdo Anulare).
- {57} La grosse.
- {58} Foire aux puces.